





RENÉ BAZIN
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

MÉMOIRES D'UNE VIEILLE FILLE

TRENTE-HUITIÈME ÉDITION



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

MÉMOIRES

D'UNE

VIEILLE FILLE

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE CALMANN-LÉVY

Format grand in-18

UNE TACHE D'ENCRE (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). 1 vol.
LES NOELLET. 1 —
A L'AVENTURE (croquis italiens). . . . . 1 —
MA TANTE GIRON . . . . 1 —
LA SARCELLE BLEUE . . . . 1 —
SICILE (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). . 1 —
MADAME CORENTINE. . . . . 1 —
LES ITALIENS D'AUJOURD'HUI . . . . 1 —
TERRE D'ESPAGNE . . . . 1 —
EN PROVINCE. 1 —
DE TOUTE SON AME. . . . . 1 —
LA TERRE QUI MEURT. . . . . 1 —
CROQUIS DE FRANCE ET D'ORIENT. . . . . 1 —
LES OBERLÉ . . . . 1 —
DONATIENNE.. 1 —
PAGES CHOISIES. . . . . 1 —
RÉCITS DE LA PLAINE ET DE LA MONTAGNE . 1 —
LE GUIDE DE L'EMPEREUR . . . . 1 —
CONTES DE BONNE PERRETTE . . . . 1 —
L'ISOLÉE. . . . . 1 —
QUESTIONS LITTÉRAIRES ET SOCIALES. . . . . 1 —
LE BLÉ QUI LÈVE . . . . 1 —

ÉDITION ILLUSTRÉE

LES OBERLÉ, un volume in-8 jésus, aquarelles et dessins de CHARLES SPINDLER.

LIBRAIRIE ÉMILE-PAUL

LE DUC DE NEMOURS . . . . 1 vol

994-08. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — P7-08.

RENÉ BAZIN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

MÉMOIRES D'UNE VIEILLE FILLE



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

AVERTISSEMENT

J'ai extrait ces histoires des papiers qu'une vieille fille m'a récemment légués. Le titre est de son choix. Il figurait sur le cahier de gros papier couvert d'une écriture ferme, sans discipline linéaire, jetée à la hâte, entre deux visites. Et elle voulait exprimer ainsi que ce qu'elle raconte a été vu par elle, que ce livre est, avant tout, le témoignage direct d'une personne qui fut mêlée à la vie de deux fractions de l'humanité, bien peu connues en tout temps et en tout pays : les pauvres et ceux qui les aiment. Des relations d'étroite parenté

m'unissaient à l'auteur des *Mémoires*. Tantôt elle habitait Paris, et tantôt une propriété voisine d'Orléans, dans cette Beauce plumée comme une volaille grasse, sans haies, sans bouquets d'arbres, qu'elle regardait pourtant avec plaisir, ayant le goût passionné des lignes longues, de l'espace et de la lumière. Bien des gens croyaient la connaître et la jugeaient tout de travers, ce dont elle riait avec moi. On la disait optimiste. Elle était sans illusion. Je crois même qu'elle souffrait cruellement de l'impuissance où nous sommes de guérir les maux très généraux que nous constatons autour de nous; mais, persuadée qu'il se cache encore un orgueil dans cette souffrance, elle la taisait, et s'efforçait de l'écarter, comme une cause permanente de faiblesse. Elle refusait de se lamenter, pour ne pas cesser d'agir. On la rencontrait dans le monde; elle en était; elle ne l'aimait pas. Mais elle aimait et elle fréquentait l'élite religieuse de la France, élite nombreuse, vivante, incomparable, fondée par la volonté

de tous et sur la grâce d'un seul, composée de riches et de pauvres, de clercs et de laïques, de ceux qui prient, qui pensent de l'éternel, qui ne haïssent point, qui ne cessent d'affirmer, dans l'obscur dévouement, la fraternité dont ils parlent peu. De ceux-là, elle a dit quelque chose dans ses *Mémoires*. Elle s'est étendue plus longuement sur les scènes de la vie populaire, et surtout de la vie de misère, dont elle fut le témoin volontaire et tenace. Ayant parcouru en tous sens un domaine qui ne sera jamais très fréquenté, elle en avait rapporté des récits, des croquis de route, comme font les voyageurs, et aussi des méthodes, des leçons, des opinions, celle-ci, par exemple, que le monde des travailleurs manuels a plus encore besoin de noblesse que de pain, qu'un grand nombre d'entre eux le devinent obscurément, et que la plus sûre manière et la plus prompte de les émouvoir, de les gagner, de les relever, c'est de leur donner la certitude qu'on les aime uniquement pour leur âme. Paradoxe? Non;

vérité profonde, expérience de toute une vie, que ceux-là seuls nieront qui ne connaissent pas les hommes. Chez l'auteur des *Mémoires*, c'était là une idée directrice et maîtresse, qu'elle n'a peut-être pas exprimé sous cette forme, mais dont ce livre est intimement pénétré.

R. B.

MÉMOIRES

D'UNE

VIEILLE FILLE

I

LA VOCATION D'UNE VIEILLE FILLE

C'est une de nos supériorités de vieilles filles : nous avons notre âge. J'ai trente-sept ans sonnés, comptés, oubliés déjà par mon prochain et presque par moi-même. Pour qui essayerais-je de me rajeunir? Je ne fais partie de la vie d'aucun être; je ne ralentis la marche d'aucune ambition, je n'en aide aucune, et je n'ai près de moi aucune de ces tendresses passionnées de mari ou d'enfants, qui souffrent de voir tomber en ruines la force qui les sert et la

part d'idéal qu'ils croyaient avoir confisquée pour eux seuls. Et la vieillesse s'en empare! C'est une mauvaise partageuse. Elle finit par ne rien laisser.

Je n'en suis pas là. Sans être vieille, je suis assez loin de la jeunesse pour que ma liberté soit parfaite. Je puis aller, venir, à la ville ou dans les chemins de campagne; monter les étages des maisons pauvres; arrêter Valérie, qui sort de son atelier; demander des nouvelles de leur père aux trois petits Blancpignon qui jouent sur le trottoir, sans que personne y prenne garde. Quand on veut se rendre utile aux pauvres, il n'est pas nécessaire d'être laide, mais on ne doit pas, comme me l'a dit une fois ma rempailleuse de chaises, « faire son bijou d'argent »; il faut que celle, ou celui qu'on va chercher, quand il vous aperçoit de loin, pense tout uniment : « C'est une femme »; quand il vous parle : « C'est une dame »; quand il vous quitte : « C'est une amie ». Je suis sûre qu'ils m'aimeraient moins, si je suivais la mode, et si je n'étais donc pas, d'une visite à l'autre, tout à fait la même; ils croiraient moins que je les aime, si je portais sur moi tant de preuves que

je ne pense pas toujours à eux. Ils en voudraient à mon astrakan ou à ma zibeline, à mes plissés, à mes volants, à la pointe de mes talons et à l'aigrette de mon chapeau.

Si j'avais à conseiller une autre cliente de sainte Catherine, tentée par les mêmes œuvres que moi, et qui me demanderait mon avis, je dirais d'abord : Mademoiselle, il y a dix mille manières d'être simple dans sa toilette; la plus fâcheuse consiste à l'être trop ; on peut blesser en ne l'étant pas assez; il suffit, pour trouver la mesure, d'un peu de cœur et d'habitude.

Je lui dirais en second lieu : Vous n'aurez aucune peine à vous faire respecter des pauvres. La charité n'a pas besoin d'être expliquée à ceux qui en profitent, ou simplement qui voient autour d'eux, quotidiennement, la souffrance. Elle vient sous des noms différents, qu'on ne sait ni tout de suite, ni toujours; mais elle se penche, avec le même geste inlassé, sur les mêmes maux qui renaissent; elle a toujours été du quartier; on ne se souvient pas d'un temps où il n'y avait ni crèches, ni garderies, ni visiteuses de pauvres, ni distributions de vêtements d'hiver, ni bons de pain, ni garde-malades, ni

assistance par le travail, ni prêt de berceaux, ni don de layettes. Il n'y a point de rue si sombre et si puante où n'ait passé, bien des fois, une femme comme nous, portant un peu de pitié dans ses mains et dans ses yeux. D'où elle était partie? Pourquoi elle était venue dans le quartier? Quelle réflexion, ou quel goût, ou quelle peine, ou quel intérêt l'y avait engagée, puis retenue, puis ramenée? Les pauvres ne le cherchent pas, pour la bonne raison qu'ils le savent. Ils savent que voilà dix-neuf siècles, une idée fraternelle a été semée dans le monde, et que depuis lors il s'est trouvé des âmes, des femmes presque toujours, croyantes pour la plupart, quelquefois non, qui s'en sont souvenues. Ils savent même qu'il n'en manquera jamais plus. Les gens du monde ont des étonnements, au contraire. Le premier de tous est de nous voir rester vieilles filles. Quelle catastrophe! Ils tâchent de l'expliquer. Ils ne se demandent pas si, à défaut d'autres motifs, les exemples de bonheur qu'ils nous offrent, dans leurs ménages, n'auraient pas suffi à nous rendre prudentes. Non, il leur faut une explication qui nous diminue, et qui les relève :

nous sommes trop laides, nous sommes trop pauvres, nous avons eu des chagrins d'amour, l'être adoré nous a plantées là, soit involontairement et parce qu'il est mort, soit par trahison. Pauvres petites! Et nous nous consolons, — si l'on peut se consoler ainsi, et leur doute est extrême, — « en faisant du bien ». J'ai entendu, j'ai deviné ces ritournelles autour de moi, pendant dix ans. J'ai subi des entrevues qui n'eurent jamais de lendemain ; j'ai lassé toutes les initiatives matrimoniales, et la douairière elle-même : « Vous le regretterez, mon enfant, et il sera trop tard, oui, trop tard. » Je n'ai pas été, avant la trentaine, libre de ne pas me marier, ou plutôt absoute de ne pas l'avoir fait. Il en sera de même pour vous, je vous en préviens.

J'adresserais un troisième avertissement, à la candidate qui me consulterait. Après la trentaine, lui dirais-je, pas plus qu'avant, ils ne croiront à votre vocation. Ils vous auront seulement classée, comme on dit au Palais, je crois, parmi les « sans suite », les affaires qu'il est inutile de poursuivre. Mais il est certaines gens qui poursuivent toujours, et l'âge n'en

libère point. Défiez-vous des admirations désintéressées. Parce que vous aurez réussi à fonder une œuvre nouvelle ou à développer une œuvre ancienne; parce que la vente de charité que vous avez organisée aura attiré du monde; parce que l'un de vos amis, traversant le faubourg en automobile, vous aura aperçue au milieu d'un groupe d'enfants ou de femmes, et que vous aviez mis votre blouse d'infirmière, et que vous étiez, pour elles, une amie évidente, on chantera vos louanges dans le ton majeur; on vous présentera des auréoles, à choisir : « Une vraie sainte, ma chère, une apôtre; elle fait des merveilles, et aucune santé, vous savez, aucune... » Ces discours n'enflammeront pas les jeunes gens, mais ils réveilleront la curiosité des hommes mûrs. Vous serez louée, gravement, par des magistrats en retraite ou en exercice, des sénateurs, d'anciens gagnants du tir aux pigeons. Ils seront sincères, ils seront émus, ou croiront l'être. Quelques-uns proposeront des souscriptions, qu'il faudra toujours accepter. J'ai été bien souvent entourée et regardée ainsi, pour l'amour des pauvres, à ce qu'on prétendait, mais je vous assure que l'amour tout court était

du jeu, et que je me sentais sur la treille, comme autrefois, un peu hors d'âge seulement, un peu singulière, grappe de chasselas conservée dans un cilice de crin. Vous ferez bien de vous soustraire, avec esprit si vous pouvez, à ces béatifications illicites. Elles ne sont pas dangereuses pour nos mœurs, mais si peu qu'on y prête attention, elles ruinent ce bel oubli de soi, sans lequel nous ne sommes que des filles non mariées, mais non plus des vieilles filles.

Je dirais enfin à ma candidate : Nous avons une très longue histoire, et très noble, qu'il faut continuer, c'est l'histoire des familles de France. Elles ont été, en notable partie, l'œuvre des vieilles filles, dont la France d'autrefois était plus abondamment pourvue. Quelle est celle qui n'avait pas sa tante Gothon, sa tante Marion, sa tante Ursule? Personne n'héritait en bloc de ces femmes habituellement pauvres ou appauvries; mais il y a l'héritage quotidien, celui que distribuent nos actions. Tante Gothon filait, tante Marion berçait, tante Ursule enseignait à lire. Les mères, très fécondes, trouvaient de l'aide qui ne coûtait rien, pour élever les petits. Il y avait quatre, six, huit bras pour

endormir, plusieurs voix pour chanter, un seul cœur pour instruire. Les tantes se répandaient toujours un peu hors de la maison, et c'est ce qu'il faut faire. Que j'aurais voulu les connaître! Elles devaient avoir tant de recettes et de maximes concernant leur état! J'ignore ce que peut dire là-dessus la statistique. Mais, quoi qu'elle affirme au sujet du nombre des célibataires en France, je suis certaine que le nombre a diminué des vieilles filles utiles à leur parenté et à leur voisinage, des célibataires ayant une mince fortune et qui mènent dans le monde à peu près la vie d'une religieuse. Nous sommes loin de suffire à la tâche, nous n'y suffirons jamais. Cependant, je crois que nous allons recevoir des recrues. De meilleures que nous, de plus saintes, dans beaucoup d'œuvres de charité extérieure, nous avaient remplacées ou devancées. A présent qu'elles s'en vont, spoliées et chassées, il est probable que plusieurs de celles que le couvent eût appelées s'adjoindront à nous, dont la vocation fut moins parfaite.

Ne craignez pas l'ennui. Quand j'ai couru tout le jour, ma petite, dans le pays de misère,

dont la carte ne sera jamais achevée, j'ai les yeux las, les pieds las, le cœur tout plein des peines que j'ai écoutées ou vues. Mais le temps me manque pour être triste. Et j'ai tant d'enfants, loin de chez moi, qui attendent mon réveil, que je m'endors tout de suite.

Quand il n'est pas l'heure encore, et que je suis dans mon petit salon de Paris ou dans ma chambre à la campagne, je prends mon cahier de notes, et j'écris un souvenir de cette vie frémissante, trépidante, qui est celle de beaucoup d'autres femmes, et que peu de gens connaissent parmi ceux qui lisent des livres. J'appelle cela mes mémoires : histoires que j'ai vécues, ou que j'ai devinées, douleurs qui ne parlent guère, joies que j'ai approchées de si près que j'ai cru un moment. et même plus tard, qu'elles étaient à moi.

II

UNE VIE

7 février 1887. — Jour d'hiver, très peu de vent, mais une brume glacée, traîtresse, impossible à fuir, qui pèse sur le corps et sur l'âme, qui est chargée de mort, comme d'autres nuages sont chargés d'électricité, comme l'air du printemps est chargé de vie. La boue de la rue se dissout lentement, elle devient pareille à de la graisse d'essieux, et toute la chaussée en est enduite, et les voitures qui passent y laissent une trace couleur de fer, comme des rails. Les promeneurs l'évitent autant qu'ils peuvent. Mais les petits qui ramassent le charbon y pataugent et y plongent les deux mains. Ce sont les glaneurs noirs, quatre enfants,

deux de douze ou treize ans, peut-être plus, — on ne sait jamais bien l'âge quand la misère s'associe à la vie, — une petite fille de neuf ans, un petit gars de quatre ou cinq. Ils suivent une file de lourds tombereaux qui portent à une usine sa provision de houille, et quand un fragment se détache du chargement cahoté et tombe à terre, ils se jettent à droite, à gauche, tous ensemble, presque sous les roues, jusque sous le pied des chevaux, et saisissent le morceau de charbon. Chacun d'eux a un sac pendu à la ceinture, excepté la petite fille, qui tient son sac à la main. Elle m'intéresse plus que les autres, parce que je puis plus aisément m'occuper d'elle et de ses pareilles. Les vieilles filles comme moi ont une réserve de tendresse à dépenser, et c'est heureux, pour tant de créatures qui, sans elles, n'auraient jamais été aimées. Je me mets à suivre les tombereaux, moi aussi, mais sur le trottoir. Comme elle a bien cette physionomie de l'enfant sans mère, que je reconnais de loin à présent que j'en ai tant vu de près! Elle dort mal, elle mange mal, elle est abandonnée, elle est vicieuse, je le devine à son petit visage de chèvre, tout pâle,

marqué de taches de fièvre au-dessus des pommettes, et à la violence de son geste quand elle pousse le plus petit de la bande pour attraper avant lui le charbon, et à son rire où il y a déjà du défi et de l'insulte, quand les plus grands lui parlent, et à ses vêtements, qui n'ont jamais été réparés ni lavés. Ont-ils même été cousus solidement une première fois? La robe, de mérinos noir, remonte à droite, descend trop bas à gauche, et forme en arrière un paquet de plis, comme une queue qui traîne sur les talons et dans la boue. Tiens, elle a de jolis cheveux, blonds, d'un blond déjà déteint, entre paille et foin. Il y a de l'or là-dedans.

Peut-être aussi dans l'âme?

J'ai continué de suivre les tombereaux. Ils ont monté une rue de faubourg, pavée, étroite, où le charbon coulait, du haut de ces gros tas ambulants, en menus grêlons qui faisaient des sillages. Les quatre enfants ne s'arrêtaient plus de se baisser et de se redresser. Tout à coup, les voitures tournèrent à angle droit, une porte s'ouvrit à deux battants, comme mue par un ressort devant la première, et se referma dès que la dernière fut entrée dans une cour

déserte entre deux murs. Les petits demeurèrent un moment immobiles, regardant cette barrière; puis ils mirent leurs sacs dans le fossé et les trois garçons escaladèrent la haie d'un champ qui commençait à trente pas de là. Je m'approchai de la petite fille, qui était lasse et qui respirait vite, le dos appuyé contre un arbre.

— Comment t'appelles-tu?

Elle répondit, avec l'évident désir d'être débarrassée de moi :

— Georgette.

— Est-ce que tu cours les rues, comme cela, tous les jours?

— Non, les jours de charbon seulement.

— Tes frères ne suffiraient pas?

— C'est pas mes frères, c'est des gars. Je n'ai de frère que le petit.

— Ton père n'a donc pas de travail?

Elle se tut.

— Ta mère non plus?

— Elle est poussive.

Je sentis au cœur, comme une blessure, l'écho de cette parole animale. L'enfant eût dit de même, s'il s'était agi d'une jument, d'une

truie ou d'une chatte. Elle n'avait d'ailleurs aucune intention d'injurier sa mère ou de m'étonner. C'était le mot de son monde et de son palier. Je demandai : « Où demeures-tu ? » Elle me jeta par-dessus son épaule un numéro et un nom de rue. Je ne rencontrai pas son regard. Elle écoutait, ardente, le cou tendu, les cris des trois gamins qui devaient suivre une haie, déjà loin. Et, ayant repris haleine, elle courut vers la même brèche, et sauta dans le champ pour les rejoindre.

Mai 1890. — Je suis restée trois ans sans avoir de nouvelles de Georgette. Elle m'avait donné une fausse adresse. Et puis la vie m'a empêchée de pousser plus loin mes recherches. J'ai tant d'autres clients, de ceux qui reviennent et de ceux qui passent, de ceux qui passent surtout ! La misère est si mobile de cœur et de logement! Je n'avais pas oublié, cependant, la glaneuse de houille. Je la rencontrai un jour, inopinément, dans une maison où j'allais souvent, où je ne me doutais pas que sa mère habitât depuis plusieurs années. Elle me reconnut la première, et en ressentit une espèce

de joie qui éclaira son visage de petite chèvre blanche. Je la trouvai grandie, trop grande pour son âge, et triste, dès qu'elle m'eût dit bonjour. Nous étions au bas de l'escalier, dans une maison de banlieue, pas encore vieille, pas encore sale, derrière laquelle on voyait, par la porte entr'ouverte du corridor, un jardin divisé en six, des choux presque partout, et un tréteau chargé de linge mouillé qui s'égouttait.

— Tu laves?

— Je fais tout; « elle » ne peut rien faire. Quand je suis rentrée de l'école, j'en ai, oui, du travail, et le matin, c'est la soupe, les lits... Heureusement qu'on n'en a pas chacun un.

Il y avait dans le ton cette colère, cette envie de s'échapper, cette révolte qui sont des signes de la grande ignorance. Nous causâmes de l'école. Elle ne cessait point de regarder du côté du jardin. Le soleil oblique dorait les choux et l'arête du mur. Un moineau pépiait, les plumes toutes soufflées de bien-être, répétant : « Qu'on est bien! qu'on est bien! » Georgette était parmi les premières de sa classe. Je

devinai qu'elle avait envie de me le prouver et je l'interrogeai. Elle savait tout : « François Ier, 1515-1547; Henri IV, 1589-1610, assassiné par Ravaillac le 14 mai 1610; bataille de Wagram, 5 et 6 juillet 1809; présidence de M. Grévy, 1879-1887;... le volcan de Popocatépelt, dans les Montagnes-Rocheuses. » Elle souriait, en dessous, de tant d'autres choses qu'elle aurait pu répondre. Je lui demandai.

— Sais-tu que tu as une âme?

Elle leva les épaules, sans trop marquer le geste.

— A quoi cela sert-il?

— A vivre et à mourir, ma petite, tout simplement. Tu ne peux comprendre ce que tu gagnerais, même en courage et en joie, dans ta vie rude, à savoir que tu as une âme et un Dieu.

Pour la première fois je vis ses yeux, qui se levèrent sur les miens. Ils étaient bleus, une lueur de tendresse étonnée passait à la surface, et il y avait de l'ombre tout au fond. Ce fut l'ombre qui gagna. Le regard devint dur, parce que le cœur se fermait.

— Bah ! dit-elle, où est-ce que ça s'apprend, ces choses-là ?

Nous causâmes encore une demi-minute, puis le rappel du temps, et la mauvaise défiance contre moi, et d'autres passions inquiètes la mordirent. Elle secoua ses mèches fauves en désordre, fila le long du corridor, descendit deux marches, et j'entendis le premier coup du battoir.

J'appris, quelque temps après, qu'elle avait été trois fois au catéchisme de la paroisse, « pour faire plaisir à la demoiselle ». Mais elle s'y trouva dépaysée, l'une des plus grandes, et l'une des moins brillantes. Elle ne revint pas. On me raconta aussi que la famille avait changé de maison, et que Georgette était entrée « en fabrique ».

8 septembre 1900. — Je me promenais, hier, sur le trottoir d'une grande avenue plantée, et je jouissais vivement de la douceur de l'air, et de la physionomie détendue, et de la flânerie de ceux qui se promenaient comme moi. Les dimanches de septembre nous font voir une ville que nous ne voyons ni si bien ni si complètement aux autres mois, une ville presque homogène. En hiver, en été, un joli chapeau en

cache beaucoup de laids. Mais, en septembre, les jolies plumes, les jolis rubans, les jolies pailles sont à la campagne. Je m'amusais donc à observer cette foule toute populaire et à suivre l'étonnante descente de la mode à travers les classes sociales. La ville n'a plus que les petites copies à bon marché. Quand on voit la dernière transformation de ce qui fut une idée de luxe et de beauté, ce n'est pas le sourire qui monte aux lèvres, du moins pas aux miennes. Il faut se consoler en regardant les visages et le contentement d'être belle, si répandu. Je songeais ainsi, quand un couple me dépassa. Le fiancé était un ouvrier très jeune, imberbe, plus petit que la femme, amenuisé et réduit par l'alcool Il paraissait très tendre, riait beaucoup sans aucun embarras, et ostensiblement serrait le bras ou la main gantée de sa compagne. Georgette était gantée : des gants de Suède couleur paille. Elle avait un chapeau d'au moins neuf francs soixante-quinze, de ceux qui ont du velours demi-soie et des roses demi-fines. Elle ne riait pas. Elle aurait même voulu qu'on fût très sage, très digne, très fier pendant cette promenade. Mais elle pardonnait

tout au mari de demain, à celui qu'elle aimait et qui représentait pour elle la vie plus libre, peut-être même la vie oisive, ce grand rêve des pauvres. Un charme était en elle. Ses cheveux, séparés en bandeaux, soufflés, relevés, frémissants, ressemblaient à deux ailes de perdrix. Le jour l'enveloppait. Les promeneurs devinaient la joie rapide et la regardaient passer. Il y avait des femmes qui se détournaient après l'avoir considérée, à cause de l'émotion que font ces choses quand on se rappelle. Georgette m'avait reconnue. Mais il lui déplaisait sans doute d'avoir à expliquer nos rencontres. Elle me frôla l'épaule, fit semblant de s'intéresser à un groupe qui chantait, très loin, en avant, et ne salua pas.

Elle n'était pas mariée encore, puisqu'il y avait derrière elle, traînant la jambe, un couple de vieilles gens, oncle et tante, cousins ou amis, que les fiancés emmènent très souvent avec eux dans ces promenades de la veille, et qu'ils font boire dans les auberges.

16 mars 190... — Ce matin, j'allais vite, je traversais une petite rue toute bordée de bou-

tiques minuscules, qu'entaillent des couloirs sombres, voûtés, ouvrant, au bout de vingt mètres, sur des cités ouvrières. Une femme, débouchant par un de ces chemins d'ombre, me heurta légèrement et, nerveuse, dit : « Pardon, madame, j'ai de si mauvais yeux! » Nous nous regardâmes. Et avant que j'eusse parlé, deux mains se tendirent vers les miennes pour m'entraîner, et je vis les lèvres qui reprenaient :

— Venez! oh! venez, j'ai de la peine pour deux!

On ne résiste pas à ces mots-là. Elle rentra avec moi dans l'ombre et je l'écoutai se plaindre. Son mari la délaissait. Deux enfants étaient une lourde charge, et elle ne savait pas de métier, et la fabrique retient si longtemps dehors! Les mains ne me lâchaient pas; les yeux ne me quittaient pas. Elle se jetait vers moi, dans sa détresse, parce que, treize ans plus tôt, je l'avais plainte d'autre chose que de sa pauvreté.

Nous causâmes intimement, surtout de ses enfants, et des projets qu'elle me confierait en détail quand je viendrais la voir chez elle. Je promis.

— C'est que, fit-elle en me reconduisant au jour, moi je ne suis pas bien, vous savez... Voyez comme j'ai la peau blanche! Je suis...

Elle eut un sourire, qui me fit mal, elle se souvenait, elle dit :

— Je suis poussive, comme l'autre.

Elle ajouta, très bas, en me quittant :

— Ça serait peut-être le moment de m'apprendre les choses que je ne sais pas, puisque ça ne sert pas seulement à vivre...

III

OCTAVIE MERLE

Dans la cour où demeure Georgette, la cour du Laurier-Bleu, j'ai passé hier une heure douce et cruelle. La douceur n'est venue que tout à la fin, quand j'ai cru comprendre que la confession de sa souffrance avait calmé cette âme épuisée par le silence. Le silence des religieuses est plein de conversations avec Dieu. Mais celui de ces pauvresses qui ne croient à rien pèse comme un couvercle de tombe sur la douleur vivante.

Lorsque j'entre dans les cités de misère où je suis connue, il y a des femmes qui regardent d'abord le sac de soie noire où je serre mes bons de pain et de charbon; il y en a aussi qui

regardent d'abord mes yeux, et ce sont mes amies. Toutes ne causent pas avec moi. Pour avoir le droit de plaindre une peine il faut l'avoir gagné. Cela s'achète quelquefois très cher.

Je saluais donc, depuis cinq ou six ans, Octavie Merle, la femme qui demeure au quatrième, à gauche, sous les toits. Les voisines de la cour m'avaient prévenue en sa faveur, ce qui est rare :

— La Merle! Ah! mademoiselle, en voilà une qui a du mal! Elle gagne la vie de deux hommes, le sien et puis le frère du sien, deux pas grand'chose, je vous assure. Elle se tue de travail. Mais elle ne vous demandera pas la charité. Non, c'est plus fort qu'elle : il faut qu'elle se taise, et même devant nous elle n'a pas de mots sur son chagrin.

Or, hier je frappais à la porte qui ouvre sur le même palier, à droite. Je voulais savoir des nouvelles d'une jeune femme, — une souriante et une causante, celle-là, — qui m'avait priée de la faire inscrire sur la liste du bureau de bienfaisance. Elle devait avoir son troisième enfant pendant les vacances. Et au retour des vacan-

ces, que j'ai dû prolonger cette année, je venais rendre visite à la jeune mère et à l'enfant.

Une fois, deux fois, trois fois je frappai. Personne ne répondit. Dans la cage de l'escalier, le vent seul, aspiré par quelque lucarne de grenier, grognait ou sifflait en montant. Je me détournais pour descendre. La porte de gauche s'entr'ouvrit, et le pâle, le mince visage tragique d'Octavie Merle se pencha.

— Que cherchez-vous?

— Votre voisine, madame Merle.

— Elle est morte.

— Ah!... pauvre femme! Que dites-vous là?... Morte!

— Vous voulez donc que ça n'arrive qu'aux braves gens de mourir?... Vous aurez beau frapper, personne ne vous entendra... Tout est parti... Je ne les regrette pas.

Elle disait cela sèchement, avec une flambée de colère dans les yeux, et le secret plaisir de me blesser. Cependant les lèvres, toutes fendillées, ne tremblaient pas seulement de haine, au passage des mots, mais de froid, de détresse, de faiblesse.

— Si vous êtes curieuse de savoir à qui vous

faisiez la charité, continua-t-elle, entrez chez moi : je vous l'apprendrai.

Ce que j'allais apprendre, surtout, et je le pressentais, c'était la vie de celle qui m'invitait de la sorte. Je m'assis au milieu de la chambre mansardée, près du petit poêle de fonte, qui mêlait sa fumée à l'odeur fade des cuirs cirés. Octavie Merle était piqueuse de bottines. Des paquets de tiges et d'empeignes couvraient la table étroite d'une machine à piquer que la femme avait mise entre le poêle et la fenêtre L'ouvrière s'accouda dessus et, pour ne pas me regarder, regarda dehors.

— Ma vue a bien baissé, dit-elle. J'ai trop travaillé, et j'ai mal dès que je m'applique.

Par la fenêtre, nous apercevions un paysage de toits et de ciel : beaucoup de pentes d'ardoises, de cheminées, de tuyaux, de fils de fer, et les fumées, qui sont de la vie que le vent tourmente.

Elle demeura un peu de temps silencieuse et puis elle me raconta, par phrases courtes, sans émotion apparente, sans cesser de regarder les toits, le triste mariage qu'elle avait fait. Elle avait épousé un homme plus jeune qu'elle, ma-

lingre, exempté du service militaire pour cause de faiblesse de constitution, et qui n'avait vu dans le mariage qu'un moyen de ne pas travailler. « J'étais forte, disait Octavie, je ne refusais pas l'ouvrage, je croyais tout ce que mon mari me racontait sur les longs chômages de son métier d'ajusteur-mécanicien, sur la difficulté de trouver une place dans un nouvel atelier. Et puis, en ce temps-là, je l'aimais; c'était un enfant: je le sentais faible, peu raisonnable, et j'avais peur de le perdre. Vous l'avez rencontré quelquefois, dans la cour du Laurier-Bleu; il vous connaît, il me l'a dit. C'est un homme distingué; il a l'air d'un monsieur; jamais un mot grossier avec lui tant que j'ai pu suffire à payer la dépense; même il ne buvait pas. Je l'aimais. » Au ton dont elle disait cela, je comprenais qu'elle l'aimait encore. La pauvre créature s'était épuisée pour nourrir son mari. Bientôt il avait amené chez lui et logé sous son toit son frère, un vrai malade, celui-là, qui mourait lentement de la poitrine et qui se soignait en buvant. Et, obligée de travailler pour les deux hommes et pour deux enfants nés au début du mariage, Octavie Merle avait

passé près de quatre années sans quitter cette machine sur laquelle à présent s'amoncelait l'ouvrage en retard, dormant deux heures par nuit, usant ses yeux, ses mains, ses nerfs, afin que son cœur fût épargné. Alors, il arriva ce qu'elle aurait dû deviner, ce qu'elle avait prévu peut-être : elle devint une vieille femme en quelques mois, et son mari la délaissa.

Dans le ciel, par la fenêtre aux vitres étroites, elle regardait les toits de la ville qui s'en vont si loin, si loin, chacun abritant une peine ou une plainte. Pour me parler de l'infidèle, elle, si dure quand elle jugeait l'atelier, les camarades, son beau-frère, ses enfants, son travail, elle avait des mots indulgents, des mots qu'elle maniait avec une prudence instinctive, comme des armes qui auraient pu la blesser elle-même. « Il a toujours été si léger... Autrefois il m'aimait... S'il n'avait pas été entraîné par l'autre, je ne serais pas la femme finie que je suis et plus malade que les médecins ne sont savants.

» Il rentrait à toute heure de nuit, quelquefois au petit matin. Il me trouvait toujours

attelée à ma besogne de piqueuse, et nous nous disputions. J'aurais mieux fait de ne rien dire peut-être? Mais le moyen, quand tout le cœur n'est qu'un cri?

» Tout ce que j'ai fait a tourné contre moi. Tenez, cette voisine que vous avez secourue, j'avais eu pitié d'elle, moi aussi. Ça n'était pas marié ; ça faisait la noce ; ça riait toujours. Nous ne nous parlions guère. Pourtant, quand elle a eu son troisième enfant, les commères d'en bas m'ont dit : « Elle ne vivra pas », et je suis allée la voir. Je n'avais que le palier à traverser pour entrer chez elle. Dès qu'elle m'aperçut, — le lit était au fond de la chambre qui ressemble à celle d'ici, — elle dit : « Vous n'auriez pas dû » venir ». Et je pensai qu'elle se souvenait de plusieurs paroles de mépris que je lui avais adressées. Elle était toute menue sous son drap, comme une petite fille. Elle avait la fièvre. Elle tenait près d'elle, dans le lit, son nourrisson, dont elle cachait le visage avec un mouchoir. Je lui parlais, comme on fait en pareil cas, de sa santé, du temps, du médecin, des voisines. Elle me regardait comme si j'étais la mort. Elle n'avait plus que des yeux, des creux d'ombre

avec une petite veilleuse, au fond, qui avait peur. Je pensai alors que son heure était proche, que les enfants allaient demeurer à l'abandon, que c'était une pitié, et je lui demandai : « Quel est le père de votre petit qui » est là? » Elle fit un grand effort pour tourner la tête de l'autre côté, et pendant que je l'aidais de mes deux mains, elle répondit : « Je ne » peux pas le nommer devant vous ! Pas devant » vous! »... Trois jours après, elle était morte.

— Et l'enfant, qu'est-il devenu?

— Les deux aînés ont été pris par l'Assistance publique... Le dernier.... je ne pouvais pas le laisser à d'autres, n'est-ce pas? je l'ai gardé. Mais c'est la force qui va me manquer pour nourrir tant de monde, mademoiselle...

Le soir commençait à roussir les toits. La fumée sortait plus épaisse des cheminées. Des corneilles, taillées dans de la suie et de la brume, coulaient avec le vent au-dessus de la ville. Je causai une demi-heure encore, avec Octavie Merle, qui s'était penchée sur la machine et reprenait son travail.

Puis je regagnai ma maison, l'âme partagée, comme il m'arrive souvent, entre la tristesse

et l'admiration. Je me demandais où de pareilles créatures, qui n'ont plus la force de la foi, puisent ce courage héroïque, cette tendresse, cette patience surhumaine. Et je me répondais qu'elles vivent encore, moralement, sur la réserve de vertus et de mérites de leurs vieilles mères croyantes et disparues.

IV

LE PÈRE MULOT

C'est un brave homme ; tout le monde le dit, et, bien que je n'aime pas cette locution vague, où tant de culpabilité ou d'inconscience peut tenir, je l'emploie en parlant du père Mulot. On ne saurait guère s'exprimer autrement : car il faut le juger en gros, et par comparaison. Je l'appelle brave homme parce qu'il devrait être mauvais, et qu'il ne l'est pas trop. C'est un miracle fréquent, et grâce auquel la société vit encore. Nos neveux l'expliqueront.

Le père Mulot est, depuis trente ans, peigneur de laine dans une grande filature. Son fils aîné peigne aussi ; sa fille, qu'il a eu l'idée d'appeler Sylvie, est rattacheuse, ce qui veut

dire qu'elle noue, sur le métier en mouvement, les deux moitiés des brins qui se rompent. Il y a donc trois Mulot qui gagnent, et qui vivent pendant douze heures dehors. Il en reste trois à la maison : la mère, et deux enfants petits qui suffiraient à épuiser une santé plus robuste : l'un parce qu'il est bruyant, violent et incapable de repos; l'autre parce qu'il ne cesse pas d'être malade. Le pain n'a jamais manqué chez les Mulot, ni le charbon, ni même le fagot de bois, dont on fait une flambée, quand le froid est trop noir, à l'heure où l'homme revient. Ce ne sont pas des pauvres, précisément; mais le champ de la misère est bien plus grand que celui de la pauvreté. Celle qui se nomme elle-même la mère Mulot m'a conté ses peines. Dans la chambre du rez de-chaussée, ornée de chromos et de découpures coloriées, — au lieu des images pieuses d'autrefois, — nous étions assises, un dimanche matin, devant la plaque de la cheminée.

— Ils sont tous sortis, mademoiselle, me disait-elle, le père, le grand Joseph, Sylvie, les deux petits.

— Où sont-ils allés?

— Acheter le journal.

— Vous faites de la politique?

Elle avait ramené les plis de sa robe de laine noire, et elle les tenait serrés entre ses deux mains et entre ses deux genoux. Ainsi immobilisée et tendant son corps tout plié vers la cendre, d'où sortait une tiédeur légère, elle répondit d'abord par un sourire et par un regard qui allèrent à la crémaillère. Le visage maigre, un peu trop aigu de partout et pâle uniformément de madame Mulot, en fut tout égayé une seconde, comme un vieux toit sur lequel passe un soleil de giboulée.

— Oh! dit-elle, la politique, il faudrait être riche pour en faire. Jusqu'à l'année dernière, nous n'achetions jamais le journal, par économie. Mais, à présent que Joseph est devenu un homme, il ne veut plus rester avec nous le dimanche, s'il ne lit pas. Ça l'amuse, ça le retient, mais ça le change...

— Quel journal choisissez-vous donc?

Elle me jeta le nom d'une feuille socialiste, et, devinant que je n'approuvais pas :

— Les premiers temps, mademoiselle, nous aurions pu acheter pour lui n'importe lequel,

et il y aurait pris le même plaisir. Mais ni le père ni moi nous ne connaissions les journaux. J'ai dit à Mulot, quand il est sorti, la première fois, pour en acheter un : « Prends-le au bureau de tabac, dans la plus grosse pile! » Je pensais que ça serait le meilleur. Et je m'aperçois bien, à présent, que mon garçon se met à dire des choses pas honnêtes contre les curés. Mais il reste à la maison : c'est toujours ça... Il est, en vérité, plus facile à tenir que sa sœur.

— Sylvie?

— Oui, mademoiselle : une fille jolie qui aime rire, qui aime la toilette, qui est à l'âge où les violons parlent.

— Quel âge a-t-elle?

— Seize ans bientôt. Et pas plus le goût de la lecture qu'une tourterelle. Ce n'est pas elle qu'on retiendrait à la maison avec un journal! Elle a le goût de la compagnie. Mais son père a l'œil, vous savez. Je crois qu'il serait encore plus sévère que moi. Il est haut d'honneur, tout à fait, pour Sylvie. D'abord, il l'accompagne, le matin, jusqu'à la porte de l'atelier; je les vois qui filent, dans le petit jour, elle presque toujours à la remorque, achevant de tapoter ses

cheveux ou de boutonner son corsage dans la rue, puis rattrapant le père qui va devant, du même train, comme un roulier. A onze heures, ils se retrouvent au restaurant.

— Ils ne reviennent pas manger chez vous?

— Le temps leur manque, mademoiselle. D'un coup de sirène à l'autre, ils ont une heure et demie. Et nous sommes trop loin pour qu'ils refassent deux fois la route. Non, ils déjeunent avec les camarades, à la Treille, dans la grande salle où l'on danse le 14 juillet; mademoiselle se rappelle bien?

— Parfaitement.

— La jeunesse voudrait faire bande à part. Le père ne veut pas. Il sait que les grandes réunions de ce genre-là, ça finit toujours par des petites. Et il se défie. Tant de mauvais drôles à l'usine, des garçons qui n'ont jamais entendu seulement parler d'une bonne action! Ils n'approchent pas trop près, quand ils voient mon homme et le grand Joseph à côté de Sylvie. Mais le dimanche! En voilà une question difficile, le dimanche!

— Envoyez votre fille au patronage, chez les sœurs!

— Je l'ai fait. Nous avions peur, le père et moi, que les sœurs ne l'acceptent pas, parce que Sylvie a été élevée à la laïque. Mais non. Depuis six mois, chaque dimanche, elle y allait, elle s'amusait, elle trouvait des filles de son âge, elle revenait contente... Le malheur a voulu...

La mère Mulot, du bout du doigt, sembla chercher et renfoncer, au coin de ses yeux, une larme qui s'y trouvait souvent, en faction.

— Le malheur, reprit-elle.... on l'a renvoyée, dimanche dernier.

— Pourquoi?

— Parce qu'elle a chanté : « Viens, poupoule, viens! »

— C'est impossible, mère Mulot!

— Vous allez l'entendre vous le dire : elle rentre!

Elle rentrait, en effet. La porte s'ouvrit, et le père Mulot parut le premier, grand, la poitrine creuse, le visage tout couvert de poils gris, moustaches, favoris, sourcils, touffes de supplément, qui poussaient avec fougue, et au milieu desquels luisaient deux yeux tout petits, tout noirs, et prêts à flamber comme deux

grains de poudre. Il portait un cache-nez et un complet d'étoffe mince. Comme l'hiver n'était pas encore fini, tout le luxe du ménage s'était réuni sur la personne de Sylvie. Elle seule devait avoir chaud. Elle seule était presque élégante. Elle avait des gants de peau, — pleins de déchirures non recousues, il est vrai ; — une jupe à deux volants gros bleu ; un manteau à la mode, avec des manches en forme de ballon dégonflé ; un col droit, une cravate multicolore, un chapeau à trois cornes, et elle eût été plaisante à regarder, avec son nez de chat, tout court, ses lèvres longues et rouges comme une gousse de piment, ses yeux bridés et vifs, sans l'insolence qu'on sentait déjà chez elle toute formée, irrémédiable et dominante. La mère Mulot s'était détournée, je m'étais levée, et j'eus un joli sourire de Sylvie, lorsque je tendis la main aux deux arrivants, le sourire qu'elle aurait dû avoir toujours. C'est une tristesse, pour ceux qui visitent leur prochain, surtout les pauvres, de songer à ce qui eût été possible. Nous renouâmes connaissance. Mais, dès que j'eus prononcé le nom de patronage, ce fut une

autre Sylvie qui me répondit, offensée, irritée, intraitable :

— Oui, pour une chanson! On m'a fait des affronts pour une chanson! Je n'y retournerai pas! Ni vous, ni mon père, ni ma mère, vous ne m'y ferez retourner!

— Lors même que j'en aurais moyen, je ne vous y forcerais pas, Sylvie : il faut s'amuser de bonne humeur. Mais, qu'est-ce que vous ferez désormais, le dimanche?

Le bonhomme répondit pour elle. Il n'avait pas cessé de la regarder, avec une admiration inquiète, avec la peur secrète de ceux qui n'ont qu'un moyen d'action, l'autorité, et qui ne savent pas s'il suffira.

— Eh bien! fit-il, je renoncerai à ma partie de boules, et j'emmènerai Sylvie se promener. Voilà ce qu'elle fera!

Un rire de faunesse emplit la pièce. Le père Mulot n'en pensa rien. Mais la mère eut le sentiment de la note fausse et perverse. Elle me parut plus pâle, plus menue, plus repliée sur elle-même qu'auparavant, et, quand elle me reconduisit, l'instant d'après, elle me dit :

— On n'est plus facilement leur maître à présent.

Elle ne s'expliqua pas davantage. La phrase vague mourut dans la brume de la rue, et je m'éloignai.

Comme je l'avais bien deviné, Sylvie n'avait pas été renvoyée du patronage; elle avait reçu des observations, non pour avoir chanté, mais pour s'être battue. Je la rencontrai plusieurs fois, le soir, à l'heure où l'usine verse dans les avenues ses régiments mixtes, et, parmi les femmes qui revenaient, cinq ou six de front, ébouriffées, la bouche ouverte pour parler, pour rire ou pour boire l'air nouveau, j'en vis une qui me faisait un signe d'amitié. Le père n'était jamais loin.

Le père Mulot tenait sa promesse. Lui peu marcheur, lui joueur de boules et amateur passionné des stations à l'auberge, il sortait chaque dimanche dans la banlieue et même la campagne. On l'apercevait, dans les bois suburbains, pillés et traversés jour et nuit, cueillant la violette et la primevère.

— Sylvie, disait-il, rapportons de quoi fleurir la maison! En es-tu?

Elle en était, sans enthousiasme. Et, dans le crépuscule tardif, quand ils rentraient, ayant chacun une brassée de fleurs liée avec une ficelle et serrée contre la poitrine, ils entendaient dire, par les petits rentiers assis sur le seuil des portes et respirant la poussière et les quelques bonnes odeurs que le hasard y mêle : « Sentez-vous la jolie glycine? Ça doit être celle du grand jardin? » Eh! non, la glycine, c'était Sylvie avec ses bouquets, Sylvie qui traînait la jambe, et qui souriait un peu, dans l'ombre, au compliment. D'autres fois, le bonhomme prenait une ligne, sa fille prenait le panier de provisions, et ils suivaient le cours d'une rivière, et s'installaient, pour l'après-midi, au coin d'un pré, à l'endroit où la vase des rives, criblée d'empreintes de semelles, disait que les remous ou les herbiers voisins avaient une renommée. Mais qu'il se promenât à l'est, à l'ouest ou au midi, le père Mulot se rendait compte que sa fille ne le suivait que par force. Vers la fin du printemps, un matin qu'ils partaient pour la campagne et qu'elle était demeurée en arrière, il l'avait surprise à faire des signes à trois jeunes ouvriers de l'usine,

cachés à l'angle d'une ruelle. Il avait eu le pressentiment d'un malheur; il avait compris que toute la bonne volonté, toute la rudesse et même tout l'amour d'un vieux comme lui ne suffiraient pas à retenir Sylvie. Et, le dimanche suivant, au moment où il s'apprêtait à se mettre en route, ayant appelé : « Sylvie? » il n'avait pas reçu de réponse.

Il attendit, s'inquiéta vite, courut chez les voisins, assembla la fourmilière qui sort si vite au bruit, de toutes les cours, de toutes les mansardes, de tous les corridors.

— Vous ne l'avez pas vue? Elle avait son chapeau à plume bleue; sa cravate rose...

Mais personne ne l'avait vue. Il eut l'idée folle d'enlever le couvercle de planches qui fermait l'entrée du puits. Il courut au commissariat de police, où l'on ne savait rien, chez des amis logés très loin, dans des cafés où plus d'une fois, elle et lui, ils s'étaient reposés, et il rentrait, exténué, à quatre heures du soir, quand la mère Mulot, restée à la maison, lui dit, pâle comme la cendre, en lui ouvrant la porte :

— Ta fille est perdue, Mulot! Le buraliste

l'a vue, qui filait à bicyclette avec deux gars de l'usine!

Alors, les voisins se rassemblèrent de nouveau, autour de l'homme qui criait :

— Je la tuerai! Si elle reparaît devant moi, je la tuerai!

Il allait, d'une chambre dans l'autre, montrant le poing au lit de Sylvie, aux images pendues au-dessus, aux joueurs de boules, ses amis, qui essayaient de l'apaiser. A cinq heures, il y avait autant de monde, dans la maison, que pour un enterrement, et plus d'émotion. Les enfants pleuraient. Des hommes et des femmes, par groupes, s'entretenaient à voix basse. Il faisait presque nuit. Tout au fond de la seconde pièce, on ne voyait plus le père Mulot, affaissé sur une chaise et serré par une vingtaine d'hommes et de femmes, aussi furieux que lui, et qui l'écoutaient. La voix ne s'élevait que par intervalles, frémissante et vibrante :

— Qu'est-ce que je n'ai pas fait pour elle, moi Mulot? criait-il. Qui peut dire, ici, que je ne l'ai pas fait bien élever? A-t-elle été à l'école, oui ou non? Je les ai pris tout à l'heure, ses cahiers, dans l'armoire... Écoutez bien ce

qu'il y a dessus; — on entendait le froissement des pages lourdement maniées; — il y a écrit : « La bonne tenue est indispensable aux jeunes filles ». C'est-il une leçon, ça, oui ou non?... Écoutez encore le cahier : « Le progrès de tous ne peut s'obtenir que par la moralité de chacun. » Est-ce tapé? Voilà comment elle a été instruite!... Et jamais elle n'a été à l'usine toute seule... Et le dimanche!... Je vous dis que je la tuerai, ma fille, quand elle reviendra!...

Les réponses venaient irrégulièrement, timidement. Un homme disait, comme se parlant à lui-même :

— Moi, je la battrais seulement.

Un autre ajoutait :

— Les enfants d'aujourd'hui... ils sont secoués par trop de choses.

Une femme murmurait, sans s'expliquer davantage :

— On n'est pas assez aidé, voyez-vous, mon pauvre Mulot, pas assez.

Et la nuit tomba tout à fait, sans que Sylvie fût rentrée.

V

LA HAIE D'ÉPINE NOIRE

J'ai passé une partie du carême et la quinzaine d'après Pâques dans un pays que je trouve très beau. J'ose à peine dire, comme le poète, qui j'ose aimer. C'est la Beauce. Elle est monotone pour ceux qui la traversent en chemin de fer; elle est grande, elle est belle, pour ceux qui la regardent vivre. Quant à prétendre qu'elle est plate, je suis prêt à soutenir et à prouver qu'il n'y a pas d'injustice plus criante, — je parle des injustices envers les choses. — La Beauce a les mêmes ondulations que la mer calme, la même géographie souple, continue, sans brisures; elle a moins d'arbres peut-être que l'autre ne porte de bateaux; entre les

collines qui la contiennent de loin, elle donne la même impression d'une force prodigieuse, incapable de repos, agissante et cachée dans les profondeurs où la lumière n'atteint pas, mais qui se lève souvent, et monte à la surface, et se révèle dans un remous, dans un frisson, dans des reflets qui ont toutes les couleurs des yeux. Je le sais pour avoir non pas rêvé, — les vieilles filles ne doivent pas rêver, — mais étudié cette plaine éloquente, tout autour du parc de ma sœur. Nous habitons le sommet d'une vague de terre, haute de quelques mètres à peine, et dont les pentes, indéfiniment longues, régulières et nues de tous côtés, n'ont d'autre chemin qu'une avenue sans plantation d'aucune sorte et droite parmi les champs. En haut, un château du XVII[e] siècle, une futaie, un mur autour. Sur une colline semblable, à trois kilomètres, le village est posé. Nous nous regardons sans nous gêner. Nous sommes les seules feuilles de chêne dans le cercle d'horizon; il est le plus proche amas de maisons, le plus éteint, le plus accablé sous l'immensité du ciel, des soleils ou des pluies. Quand tous ses habitants crieraient ensemble, le bruit de

leurs voix serait mort avant d'arriver à un autre village, et le vent l'aurait laissé tomber parmi les froments verts ou les froments blonds. Ils sont, comme nous, les prisonniers des blés, les insulaires d'une île minuscule, enveloppée dans les houles soyeuses de l'herbe, dans les lames plus larges et chantantes des épis. A l'automne, pendant deux mois, l'air a le goût du pain. C'est la fleur de chez nous. On cultive trop, pour que les autres, les sauvages, les délicates, les chercheuses d'ombres durables aient le temps de s'acclimater. Mais tout ce que le paysan sème à la main ou au semoir, avoine, seigle, trèfle, luzerne, froment, donne son parfum au fleuve de vent qui passe, le froment surtout, qui est la grande moisson de la Beauce.

Cependant je connais un buisson, un seul. Il est à mi-coteau quand on monte au village; il a une centaine de mètres de longueur; il est touffu, inégal, unique monument de la nature libre, avec sa fleur blanche, qui s'ouvre et meurt avant que les feuilles n'aient poussé, avec ses merles, qui n'ont point d'autre abri pour le soir, avec ses laboureurs qui dorment

à l'ombre, ses rôdeurs qui observent, ses amoureux quelquefois. C'est une haie d'épine noire, le dernier talus, vestige d'un temps où la limite entre les parcelles de terre ressemblait aux fortifications.

Or, nous avions, pour instruire, promener, surveiller, amuser les trois enfants de ma sœur, une jeune fille qui s'appelait mademoiselle Brigitte. Avait-elle un nom, outre son prénom? Longtemps je n'en ai rien su. Nous l'aimions, ce qui n'est pas commun. Elle nous le rendait, ce qui est rare. Je ne l'avais jamais vue pleurer. Je me disais : « Cette petite est heureusement bien abritée ici contre la vie, car c'est une innocente qui se laisserait prendre aux belles paroles du premier fat venu; une pauvre fille trop lettrée, trop shakespearienne, trop lamartinienne, trop liseuse de magazines, et qui serait tout à fait incapable de diriger un ménage. Heureusement, les blés de Beauce la protègent contre les hommes ». Ma sœur partageait là-dessus mon sentiment. Mais nous ne voyons bien les âmes que les jours d'orage, à la lueur de l'éclair. Et entre nous le temps se maintenait au beau fixe. Mademoiselle Brigitte était fine,

élancée, élégante, toute blonde, et elle avait des yeux bleus, avec de grands cils comme les poupées. On nous l'avait recommandée, autrefois, en nous vantant sa « distinction ». Elle avait appris le monde, en effet, avec une perfection singulière, et je me demandais souvent à quels signes l'origine populaire se trahissait en elle. Je ne trouvais que de rares indices et très légers. Le dimanche, dans l'après-midi, elle avait congé, et, presque toujours, nous la voyions prendre la route du village, un livre à la main. Nous disions : « Mademoiselle est une paroissienne comme il n'en existe pas d'autre dans toute la Beauce; elle ne manque jamais les vêpres. »

Un dimanche, j'entrai dans la chambre de mademoiselle Brigitte, et je m'approchai de la fenêtre, dont le balcon nous servait de séchoir pour nos photographies. En passant près de la table, je vis le buvard ouvert, et, sur la feuille blanche et épaisse, quatre lignes de la ferme écriture de l'institutrice, quatre lignes qui s'étaient imprimées là, tout récemment, et dont la première, que je reconstituai malgré moi, portait : « Oui, mon cher Philippe… » Je me crus

obligée de continuer : « dimanche, près de la haie, comme d'habitude ».

Comme d'habitude !

Je courus au balcon. Il n'y avait qu'une haie dans le pays, là-bas, à mi-coteau, ce petit chiffonné vert, barrant les nappes de blé. Était-ce possible! Un rendez-vous! Et pas le premier! Je n'ai pas coiffé sainte Catherine pour avoir peur de me renseigner sur la conduite de mademoiselle Brigitte. Je descends, je prends dans le hall mon ombrelle, je traverse le parc, je sors par la petite porte, et me voici sur la pente de notre colline, dans le désert des moissons qui n'ont que moi pour passante.

C'était au milieu de l'été dernier. Je me rappelle que la chaleur était vive, que j'allais vite, et que mes regards se reportaient sans cesse vers la haie complice. Devais-je l'aborder de front, ou la tourner? Je me résolus à la tourner, et quand je fus rendue au plus creux de la dépression des terres, je pris, à droite, un sentier qui enveloppait de ses ornières la colline du village. Après une demi-heure de marche je m'arrêtai. Le buisson, vu en raccourci, faisait le dôme au-dessus des épis, et tout semblait

désert, d'un côté comme de l'autre. Mais la pensée que ce n'était là qu'une apparence; que Brigitte se trouvait à cinq cents mètres de moi, là-haut, qu'elle m'avait vue sans doute, qu'elle se moquait de moi, qu'elle nous avait tous trompés, qu'il allait falloir la renvoyer devant le témoin que j'imaginais; la fatigue enfin et l'embarras de ma situation m'avaient exaspérée. Je répétais les mots que j'avais choisis en route, les mots cruels, et mérités, avec lequels je l'accueillerais. Un sentier montait vers la haie. Je m'y engageai. Mais à peine avais-je fait dix pas que je m'arrêtai de nouveau. Ils venaient de sortir tous les deux, de l'abri de la haie, et ils descendaient vers moi. J'eus le temps de les observer. Ils allaient lentement, et ils causaient. Quand ils furent à peu de distance, je vis que l'institutrice était tout à fait pâle, et que son amoureux, un homme jeune, vêtu en bourgeois, très grand, épais, le visage trop large, allongé par la barbe en pointe, devait lui demander tout bas : « Faut-il que je reste pour vous aider à vous défendre? » Elle répondit, tout haut : « Allez, mon cher Philippe, quittez-moi. Mademoiselle ne me trahira pas ».

— Par exemple ! m'écriai-je, mais, c'est mon devoir...

— De ne rien dire, interrompit mademoiselle Brigitte, et je vais vous le prouver.

L'homme se découvrit, s'inclina, et nous laissa seules.

— Je n'ai personne qui s'intéresse à moi, si ce n'est lui, reprit la jeune fille. Je l'ai connu cet hiver, à Orléans, pendant le séjour que nous y avons fait. Il va s'établir à son compte. C'est un employé de commerce. Nous sommes fiancés. Voilà quatre fois qu'il vient me parler ici...

— En effet, je vous félicite, c'est d'une convenance !

— Oh ! dit-elle, les pauvres filles comme moi n'ont pas le choix de leurs heures. Vous en parlez à votre aise ! Mais, moi, pouvais-je faire autrement? Si j'avais demandé à recevoir Philippe au château, et à me promener avec lui dans le parc, Madame aurait-elle trouvé cela convenable? Et les enfants! Et les visites possibles! Et les domestiques! Est-ce vrai, dites?

— Peut-être.

— Alors, ne me trahissez pas, mademoiselle.

Aidez-moi. J'ai besoin de trois mois encore pour gagner mon trousseau. Et vous devez comprendre que, quand on s'aime, il faut qu'on se voie... La haie d'épine noire n'est à personne; c'est pour cela qu'elle est à nous.

Mademoiselle Brigitte s'exprimait hardiment. avec une émotion qui changeait son visage, avec un accent de rudesse populaire que son esprit, par l'étude et au contact du monde, avait perdu, mais que son cœur, d'ordinaire silencieux, avait gardé. En ce moment, c'était son cœur qui parlait. Je croyais voir devant moi une des grandes du patronage dont je m'occupe.

Nous revînmes vers le château. Elle avait besoin de continuer sa plaidoirie, car je me taisais, et surtout d'ouvrir son âme pleine de secrets. Elle me raconta sa famille dispersée, son enfance misérable, son effort pour s'instruire, ses déceptions, ses projets d'avenir. Je me calmais peu à peu. Elle reprenait confiance et je retrouvais la finesse de langage, la justesse de ton, la correction étonnamment bien apprises qui faisaient la réputation de mademoiselle Brigitte. J'inclinai bientôt mon ombrelle de son côté. Le soleil était terrible. Elle

se serra près de moi. Quand nous arrivâmes à la porte du parc, je me retournai, et, tandis que le buisson lointain tremblait dans l'air chauffé et dansait comme un crible :

— Vous êtes une honnête fille, lui dis-je, et je vous crois. Ma sœur serait sans doute plus sévère : je ne dirai rien.

Elle me remercia avec deux larmes de joie, et retourna vers les élèves.

Le soir, dans les allées de la futaie, très tard, comme je me promenais sous la lune, je vis revenir à moi mademoiselle Brigitte. Elle me cherchait pour me souhaiter le bonsoir. Une question qui s'était vingt fois posée dans mon esprit reparut en même temps : comment une jeune fille aussi affinée s'était-elle éprise d'un homme qui n'avait ni son instruction, ni son éducation même, ni ses goûts. Je n'eus pas de peine à provoquer l'aveu.

— Oh! me dit-elle, si vous saviez comme il est bon! Il ne permettra pas que je fasse tout le ménage à la maison. Nous prendrons une femme de journée, et même une bonne s'il le faut. Il ne veut pas que je souffre.

Pour la seconde fois, elle avait dit un mot du

profond peuple; elle m'avait entr'ouvert son âme, et, pour définir son amour, elle avait crié le rêve éternel, celui qui entraîne les foules à la suite d'un homme : : « Il ne veut pas que je souffre! »

VI

LA TRAGÉDIENNE

Je la rencontrai au coin de la rue de Seine, ou plutôt, l'ayant aperçue qui longeait les premières maisons du quai Malaquais, j'allai vers elle. A la bravoure de son geste, à l'émotion de ses doigts qui serraient les miens, ses longs doigts ardents par où fuyait son âme, j'eus la certitude que je ne me trompais pas.

— Je vous retrouve à un moment heureux? lui dis-je.

Elle ne répondit pas à ma question, mais elle dit :

— Quatre ans ne vous ont pas changée! Oh! pas du tout!

Elle désirait m'entendre répéter la même

phrase : « Vous, non plus, vous n'avez pas changé. » Mais je pensais précisément le contraire, et elle le devina sans en être peinée. Nous nous regardions l'une l'autre avec une curiosité avouée. Je sentais le rayon rôdeur de ses yeux sur ma robe peu ornée et d'une coupe à peine sensible à la mode, sur mes joues, sur mon chapeau, sur mes mains gantées de fil, et moi j'étudiais, peut-être sans appuyer autant, la jolie enveloppe mousseuse, dentelle, plumes, guipures, d'où se dégageait le cou vainqueur d'Edmée Sargent, le cou rond, d'une ligne pure comme une plage à mer pleine, le cou flexible et fier encore de sa fleur déjà touchée par le temps. Elle avait, si mes souvenirs ne me trompent pas, trente-deux ans. Je reconnaissais bien et j'admirais, mais avec un petit effort qu'il ne me fallait point autrefois, celle que son oncle appelait « la blonde tragique ». C'était, sous l'ombre et sous la lueur de ses cheveux, le même masque un peu trop fort, un peu dur, et ces yeux que je me rappelle avoir enviés, parce qu'ils étaient clairs et impérieux, comme si leur destinée était de commander. « Vocation ! » avait dit l'oncle. « Belle comme

tu l'es, avec ta voix, ta mémoire et la passion qui est en toi, Edmée, tu n'as qu'à le vouloir pour être une grande tragédienne. » Elle appartenait au monde le plus rangé, le plus traditionnel. Son père, après son grand-père, dirigeait une maison de maroquinerie, dans le quartier de Notre-Dame-de-Lorette, « A l'Antilope ». Il avait de l'esprit comme tant de boutiquiers de Paris, un goût moyen qui lui faisait deviner les préférences probables de la clientèle, et lui permettait de ne commander aux ouvriers d'art, ses collaborateurs, que des objets faciles à vendre, d'un style déjà d'accord avec la mode ; il avait une petite fortune. Malheureusement, il avait aussi, logeant dans son appartement, buvant et mangeant à sa table, tenace comme une hypothèque et beaucoup plus gai, un frère ruiné qui se maintenait et régnait par deux moyens : la critique des dessins qu'on soumettait au patron, et l'éloge outré de sa nièce. Ce raté avait découvert la vocation d'Edmée ; il avait désigné le professeur de diction, accompagné Edmée au cours, soutenu le courage de l'enfant qui travaillait et du père qui payait, assisté aux premières auditions dans le monde,

raconté en les exagérant les premiers succès de salon de la « tragédienne », entretenu dans le paisible entresol, au-dessus du magasin de maroquinerie, une atmosphère de rêve et d'illusion qui commençait à se dissiper. Et c'était lui qui se plaignait à présent, et qui faisait expier ses fautes à ceux qui n'en avaient jamais profité. « Tu ne m'as pas écouté! disait-il à son frère. Tu as eu peur du Conservatoire, pour Edmée, peur du théâtre, peur de te séparer d'elle, peur de tout! Sans toi, ta fille serait célèbre aujourd'hui. Elle gagnerait des millions. Au lieu de cela et parce qu'elle n'a pas de titre, pas de diplôme, elle est à peine connue. Malgré son admirable talent, elle végète. Les leçons lui rapportent peu ; les soirées où l'on demande du tragique sont rares, de plus en plus rares. La comédie l'emporte, parce que les temps sont tristes et les pensées lugubres. Et comme la maroquinerie va mal, et que tu n'as jamais rien compris au grand art, quel avenir nous attend? Nous sommes menacés de la gêne, ta fille, toi, et moi aussi. Tu l'auras voulu! »

Je me rappelais ces confidences d'Edmée Sargent, que j'avais rencontrée dans plusieurs

salons autrefois, et qui s'était prise de tendresse pour moi, parce que je lui avais fait un compliment qui s'adressait à la femme plutôt qu'à la diseuse. Elle se retrouvait sur ma route. L'éclat de ses yeux était le même, mais le halo bleu avait grandi autour. Son teint était encore éblouissant, mais l'heure jeune où toutes les nuances se fondent était passée.

— Puisque vous l'avez deviné à mon air, reprit Edmée, je vous avoue qu'en effet j'ai un espoir, un grand, depuis quelques jours... Une pièce nouvelle, une pièce étrangère va être montée... C'est encore un secret .. On a parlé de moi au traducteur. Je vais chez lui.

Elle me regarda avec toute sa joie ravivée.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas avec moi? Ne refusez pas! Venez! Je suis sûre que devant vous je dirai mieux. Je réciterai pour vous. J'aurai un public : deux personnes... Et je me sentirai plus libre. Venez!

Je me retournai. Le soleil de mars descendait vers la Seine entre des nuages. Nous allâmes de ce côté, Edmée et moi, rapidement. Le rendez-vous était pour cinq heures. Que m'importait, en somme, une visite dans une maison

inconnue, sans les présentations préalables et sans avertissement? J'en ai tant fait de la sorte chez des pauvres, que j'ai la manière.

Le traducteur habitait au quatrième, un appartement prodigieusement capitonné. Le petit salon où nous fûmes introduites ressemblait à un sac fourré ouvert sur la rue, à une chancelière ayant une fenêtre et une porte, tant nous étions enveloppées de tentures, d'étoffes drapées, de tapis.

— La voix ne résonnera pas, murmura Edmée en se penchant vers moi.

Et je la vis se troubler.

L'homme de lettres entra, jeune et mince, froid, soigneusement négligé dans sa tenue, la tête un peu penchée en avant et portée comme une chose lourde. Il avait des moustaches brunes, qui grimpaient le long des joues pâles, et s'y élargissaient, en espalier. Et je crois qu'il était doué d'une vue excellente, mais je n'oublierai jamais l'art, dont il fit preuve, de composer ses yeux, de les diriger avec effort et comme s'ils quittaient à regret une vision intérieure, sur la terrestre et tremblante Edmée, de les gonfler, de les tenir en arrêt, sans un sou-

rire, sans un rayon, sans une expression quelconque, surtout de galanterie, et de paraître s'absorber, puissamment, uniquement, fatalement, dans la contemplation de celle qui n'était point pour lui une femme, mais l'interprète possible, celle qui peut-être exprimerait la Pensée. Il croyait à toutes les majuscules dès qu'il trouvait aux mots une parenté avec lui-même. Il étudiait Edmée comme une œuvre d'art, ou comme une belle bête. Oh! ce mépris! Je crois qu'elle ne le sentit pas. De son côté, lui qui avait le sens aigu du ridicule, il ne semblait pas se douter que les profondeurs ne donnent pas le vertige à tout le monde. Elle et lui, ils jouaient un rôle, sans le vouloir. Quand il estima que la méditation avait assez duré, il laissa se dissiper l'espèce de brume qui voilait son regard, et, avec une gravité douce, comme il convenait :

— Enlevez donc votre chapeau, dit-il, et votre pèlerine.

— Oui, dit vivement Edmée, j'aime mieux réciter sans chapeau, et les bras libres... J'ai appris la grande scène entre Gudmund et Margit... Vous voudrez bien me donner la réplique, n'est-ce pas?

Le traducteur se tourna pour la première fois vers moi, et soupçonnant que cette petite robe noire n'allait pas souvent au théâtre et n'était pas de leur monde :

— Il s'agit de *la Fête à Solhaug*, d'Ibsen, une merveille.

Il s'était mis debout près de la fenêtre, à contre jour, les mains derrière le dos, appuyées à sa table de travail.

Au fond de la pièce, Edmée, le visage contracté, les sourcils rapprochés, les lèvres entr'ouvertes, les bras tendus pour accuser et pour implorer, rajeunie par la passion et par les ombres lourdes sur lesquelles s'enlevait son geste, représentait déjà la femme du trop vieux seigneur Benght, à l'heure où son ami d'enfance revient proscrit et l'interroge. Elle commença :

— Écoute-moi attentivement, et tu comprendras! Pour moi, la vie est sombre comme la nuit dépourvue d'étoiles. Rien ne saurait adoucir ma douleur. Car j'ai vendu ma jeunesse. J'ai échangé mon joyeux espoir contre de l'or. Je me suis enchaînée de mes propres mains. Crois-moi, l'or est bien peu de chose. Oh!

comme j'étais heureuse, jadis, quand nous étions enfants; nous étions pauvres, notre maison était modeste ; mais l'espoir fleurissait dans mon cœur.

De l'autre bout du salon, la réplique vint, non vibrante, malgré les mots :

— Et déjà ta magnifique beauté se dessinait.

— Sans doute, reprit Edmée; mais ce fut la louange qui me perdit. Tu dus partir pour l'étranger, hélas! et l'harmonie de tes chants résonnait toujours dans mon cœur, et mon front s'assombrit au souvenir du passé... Ensuite, les amoureux arrivèrent de l'est et de l'ouest, et puis j'épousai mon mari.

— Oh! Margit! dit Gudmund sans conviction.

— Il ne se passa pas beaucoup de jours, reprit-elle, et je versai des larmes amères. Songer à toi, mon ami et mon parent, ce fut le seul bonheur qui me resta. Combien vide me semblait le grand hall de Solhaug!

— Pardon, mademoiselle, interrompit le juge. Ce n'est pas cela!

Edmée n'était déjà plus la tragédienne. Elle était la femme qui craint de manquer un exa-

men, qui essaye de comprendre l'observation, qui se fait toute petite devant l'examinateur, et qui sourit pour lui plaire, avec l'épouvante dans le cœur. Elle avait pâli.

— Je ne comprends pas, maître, dit-elle aimablement. Expliquez-moi...

Il leva les yeux vers le plafond, et lentement, en détachant les syllabes :

— Ce n'est pas cela, reprit-il. Cela manque de composition, d'architecture. Vous êtes partie trop tôt. Il y a une progression dans la pensée. Suivez-moi bien. Margit ne livre pas son secret tout de suite. Elle parle d'abord avec une réserve feinte; elle attend l'effet de ses premières confidences; elle s'enhardit; elle ne crie son amour qu'à la fin...

Il continua. J'avais trouvé, moi, qu'Edmée jouait très bien. Mais elle ne se défendait pas, en ce moment. Elle savait l'inutilité d'une contradiction. Elle disait :

— Oui, maître, je comprends... Je comprends parfaitement... Voulez-vous que nous reprenions?...

Ils reprirent; elle fut moins bonne parce qu'elle souffrait atrocement. Et, quand elle eut

achevé la scène, il n'y eut, pour répondre à sa question muette et anxieuse, que des phrases déjà entendues et faites pour tuer l'espoir. « Nous verrons... La diction est ferme; avec de l'étude, vous feriez une Margit émouvante... Si j'étais seul, je vous dirais dès ce soir de travailler le rôle. Il faudra que j'en cause avec mes amis... » Elle ne répondit pas. Je ne sais même pas si elle écoutait encore. Elle remettait son chapeau; elle nouait fiévreusement sa voilette; elle jetait sur ses épaules sa pèlerine ornée de guipures et son boa de plume blanche.

Pendant ce temps, l'homme de lettres s'approchait de moi, et, à voix basse, ne voulant pas que l'essai se renouvelât, me disait :

— Elle n'a pas le tempérament, votre amie. Elle est faite pour se marier.

Si bas qu'il eût parlé, elle entendit, car je la vis frissonner.

— Venez-vous? dit-elle.

Dans la rue, où l'ombre brumeuse avait remplacé le jour, nous n'échangeâmes que peu de mots. Edmée fit semblant d'espérer un peu. Je ne pouvais lui dire que je la plaignais. Et, à

cause de cela, je la quittai bientôt. Mais à peine m'eut-elle dit au revoir que je me mis à la suivre. Je l'apercevais, de loin, marchant vite, le front levé, indifférente à tout ce qui vivait autour d'elle. Au tournant d'un pont, il me parut qu'un homme la frôlait en passant et lui parlait. Elle tourna la tête un instant, irritée. Elle devait penser à ce mot cruel de tout à l'heure : « Votre amie est faite pour se marier! pour se marier! » Elle continua sa route, plus nerveusement. C'était maintenant que je la trouvais tragique. Quand elle fut rendue devant la porte de sa maison, sur le trottoir désert, elle resta un long moment avant de sonner, et je vis ses deux bras s'incliner ensemble dans un geste de lassitude et d'abandon, comme si elle laissait là un espoir, un rêve, ou peut-être, au contraire, une déception qu'il ne fallait pas faire entrer avec soi.

VII

UN DISPENSAIRE

Il n'y a pas de barrière ni de poteau qui indique les quartiers ouvriers de Paris ; mais on les reconnaît tout de suite, à l'air « pareil » qu'ont les façades et les vêtements. La couleur diminue, et non pas le mouvement mais la hâte, et aussi l'étincelle de joie, ou de jeunesse, ou d'orgueil des visages. Dans une de ces rues, où tout se ressemble, j'ouvris une porte au-dessus de laquelle il y avait écrit, en petites lettres modestes : « Assistance maternelle ». Je me trouvais dans une salle spacieuse, toute pleine de mères qui tenaient leur enfant sur le bras, sur les genoux ou entre leurs genoux ; car, il y en avait plusieurs assises, sur des bancs ou des

chaises. Je les reconnus toutes, sans les avoir jamais vues; c'étaient les miennes, celles que je visite en province, ou qui viennent me voir, et dont je suis la sœur, toujours moins que je ne voudrais, puisqu'elles continuent de souffrir. Elles avaient la même usure précoce, la même tenue négligée — l'on sent que la femme de l'ouvrier est si peu ménagère! — la même habitude, évidemment, de sortir coiffées en cheveux; elles avaient, pour bercer dans leurs bras l'enfant et pour l'endormir, le même geste de tout le corps, et la même penchée du front au-dessus du nid. Cependant elles parlaient mieux que mes provinciales, et plus vite, et le sourire, quand il n'était pas instinctif, était nuancé. Elles attendaient. Quelques-unes donnaient le sein à leur nourrisson; d'autres se promenaient, d'autres causaient, debout, deux ou trois ensemble.

— Alors, vous avez trouvé à vous loger?

— Non. Ils me disent tous la même chose, quand je leur ai répondu que j'ai cinq enfants.

— Quoi encore?

— Ils disent : « Avez-vous un mari? » Je suis bien forcée de répondre non, puisqu'il est

mort. « Avez-vous un homme? » — Pas davantage. — « Eh bien! vous pouvez aller chercher ailleurs : avec quoi payeriez-vous votre loyer? » J'ai beau leur répéter que je travaille, ils savent bien que ça ne suffit pas.

Le mot, si lourd de sens, ne parut pas étonner la mère à laquelle il était dit, et qui tourna la tête, en disant :

— C'est mon tour, je crois.

Elle détacha, en un tour de main, les épingles qui retenaient les langes de son enfant, lui laissa sur le corps une chemise à peine large de trois doigts, et soulevant et portant à bout de bras le petit qui étirait ses jambes arquées et grêles, elle le posa dans le plateau de la balance où chaque nourrisson était pesé à son tour. Elles étaient deux à suivre du regard l'aiguille de la balance, la mère et une jeune fille, dont la robe de ville était cachée sous une blouse de toile tombant jusqu'aux pieds, et qui inscrivait les poids sur des feuilles où chaque semaine elle ajoute une ligne. Les jeunes mères du quartier ont pris l'habitude de venir tous les huit jours au pèse-bébé. A chaque minute il en vient une nouvelle. La plupart s'en vont con-

tentes, il y a un bel orgueil tendre dans le geste qu'elles font pour reprendre l'enfant et l'emporter.

— Il a profité! dit-on autour d'elle. Ce n'est pas comme le mien!

D'autres passent, après l'épreuve de la balance, ou même avant, dans la salle de consultation. Là, je rencontre l'amie que je venais voir, celle qui a donné sa vie à la misère des autres, et qui est parmi elles la science abordable, la bonté et la paix. Elle est jeune aussi, elle porte la blouse d'infirmière; elle a le don d'organisation, et l'habitude du monde qui souffre, moins aisée à prendre que celle du monde qui s'amuse, elle n'est ici une inconnue pour personne, on sait qu'il suffit d'être à plaindre pour être reçu.

— Voyez, me dit-elle tout bas, la mère de ce petit est phtisique; c'est la sœur qui est venue. Il va moins bien, depuis la semaine dernière.

Derrière une table, un jeune médecin est assis et examine l'enfant, puis signe une ordonnance. Deux, trois, quatre, six enfants passent dans ses bras, pendant que je cause avec la

directrice du dispensaire. L'un d'eux tousse, un autre a la fièvre, un autre est déjà maigre et bleu comme ceux qu'on ne reçoit plus; un autre a le ventre ballonné et l'air sombre et à moitié bestial, et on apprend, en interrogeant la mère, qu'il a été nourri en Bretagne, pendant deux ans, et qu'il était robuste alors, et qu' « il buvait l'alcool comme de l'eau ». Une femme, tout à fait vieille, ou qui paraît telle, apporte un bébé de trois mois, qu'elle allaite. C'est la grand'mère; elle a eu un enfant en même temps que sa fille en avait un, et comme elle a perdu le sien, elle nourrit son petit-fils. Après elle, entre une femme de vingt ans, jolie, blonde, aimable, qui s'assied adroitement, en faisant une gerbe avec les plis de sa pauvre robe. Elle a des dents éblouissantes, qui fleurissent son pâle visage. Elle soulève une mousseline recouvrant un paquet.

— Je vous apporte Charlot, dit-elle.

— Je le reconnais, dit le docteur. La diarrhée a disparu?

— A peu près. Mais il diminue. Je l'ai fait peser par la demoiselle à côté : depuis deux semaines il diminue.

— Vous l'allaitez toujours?

— Oui, monsieur le docteur.

— Combien de fois?

La bouche mince, spirituelle, nerveuse, s'allongea un peu plus, un rire léger en sortit.

— Il est si vorace! dit-elle. Combien de fois? Mais, tant qu'il veut!

— Vous voulez le tuer, alors?

— Oh! monsieur!

Il lui expliqua l'imprudence grave qu'elle commettait, et je voyais décroître et s'effacer le sourire jeune et charmant, comme s'efface une lumière.

Le défilé des malades continue. Entre les consultations, ou dans les rares moments où la directrice se trouvait libre, je pus causer avec elle. Elle m'apprit qu'elle avait fondé, dans le même quartier, un dispensaire pour les tuberculeux, et une sorte de magasin où les femmes enceintes et les mères de famille venaient chercher du travail qu'elles faisaient ensuite à domicile, des vêtements à coudre, ou, *pour celles qui ne savent pas coudre*, des fils de fer à tordre, pour coiffer les bouteilles.

— Mais, ajouta-t-elle, ce sont mes enfants qui sont les préférés et les gâtés. On vient les voir, on les aime, on m'aide à les faire vivre. C'est plus aisé que d'empêcher les parents de mourir jeunes. Le dispensaire a nourri plus de cent petits gars ou petites filles du quartier, l'année dernière, et en a soigné plus de six cents. La ville de Paris nous donne aussi.

— Combien ?

— Trois cents francs par an.

— Elle y gagne !

Puis, ramenées invinciblement, l'une et l'autre, vers le sujet vrai, qui n'est pas tant la manière d'équilibrer un budget que la manière d'aimer ceux qui ont si peu d'amis, hors les temps d'élections, nous avons parlé d'eux ; des préjugés qu'ils doivent sacrifier lorsqu'ils prennent notre main ; des haines qu'ils abandonnent, — non pas tous ni toujours ; — de leurs étonnements devant celles qui n'attendent rien d'eux ; de l'horizon de misère, qui recule à mesure qu'on essaie de l'atteindre ; des heures cruelles et des minutes inoubliables, où le bonheur des autres passe si près de nous que nous pouvons y boire.

— Tenez, me dit-elle, un jour que j'étais ici, avant les consultations, une de mes amies du faubourg, la femme d'un maçon, vint me voir. Elle avait sept enfants. Je la savais très courageuse et très fière. Comme elle ne me disait rien d'elle-même, je compris qu'elle était inquiète, et, comme le jour du terme approchait et que j'avais de l'argent par hasard, je lui offris de payer son loyer. Elle ne s'y attendait pas. Elle se mit à fondre en larmes. « Ah! cria-t-elle, comment faire pour vous remercier? » L'élan était si vrai que je répondis : « Embrassez-moi! » Elle se jeta à mon cou, et je me sentis plus joyeuse qu'elle, de cette joie qu'on a causée, qu'on peut porter avec ses peines, et qui ne meurt pas du voisinage.

VIII

MONSIEUR JOSUAH

Puisque je m'occupe des pauvres, j'ai donc connu beaucoup d'artistes, ou du moins beaucoup de gens qui se disaient tels. C'étaient presque tous des hommes. Les femmes ne prennent ce titre que lorsqu'elles sont jeunes, et qu'elles peuvent y ajouter « lyrique » ou « dramatique ». Et c'est à peine un mensonge. Il n'a jamais trompé que ceux qui l'ont bien voulu. Les hommes persistent plus longtemps à inscrire sur leur carte de visite : « artiste peintre, sculpteur, photographe, ciseleur, tourneur, comique... », sur la pauvre carte qui a passé par tant de mains de concierges ou de cuisinières, a monté tant d'étages, en a tant

descendu, et n'est pas revenue, chaque fois, avec vingt sous. La plupart ne peignent plus, ne sculptent rien, ne cisèlent que les routes de France en traînant leurs souliers, et ne jouent la comédie qu'à moitié, pour vivre, devant des spectateurs qui n'applaudissent point et se défilent volontiers. On les écouterait mieux s'ils n'étaient pas « artistes ». Le peuple qui peine dur, celui des campagnes ou des métiers, se défie de ces mendiants qui ressemblent à des rentiers par le vieux chapeau de soie, la vieille redingote, le vieux reste de prétention, ou l'accent, ou l'œil qui a vu trop de choses. Ils le savent, mais cette fausse noblesse les console peut-être. Ils y tiennent. Et puis, dans le nombre de ceux qui se disent artistes, j'en ai connu deux ou trois qui avaient dû l'être.

Josuah Orset fut même un peu de mes amis. Il avait un prénom admirable, et qu'il prononçait avec sentiment : « Josuah, mademoiselle, pour vous servir » ; il avait un nez de modèle, droit et long, des yeux demi-fermés, clignotants, luisants d'un reste de feu et d'un reste d'esprit, une barbe grise en queue d'hirondelle, de longs cheveux autour d'une

tonsure, une vareuse autrefois noire, une habitude de la blague qui lui faisait croire, à lui-même, qu'il venait de quitter l'atelier ; il avait surtout, signe de la profession, une boîte à couleurs et un appui-main, qu'il portait en tout lieu.

Quels étaient le passé de cet homme, son état civil, son âge exact, la raison ou les raisons qui l'avaient fait déchoir, s'il avait eu un rang? Personne ne l'a jamais su.

Un soir, après une pluie d'octobre, qui l'avait trempé jusqu'aux os, il sonna à la porterie d'un couvent de Trappistes, situé, comme tous les couvents de cet ordre, en pleine campagne, dans un pays de chênes et de coteaux. On lui ouvrit.

— Je voudrais faire une retraite? dit-il.

— De combien de jours?

— De trois.

Comme l'hospitalité des Trappistes a toujours dépassé, en largeur et en discrétion, même celle de l'Écosse, il se trouva bientôt dans une chambre nue, mais parfaitement propre, devant un feu clair qui séchait la vareuse, près d'une table sur laquelle était posé un livre de médi-

tations, n'ayant eu à fournir aucune référence, — il en avait très peu, — content d'avoir chaud, content de penser au souper, même maigre, dont l'heure approchait, flatté surtout d'avoir été accueilli, au seuil de l'hôtellerie, par le Père abbé en personne, et par le prieur, qui l'avaient reçu avec beaucoup de respect et de dignité, comme un personnage, selon la règle.

Pendant trois jours, il vécut dans ce monde de silence, lisant un peu, songeant davantage, assistant aux offices, se promenant seul dans un grand jardin clos, n'ayant de relations qu'avec un vieux trappiste, carré de tête et de corps, bourru de ton, bêcheur de pommes de terre, semeur de blé, faucheur de foin, qui lui parla d'éternité. Il s'habitua au mot, et bientôt à l'homme, qui était simple comme un paysan, et qui jugeait durement le monde et indulgemment chacun des hommes dont il parlait.

Le quatrième jour, au matin, il descendit, avec la boîte de couleurs et l'appui-main, dans le grand corridor, voûté et vitré, qui s'étendait, au rez-de-chaussée, sur toute la longueur du jardin. Il envoya chercher le prieur pour lui faire ses adieux, et lui demanda même, par po-

litesse d'artiste, s'il ne devait pas quelque chose pour une si bonne hospitalité.

Il lui fut répondu que « messieurs les hôtes » n'étaient point obligés de donner, et que, s'ils croyaient devoir le faire, ils pouvaient donner ce qu'ils estimaient convenable.

Josuah Orset trouva que ce n'était pas cher. Et, ayant remercié le prieur qui s'éloigna aussitôt, après l'avoir salué, il eut une idée. Peut-être l'avait-il eue déjà, il est vrai, mais, en ce moment, elle lui sembla plus digne d'attention. Il s'approcha de la pancarte qui pendait à droite de la porte d'entrée, et se mit à méditer, — il savait maintenant ce que c'était — le « règlement de l'hôtellerie ».

Ce fut une demi-heure extrêmement recueillie. Personne ne la troubla. Les grands corridors blancs n'avaient plus même un papillon, battant de l'aile contre les vitres.

« Article premier. — Messieurs les hôtes se lèvent à cinq heures, et se rendent à l'église le plus tôt qu'ils peuvent. »

— Je me lève plus volontiers de bonne heure depuis que je suis vieux, songea Josuah. Il y a une harmonie singulière entre la vieillesse

et le matin. L'article ne me gênerait guère.

« Art. 2. — Ils assistent tous les jours à la messe de communauté, aux vêpres et au *Salve Regina*. Le coucher aura lieu à huit heures en hiver, à neuf heures en été. »

— C'est un régime dont je n'avais pas l'habitude, avant ma retraite, et qui pourrait être amendé. Je pourrais être, sans doute, en demi-retraite, comme on est en demi-solde. D'ailleurs, le chant du *Salve* m'a donné une forte émotion artistique. Je l'entendrai volontiers chaque soir. Ces Frères en brun, d'un côté de la nef, ces Pères en blanc, de l'autre ; ces têtes énergiques devinées à travers l'ombre, ces voix graves que recueille l'air muet du dehors...

« Art. 3. — MM. les étrangers doivent toujours éviter la rencontre des religieux et des frères convers, et s'écarter des lieux où ils sont à travailler. Les religieux, étant astreints à un perpétuel et rigoureux silence, ne peuvent donner aucune réponse à ceux qui leur adresseraient la parole. »

— Article magnifique ! Quelle satisfaction de ne plus entendre les hommes parler, et d'avoir la certitude qu'ils ne vous interrogeront pas !

Voilà un vœu que j'ai souvent formé, et que j'ai cru irréalisable... Des sympathies qui se taisent; des antipathies qui ne s'expriment pas; des défiances qui n'ont pas la permission de se traduire par des mots ou même des gestes... Je n'ai trouvé cela qu'ici.

« Art. 4. — MM. les étrangers qui amènent avec eux leurs chevaux ne doivent régler avec le Père hôtelier que leur propre dépense. Pour celle des chevaux, ils s'entendent avec le Frère chargé des écuries. »

— Cela ne me regarde plus, dit Josuah. Mais l'ensemble des conditions m'agrée.

Il sortit aussitôt, et traversa le jardin sablé de sable de carrière, car il venait d'apercevoir, en se détournant, la tête chenue du prieur entre deux cônes de poiriers.

— Monsieur le prieur, fit-il, j'ai eu une idée que je crois bonne. Je voudrais demeurer ici.

— A quel titre?

— Comme peintre.

— Nous avons deux frères qui s'entendent assez bien à étendre le minium et à délayer le badigeon. Cela nous suffit.

— Mais pardon, je suis peintre d'histoire.

Le vieux grognard, retraité sous la bure, et qui ne saisissait pas très bien la nuance, répondit à tout hasard :

— Nous n'en usons pas.

— Mais vous avez une église?

Le prieur ne répondit pas, étant ménager des mots.

— Votre église est nue comme vos granges. Je propose de décorer le chœur. Je ferai une grande composition, comme nous disons. Vous me nourrirez, et je vous donnerai mon travail. Je serai au pair. Acceptez-vous?

Le vieil homme considéra ce chemineau, et il songea sans doute que, lui aussi, il avait fait de rudes étapes, avant de trouver l'abri.

— C'est à voir, dit-il simplement.

Josuah eut la permission de rester. Il eut sa chambre, son couvert d'étain, son coin de buanderie transformé en atelier, pour le travail de l'esquisse. La campagne environnante lui plaisait infiniment. Les derniers jours d'automne l'invitaient à la rêverie. Il jouissait d'assister à cette fin de moisson sans paroles; de voir les charrettes pleines de sacs de pommes de terre, ou pleines de tiges de maïs, ou de trèfle sec,

rentrer au pas des bœufs. Les bouviers, en froc blanc ou brun, quand ils le rencontraient, dans les chemins creux, pensaient : « Monsieur Josuah cherche l'inspiration. »

Elle devait être bien cachée, à en juger par tant de promenades faites pour la découvrir.

Elle finit par venir. Elle était quelconque. Le peintre, sur un immense papier, traça, au fusain, quelques silhouettes groupées, des ronds qui représentaient des nuages, une barre qui figurait la terre, cinq rayons autour d'un noyau, qui devait être une étoile. Le titre de l'œuvre, était : « Le Cortège des rois mages. » Josuah s'était décidé à traiter, après quelques autres, ce sujet qui permettait de mettre en scène trois rois, — il avait toujours désiré en peindre un, — trois écheveaux de personnages derrière eux, et tout autour une ménagerie complète. Il y avait bien, de ci, de là, des jambes ou des pattes trop longues, des bras trop courts, des cous drôlement attachés. Mais n'est-ce pas ainsi, souvent, dans la nature?

Les juges de l'esquisse ne firent pas d'objections. Et l'artiste comprit qu'il avait devant lui tout l'hiver assuré : coucher, manger, chauf-

fage, sans compter la compagnie de ces moines silencieux, qu'il commençait à aimer.

Il fallut tout le printemps pour dessiner les personnages, d'après nature. Par grande faveur, l'artiste obtint de faire poser devant lui quelques vieux frères, un notamment, qui était chargé de la basse-cour, et qu'on voyait, trois fois le jour, s'avancer jusqu'au milieu de la grande cour des étables, s'arrêter et tourner la manivelle d'une petite crécelle pendue à sa ceinture, et dont le grincement rassemblait les poules éparses sur les fumiers. L'été fut employé à peindre sur toile la grande composition; l'automne à la fixer autour du chœur de l'église et à la corriger.

La correction ne finit jamais. Deux ans plus tard, Josuah était encore à la Trappe, quelquefois au sommet de l'échelle roulante, reprenant un bout de draperie, ajoutant un ange pour masquer un trou dans le tableau, allongeant la barbe d'un mage, ou mettant du poil neuf aux jambes grêles des chameaux; mais plus souvent dehors, dans les champs où ne s'arrêtait jamais, de l'aube au crépuscule, le travail muet des hommes.

Il s'était habitué. Il s'était senti aimé. Compris? c'est autre chose. Comme il n'y a jamais eu de cœur vivant sans une fibre cassée, Josuah, dans sa joie, avait un regret mêlé. Il avait peut-être des juges : il n'avait point de public. Les étrangers visitaient rarement la chapelle, marchands de chevaux ou de bœufs pour la plupart, éleveurs de porcs, acheteurs de foin ou de blé de semence. On voyait, le matin, quelques blouses bleues, parmi les robes de bure retroussées jusqu'aux genoux et tachées par la boue des chemins; elles disparaissaient vite du côté des étables ou des greniers. Quant à ces vieux Pères, blancs de cheveux, bronzés de visage, quand ils se prosternaient dans leurs stalles, quand ils se relevaient, quand ils chantaient, ils étaient admirables à voir, images saisissantes de la prière, de la pénitence et de la force, mais voyaient-ils? Voyaient-ils les trois mages, et les trois cortèges, et la bordure symbolique du panneau, où l'on eût dit que l'arche de Noé avait versé son contenu, tant les bêtes y abondaient? Josuah inclinait vers la négative. En tout cas, ils n'exprimaient pas leur avis, et c'était, pour Josuah, comme s'ils n'en eussent pas eu.

Deux ou trois fois, croisant l'un d'eux, au seuil de la chapelle, il avait essayé de le faire parler. Il avait dit, à demi-voix respectueuse, et désignant de la main la peinture magistrale :

— C'est enfin achevé... Trois ans d'effort... Depuis trente ans, je n'en avais pas fait autant, parce qu'il y a des mortes saisons, dans la carrière d'artiste... Mais je tiens mon œuvre... Je crois que je puis être content?

Le vétéran s'était borné à saluer en passant, un peu plus bas que d'ordinaire.

La vanité de l'artiste était restée souffrante. Sauf en ce point, depuis le commencement de son séjour à la Trappe, M. Josuah s'était beaucoup amendé. Il avait eu l'exemple et il avait eu le temps. Ce chemineau était devenu une manière de cénobite. Quand il développait ses idées sur l'art, dans les rares occasions où la loi du silence était levée, presque toute la communauté l'admirait. D'autres souriaient. Tout le monde lui était fraternel. On s'inquiétait déjà de le perdre.

— Monsieur Josuah, notre artiste, me semble bien souffrant, dit un jour le prieur.

C'était vrai. L'hôte de la Trappe était le seul

à ne pas s'en douter. Il ne souffrait pas; il finissait. Un après-midi de printemps, que le soleil plus vif, à travers la paille des ruches, pénétrait jusqu'aux abeilles et les mettait en rumeur, le peintre vit passer dans la cour le frère chargé du rucher, un paysan d'hier, jeune, élancé, qui avait l'air d'un soldat par la hardiesse de l'allure et d'un enfant de chœur par la naïveté de son visage, tout piqué de taches blondes. Le frère s'en allait, les mains cachées sous la bure, le museau levé comme les jeunes chiens qui sentent de loin les bois pleins de gibier; il aspirait le vent où avaient éclaté les grains semés par lui dans les labours d'hiver, et il allait vers ce bosquet planté de mûriers et clos d'une palissade, où les ruches s'éveillaient.

— Frère Jean?

L'autre continua sa route, et le dépassa.

— Frère Jean, par charité, venez avec moi rendre visite aux mages! C'est l'heure où, par les vitraux, le soleil les enveloppe, comme dans les plaines de Judée? C'est l'heure où je les ai vus, et où personne ne les voit!

Frère Jean hésita, se détourna, et suivit l'artiste, qui marchait difficilement, malgré la joie,

et qui se frottait les mains, d'avoir trouvé un public, et levait la tête, aussi, vers sa peinture encore cachée.

Quand ils furent à l'entrée du chœur, le frère à gauche, l'artiste à droite :

— Frère Jean, regardez ces trois têtes : quelle majesté dans Balthasar, quelle bonhomie dans Gaspard, quelle inquiétude chez Melchior! Et les trois cortèges, sont-ils assez bien réglés sur l'état d'âme des monarques? Qu'en dites-vous?

Il n'eut pas de réponse.

— Songez que j'ai employé deux ans, deux grandes années à peindre ce panneau. Je ne les regrette pas. Je puis bien vous assurer que c'est là le meilleur travail de ma vie, et presque le seul. Mais je l'ai fait pour des muets volontaires, qui m'ont commandé l'ouvrage, m'ont accueilli ou plutôt recueilli, ont comblé de prévenances un pauvre diable qui ne demandait que le pain et le gîte, mais qui ne m'ont pas jugé. J'en souffre, frère Jean. Dites-moi, vous qui êtes sans détour et sans parti pris, qui ne savez pas ce que c'est que l'impressionnisme, ni que le symbolisme, ce que vous éprouvez en regardant mes mages?

Le fils des laboureurs voisins ne devait pas éprouver grande émotion d'art. Il ne regardait avec attention que les parties vivement colorées de la décoration, ou les visages qui lui semblaient de connaissance. Et ses mains levées. sa tête penchée, son air de déconvenue faisaient comprendre qu'il regrettait de chagriner M. Josuah, mais qu'il ne pouvait rien dire, rien du peu qu'il pensait.

La poursuite de l'éloge est la plus âpre de toutes.

— Frère Jean, continua l'artiste, ce n'est pas de mon art seulement qu'il s'agit : c'est du repos de mon esprit. J'ai beaucoup médité, à votre exemple; j'ai senti, dans votre solitude, monter mon ambition. Répondez-moi, car je veux savoir si j'aurai le mérite que j'ai cru acquérir. Comprenez-moi bien. Ce que nous appelons art, nous autres, c'est quelque chose de nos âmes que nous mêlons à nos œuvres, à force d'amour. Ces pensées, enchaînées à la matière, restent là frémissantes, et reconnaissables, et ceux qui les aperçoivent nous admirent en elles. Mais j'imagine qu'elles s'échapperont du marbre, ou de la toile, ou de la

planche de cuivre, le jour où nous mourrons, et qu'elles crieront à Dieu... Vous suivez bien, Frère Jean?

Il entendit un faible oui.

— Qu'elles crieront à Dieu : Me voici; je suis une pensée de ce pauvre homme qu'on nomma le peintre Josuah; j'habite la toile qu'il a peinte, je suis l'auréole, la couleur, la ligne, le geste de ses mages; j'ai embelli des heures qui eussent été inutiles ou mauvaises, pour lui et pour d'autres. Pardonnez-lui, à cause de moi, Seigneur, à cause des semailles qu'il a faites...

Le jeune frère, regardant vaguement au-dessus des cortèges, dit cette fois :

— Comme c'est religieux!

Parlait-il de la peinture? Josuah le comprit ainsi, et fut joyeux. Et personne ne le détrompa jamais, car, à peine avait-il prononcé ces trois mots, arrachés par la pitié, frère Jean sortit en toute hâte.

Josuah mourut à la Trappe. On voit sa tombe parmi celles des frères bruns, et son cortège des mages n'a pas été recouvert d'un badigeon.

Je n'ai guère vu d'aumône plus discrètement faite, ni continuée, même au delà de la vie.

IX

CONVERSATION AVEC MONSIEUR L'ABBÉ

J'arrive du sermon. C'est moi qui le faisais. Je n'avais qu'un auditeur, et c'était monsieur l'abbé. Il a vingt-cinq ans. Il est le fils de ces Gurmier qui sont assurément la plus belle famille rurale et la meilleure de ce village que j'habite pendant l'été. Nouvellement ordonné, envoyé en vacances, pour quelques jours, parmi les siens, il venait me faire visite, en attendant la décision épiscopale qui devait choisir pour lui un poste de vicaire dans quelque paroisse de campagne. Je l'ai connu tout petit. Je l'ai tutoyé quand il portait la veste. Je lui ai dit vous à sa première soutane. En le revoyant, au moment où il allait entrer dans la vie, avec

une mission si difficile, une connaissance élémentaire du mal, un zèle si vif pour le bien, je lui ai dit : Monsieur l'abbé, laissez-moi vous faire un sermon, à charge de revanche?

Il consentit.

Monsieur l'abbé, il sera en trois points, dont vous ferez votre profit plus tard, à l'heure où je n'oserai plus vous donner d'avis.

Et d'abord, vous constaterez que l'idéal que le monde se fait du prêtre séculier n'est plus le même qu'autrefois. Pour des causes diverses, il est modifié; je dirais volontiers qu'il s'est élevé. Ce qu'on demande aujourd'hui à un curé ou à un vicaire, d'austérité de vie, de retenue, de zèle et de discipline, ressemble fort à ce qu'on attend d'un religieux. La bonhomie n'a plus de place parmi nous, la facilité des mœurs n'a fait qu'accroître la sévérité publique, dès qu'il s'agit de juger un prêtre. Ah! que nous sommes loin, monsieur l'abbé, de la liberté que laissaient à vos pareils, dit-on, les âges de foi, j'entends de l'honnête liberté de mots, d'allure, et d'appétit! L'indifférence est plus exigeante que la foi! Elle vous suit d'un œil attentif; elle contemple en vous l'exemplaire

d'une religion dont elle ne sait pas la doctrine; elle est scandalisée de peu, ou prétend l'être, et votre rôle est en vérité redoutable, à une époque où le jugement de tant de personnes, sur la doctrine, est rapetissé et comme renfermé dans le jugement qu'elles portent sur un homme. Pensez-y toujours; persuadez-vous que, par la plus curieuse des sévérités, ce monde qui ne croit pas tolère malaisément que vous lui ressembliez, même dans une foule de choses permises. Vous ne vous enrichirez pas, vous ne fumerez pas, vous n'irez pas à bicyclette, vous ne chasserez pas, vous ne dînerez pas trop souvent en ville. Sur ce dernier point, je vous avoue que je pense un peu comme lui, bien que je n'aie pas l'esprit aussi rigoureux. Le dîner! Quand vous serez à l'âge, mon cher monsieur l'abbé, vous ferez mieux de refuser, trois fois sur quatre. J'admets qu'il y ait des exceptions, à la ville et à la campagne. Mais je parle de l'habitude. Ceux qui l'ont ne sont pas nombreux. Plusieurs ont cru la prendre par charité. Elle est fâcheuse. Ce n'est là, d'ailleurs, qu'un exemple que je vous cite. Presque toujours, une pensée vient à l'un ou à l'autre des

convives, une pensée qui vous honore, en somme, et qui est celle-ci : « Voici deux, trois, quatre heures que monsieur le curé est parmi nous. Pendant ce temps, est-ce qu'un pauvre n'a pas frappé à sa porte et ne l'a pas trouvée fermée? Est-ce qu'un malade ne le réclame pas? N'avons-nous pas pris, pour nous seuls, un temps qui est, comme l'argent d'aumône, destiné à toutes les misères? La nôtre n'a-t-elle pas retenu plus que sa part? » Et pour quel profit? Remarquez que les conversations sont, la plupart du temps, d'une futilité, pour ne pas dire d'une platitude extrême, et que le prêtre, qui n'est pas là chez lui, peut tout au plus réfuter une erreur sur dix qui sont formulées. Encore est-il sûr qu'il le fasse bien? Eût-il toute la science et tout l'esprit du monde, il peut être décontenancé par la suffisance d'un professionnel de la conversation, comme il en existe, gens médiocres et redoutables, que rien n'intimide, que le sens commun irrite comme un défi, qui se font une spécialité de tout contredire, et, pressés par un argument, s'échappent dans l'historiette, qu'ils content à ravir, et par où ils triomphent. Car l'auditoire n'est pas

difficile, et il n'a souvent pas d'autre critérium, pour juger une thèse, que l'amusement qu'il y prend. C'est ce qui faisait dire, à un curé, ce mot mystique : « Il est plus malaisé de faire un bon dîner qu'un bon sermon ». Monsieur l'abbé, vous voyez par là les exigences de nos contemporains. Ils sont restés jansénistes en ce qui concerne la discipline des clercs. Et je pourrais résumer ainsi mon premier point : vous avez, par vocation même, le droit de vivre « séculièrement » ; ils vous demandent de vivre « régulièrement ».

Ce n'est pas tout ce qu'ils vous demandent. Et j'oserai vous l'avouer, monsieur l'abbé, sur un second point, bien plus que sur le premier, je me trouve d'accord avec eux. Ils ont raison. Les gens du monde saisissent à merveille cette contradiction entre la vocation ecclésiastique et le désir de parvenir. Leur mépris n'est jamais loin, lorsqu'ils s'aperçoivent que le prêtre confond sa mission avec une carrière humaine, qu'il poursuit son avancement par les mêmes moyens qui leur servent à eux, se rabaisse aux mêmes recommandations, aux mêmes inquiétudes, aux mêmes compromis.

Lisez-vous les journaux? Je n'en sais rien, et je ne souhaite pas que vous en lisiez beaucoup, mais si vous en lisez, vous devez rencontrer souvent, contre tel ou tel candidat à l'épiscopat, ou contre tel évêque, des articles où sont révélées de prétendues manœuvres que ce prêtre aurait acceptées et suivies afin de gagner la crosse et la mitre. Le ton est injurieux; les gros mots, les insinuations calomnieuses abondent dans ces premier-Paris ou dans ces entrefilets, au bas desquels on lit fréquemment la signature d'un écrivain « conservateur ». Je n'excuse que le sentiment : il est parfaitement légitime. Il rencontre, dans la foule, un de ces échos profonds qui révèlent que l'idée même du juste et de l'injuste est intéressée dans la question. Et elle va en effet jusque-là. C'est au nom de son bon sens, de sa vieille droiture que le peuple condamne le prêtre soupçonné d'une telle faiblesse, et il faudrait que vous entendissiez le langage de ceux qui, de près ou de loin, par autorité directe ou par influence, ont eu une part dans les nominations ecclésiastiques! Ils sont d'une ironie bien instructive lorsqu'ils parlent des solliciteurs. Et le roman, le roman

que vous ne lisez pas, que vous ne devez pas lire, comme il est sévère sur ce chapitre! Nous sommes assez riches, malheureusement, en auteurs qui ont essayé de peindre des prêtres bons et mauvais, surtout mauvais, et qui n'ont réussi que dans le second cas. Les bons prêtres, dans ces romans, manquent de surnaturel, c'est-à-dire de tout ce qui les constitue essentiellement. Ils agissent, parlent, jasent, en braves gens, un peu usés par l'âge, très indulgents, capables, dans la vie ordinaire, de mille petites charités, et, à l'occasion, d'un héroïsme qui ressemble beaucoup à celui des sauveteurs médaillés : d'arrêter un cheval emporté, de se jeter à l'eau pour sauver quelqu'un, de soigner avec dévouement un pestiféré. On ne peut leur refuser sa sympathie, mais on peut se demander en quoi ils diffèrent d'un bon vieux notaire, célibataire et philanthrope. Les mauvais sont mieux réussis, et, parmi eux, les plus sûrement, les plus fortement flétris sont les prêtres qui ont vendu aux hommes leur caractère divin.

Mon cher monsieur l'abbé, que voilà un bel éloge de votre vocation! Comme ceux qui ne

la comprennent pas y croient malgré eux, puisqu'ils vous reprochent, comme un crime, ce qui leur semble si naturel chez le commun des hommes! Je sais bien que je n'ai aucune autorité en de tels sujets. Mais je puis bien vous ouvrir mon âme de simple croyante, et vous dire que je n'ai jamais, moi non plus, compris cette ambition d'un prêtre. Il me semble que celui qui a été appelé d'en haut doit se dire, chaque matin de sa vie, quelque chose comme ceci : « J'ai renoncé à moi-même; je suis libre, de la grande liberté qu'apporte avec soi le renoncement, et j'ai cette dignité suprême d'être pauvre sans convoitise de la richesse, de ne désirer rien, de n'être l'homme d'aucune désillusion, d'aucun désespoir humain. Toute mon ambition est d'apparaître aux yeux des hommes parmi lesquels je vis, comme la preuve évidente d'un autre idéal que le leur. Dans la paroisse rurale où j'habite, il y a plusieurs centaines, plusieurs milliers d'âmes peut-être, qui tiennent à la mienne par le lien de l'exemple, de la prière, de la charité que je leur dois. N'est-ce pas infiniment plus que mes seules forces ne me permettraient d'en soulever,

et si je me chargeais, volontairement, par témérité, d'une seule âme de plus, de quelle grossièreté je ferais preuve, et, au fond, de quelle incrédulité ! »

Ma troisième observation sera très courte. Ce ne serait pas la dernière, si je voulais être complète. Mais il faut se borner, surtout dans le sermon. Je vous dirai donc simplement que, parmi les hommes qui ne partagent pas votre foi, dans ce monde où vous allez entrer, on pourrait distinguer deux groupes, tout à fait inégaux. Quelques-uns sont absolument hostiles à toute idée religieuse ; le plus grand nombre professe une sorte de respect pour les choses religieuses, respect infiniment variable, qui va de ce que les chimistes appellent, dans leurs analyses, « des traces », jusqu'au désir de croire. Cette disposition respectueuse s'unit, le plus souvent, à une ignorance vraiment extraordinaire de ce qu'est le *Credo* d'un fidèle. Je fais allusion ici à une élite intellectuelle et même savante. Et je me permets de vous supplier, en passant, lorsque vous rencontrerez quelqu'un de ceux-là, plus tard, soit dans un salon, soit dans une assemblée, soit dans une

discussion écrite, de toujours vous souvenir que vous avez eu une éducation qu'ils n'ont pas eue, et qu'ils ont eu, parfois, des difficultés de connaître la vérité et de la suivre, qui vous ont été épargnées. N'oubliez pas non plus qu'il y a une infinité de surmenés. Que de choses à dire encore sur ce sujet! N'ouvrez pas d'abord les livres de controverses. Ouvrez votre cœur d'homme agrandi par la charité, et montrez-vous fraternel, avant d'être d'accord.

Il m'a promis, et je suis restée confuse de la présomption dont j'avais fait preuve.

X

MÉDITATION SUR LE VILLAGE

Beaucoup de femmes n'ont d'autre idée générale que d'aimer. Cela suffit, pour faire des vies admirables ou mauvaises, ou bornées et médiocres. Tout dépend de l'objet. Dans ce village de Beauce que j'ai là, devant moi, sur la colline distante, toute soyeuse de blé jaune, et que le soleil va quitter tout à l'heure, dans cet amas de maisons qui ne sont que de la terre levée en murailles et coiffée de chaume ou de tuiles, je connais presque toutes les mères, presque toutes les jeunes filles et les petites qui vont à l'école. Elles sont la meilleure partie de la population, les gardiennes de l'idéal appauvri. Médisantes, hargneuses quand elles sont vieilles,

souvent légères quand elles sont jeunes, négligemment instruites dans leur religion, elles semblent abîmées dans le souci du ménage, et tout près du sol, comme leur chambre et comme leurs étables. Et pourtant, quand je les regarde de près, je reconnais la race baptisée, généreuse, et capable de toutes sortes de noblesses qu'elles ignorent elles-mêmes. C'est qu'elles ont souffert ou commencé de souffrir pour d'autres. Elles n'ont pas eu plus de travail que les hommes, qui sont de durs tâcherons, mais elles ont eu plus de cette peine qui n'est pas pour l'argent, et qui ouvre le cœur. Elles sont mères, elles sont sœurs, elles sont voisines; elles sont la communauté permanente, tandis que les laboureurs avec les chevaux s'éparpillent dans l'étendue. Cette Perrine, une femme de gueux, a recueilli deux enfants, qu'elle élève avec les siens, et qu'elle dotera du même baiser, quand ils auront vingt ans; cette grande Marie, fermière occupée tout le jour, soigne, le soir, depuis huit ans, les plaies d'un berger alcoolique, crasseux, pouilleux, et « qui ne lui est de rien », comme on dit ici; cette autre fait le lit et balaye la maison

d'une idiote venue on ne sait d'où, un jour, par les routes, et qui s'est arrêtée au village pour attendre la fin de la pluie, et qui croit peut-être qu'il pleut toujours; dix autres supportent, et quelques-unes sans se plaindre, des maris odieux, ou de vieux parents acariâtres ; et cette Véronique, une enfant élevée sans mère, belle comme les glaneuses des peintres, comme celles qui vont devant dans leurs tableaux, fait lever tous les yeux jeunes quand elle traverse la plaine, ou qu'elle appelle les valets de ferme, à l'heure du souper, mais personne n'oserait plaisanter avec elle, parce qu'il y a en elle une espèce d'honneur pur, qui tient en respect même les brutes. D'où vient tout cela, et tout le reste que nul ne sait? Où ont-elles pris ces parties de vertus supérieures? A leurs aïeules surtout. Elles sont les héritières de longues générations de femmes qui avaient une forte conscience religieuse, les fragments reconnaissables du chef-d'œuvre mutilé, de cette merveille qu'était presque partout, le paysan français. Ah! qu'il avait raison, l'ancien qui me disait : « La France vit sur sa graisse. » Oui, elle en vit heureusement, car

on la nourrit mal, du dehors, et on lui fait boire de mauvais alcool frelaté.

Les hommes ont moins bien résisté que les femmes à ce régime. Je parle d'un village de la Beauce, et je n'ignore pas que nous sommes ici au-dessous de la moyenne, et qu'il y a des provinces nombreuses où l'on sent moins l'effritement moral. Mais la constatation n'en est que plus intéressante. Elle permet de deviner l'avenir. Eh bien! je les trouve presque tous envieux à un degré nouveau, et lâches pareillement. Il a toujours été difficile de faire dire à un paysan ce qu'il pense de bon, plus difficile encore de lui faire avouer ce qu'il a gagné, ce qu'il a perdu, et même son opinion sur le temps du lendemain. Mais la jalousie, comme elle sort des yeux, des mots, des gestes, des silences, comme je l'entends, derrière moi, qui me suit quand je traverse la place, et comme elle est fugace en même temps, car, si je me retourne, ils me saluent! Ils n'ont point de haine contre moi, ils en ont contre ma richesse, contre mon chapeau, ma voilette, mes bottines, les mots même dont je me sers. Et je suis riche puisque je donne. Et je ne fais que restituer,

puisque je suis riche. Quand je leur tends la main, ils s'imaginent que je veux les corrompre. Quand je leur souris, ils cherchent l'intérêt. Si j'étais un homme, ils croiraient que je prépare une candidature. Quelque chose a péri ou va mourir en eux, et c'est ce que j'appelle l'amour, ce que j'ai rencontré si souvent chez mes amis plus pauvres de Paris ou des villes de province, cette faculté d'émotion, cette certitude prompte, qui répond : « L'espace est franchi, je sais que vous m'aimez ». C'est de la fraternité qui s'en va, et c'est de la haine qui monte, et, avec elle, de la peur. Ils se redoutent les uns les autres; ils craignent la délation, le journal, le député qu'ils ont nommé, les répartiteurs, le percepteur, le garde champêtre, tout ce qui pourrait les desservir auprès de la puissance monstrueuse et prodigue de promesses, d'où ils attendent, de plus en plus, le pain quotidien, qu'ils demandent encore à la terre mais avec moins de confiance et moins de gratitude. Servage nouveau, bien pire que l'ancien, car c'était jadis une condition des personnes, et je crains bien que ce ne soit devenu un état des esprits.

Les hommes de ce village, — et de combien d'autres? — sont des abandonnés. Ils n'ont eu ni formation suffisante, ni direction. A l'école, des mots, des formules de morale pâles comme des conseils d'hygiène; à la caserne, les mêmes formules délayées en conférences, et puis, en dessous, à la caserne même et dans la ville, des leçons de débauche, de désertion, de mépris des chefs; à présent, toutes les rumeurs mauvaises du vent qui souffle : voilà ce qu'ils ont appris. C'est tout. Personne ne les détrompe, personne ne raffermit leur sens commun ébranlé. Ne sachant que l'alphabet, les quatre règles de l'arithmétique et ce qu'il faut d'histoire calomnieuse pour perdre toute fierté du passé de la France, ils doivent lutter, seuls, contre la plus furieuse invasion de sophismes qui ait menacé la raison des illettrés, et même celle de quelques autres. C'est le plus cruel de la pauvreté, cette faiblesse devant l'erreur. Le curé n'y peut rien. Ils sont prévenus contre lui et l'évitent sans le connaître. L'instituteur, qu'ils connaissent bien, ne serait pas mieux écouté, lors même qu'il voudrait parler. Les paysans ne le considèrent pas comme un ami,

ni même, au fond de leur cœur, comme un égal. Il n'est pas du pays; il n'a pas été choisi par les pères et les mères du pays; il ne possède aucune parcelle du sol; il n'a point de mission divine; il n'exerce qu'un métier humain : il passera. Son influence sera tout au plus politique; il n'est point un notable, ou, comme on disait jadis, une autorité. Quelque chose de plus fort que les lois et les règlements s'y oppose. Qui donc aura l'autre influence, la permanente, la moralisatrice, l'apaisante, l'heureuse? Dans des temps abolis, elle fut exercée par sept familles, de bourgeoisie ou de noblesse, qui n'ignoraient pas, la plupart du moins, qu'habiter c'est servir. Aujourd'hui, ma sœur a encore « son principal établissement » ici, à trois kilomètres du village, en haut de la colline d'où je vois, tout le jour, le jeu de la lumière et du vent sur les blés. Elle y passe sept mois de l'année. Pas une seule autre famille lisante et pensante ne demeure sur le territoire de la commune. Car je ne puis qualifier de la sorte les Japermont, les deux fils du grand marchand de bois, dont le château est caché, tout à l'extrémité de notre territoire.

dans un pli de la forêt. Ils chassent à courre ou à tir, et ils ne font, dans leur château, que des apparitions. J'ai rencontré le second, hier matin, celui qu'on dit intelligent. Je venais de quitter la mère Bûchette, la ramasseuse et peut-être aussi la faiseuse de bois mort. Elle s'éloignait, son fagot sur le dos, en me disant :

— Au revoir, mademoiselle; je suis contente de vous avoir bonjourée!

Un cavalier sauta de la grande taille de la forêt dans la petite, m'aperçut, galopa vers moi, arrêta son cheval à trois pas, et l'homme et la bête me regardèrent ensemble, du même air jeune et content de vivre.

— Vous suivez la chasse, ma belle voisine?

— A pied, n'est-ce pas?

— Voulez-vous une auto? J'en ai amené deux.

— Merci.

— Alors je vous retiens pour après-demain soir. Vous dînerez. Nous jouons une comédie. Marcelle sera si heureuse!.. Vous ne voulez pas? On ne peut jamais vous avoir! Vous n'êtes de rien.

— Je suis de beaucoup de choses, au con-

traire, mais justement de celles dont vous n'êtes pas.

Il sourit, salua, et se remit au galop.

Un cor de chasse, au loin, sonnait l'hallali courant. Et d'abord je pris plaisir à l'écouter. Mais cela ne dura pas. La seconde fanfare m'irrita, comme si elle n'avait été qu'une succession de notes fausses. J'aurais voulu courir jusqu'au maître d'équipage, et lui dire :

— Plus bas, je vous en prie, plus bas : il y a des malades!

XI

LA QUÉRENTE DE PAIN

Il y avait, dans un des coins de France que j'aime, une veuve qui s'appelait Victorine Loux et qui était réputée, dans tout le pays, à plus de deux lieues sous les ormes et les noyers, pour sa fermeté autant que pour sa charité. Elle avait perdu depuis dix-huit mois son mari, et elle gouvernait seule, sans que ni gens ni bêtes eussent à se plaindre d'elle, sa famille de cinq enfants, ses domestiques hommes et femmes, ses troupeaux de bœufs, de vaches, de moutons, et ses chevaux, et toute sa volaille qui ne cessait de chanter qu'à la nuit. « Rien ne manque de rien chez la Loux », disaient les voisins, admirateurs ou envieux. Et ils disaient vrai.

Or, voici ce qui lui arriva.

On était à la fin de l'été, à l'époque où il y a encore des bouquets d'herbe drue à la limite des champs moissonnés. L'aire était pleine de paille et de foin; l'odeur du blé mûr sortait par les fenêtres des greniers; les poules couraient dans les chaumes; les valets attendaient, pour commencer les labours, la première pluie de septembre et l'ordre de la maîtresse. Celle-ci, dans la cour que fermaient de trois côtés des bâtiments aux toits longs, voyant rentrer les moutons qui se bousculaient à la porte de la bergerie, appela d'un signe la femme qui les menait. C'était à la nuit tombante. Maîtresse Loux s'était adossée, en face de la bergerie, au mur de l'étable. Elle avait le visage plus grave que de coutume, son mince visage que serrait, du front jusqu'au bas des joues, l'étoffe unie d'une coiffe de lin. Elle était de taille élancée et droite. Elle avait retiré à demi ses pieds de ses sabots, et appuyait ses talons sur le rebord, ce qui la faisait paraître encore plus grande. La femme qui venait à elle, courtaude et marchant pesamment, appartenait à cette catégorie d'êtres à moitié privés de raison, « innocents »,

dont le roman, presque toujours obscur, fait frémir ceux qui le pénètrent ou qui le devinent. Elle avait les traits ramassés; elle n'était pas belle; elle était jeune encore. En arrivant près de la fermière, elle leva ses yeux, où l'esprit passait irrégulièrement en lueurs fugitives.

— La quérente de pain, — c'était le surnom, et peut-être le seul nom de cette fille de ferme, — je t'ai appelée pour te parler d'une chose qui me coûte bien à dire.

L'autre ne répondit pas. Elle était immobile, le cou tendu, et comme en arrêt devant les mots qui allaient s'envoler.

— Voilà longtemps que je t'ai prise chez nous, ma pauvre fille, continua Victorine Loux...

— Quinze ans, grommela la gardeuse de moutons.

— L'âge de ton premier enfant, oui, tu te souviens bien; il avait à peine un mois quand tu nous l'as apporté. Tu sais que je vous ai bien traités, toi et lui, et l'autre encore, et que je t'ai défendue.

— Oui.

— Si j'étais seule dans ma ferme, je te gar-

derais encore. Mais les enfants de chez moi ont grandi. Mon aîné a un peu moins d'âge que le tien, et le voilà qui s'essaye à tenir la charrue, comme fait aussi ton fils Pierre, et à écouter quand je vends mes bêtes ou mon froment aux marchands qui passent. Ils ont été élevés ensemble, et trop près à près pour que mon gars commande le tien. Ils ne s'entendraient bientôt plus : il faut nous séparer, ma pauvre fille.

La quérente de pain tressauta, et, dans ses yeux toujours fixés sur la fermière, une angoisse, un souvenir, un reproche, une supplication parut et s'évanouit. Les lèvres n'en exprimèrent rien. Elles s'abaissèrent seulement et dirent :

— Vous êtes la maîtresse.

— Je ne t'abandonne point, reprit Victorine Loux; demain, tu mettras ta meilleure robe et tu iras, avec Pierre, chez mon parent de la métairie de Langogne; je lui ai demandé de vous donner du travail. Et il le fera, à cause de moi. Dans quatre jours, vous nous quitterez.

— Vous êtes la maîtresse, répéta, plus bas, la pauvresse.

Et les deux femmes se séparèrent. Et, en ce

moment, une troisième femme traversa la cour, et, passant derrière Victorine Loux qui rentrait dans la grande salle de la ferme :

— Ce n'est pas trop tôt que vous chassiez de chez vous cette engeance-là! dit-elle.

Mais la fermière, contrairement à ses habitudes, ne releva pas cette mauvaise parole que disait Rose Goufier, la seconde fille de ferme. Elle avait trop de chagrin.

Pour la quérente de pain, elle s'était dévouée en effet, et elle avait souffert plus d'une contradiction. Quinze ans plus tôt, quand elle avait manifesté sa volonté d'accueillir sous son toit cette coureuse de route dont on ignorait le nom, l'origine, la vie, et qui se présentait, mendiante, avec un enfant sur le bras, les voisins, le mari même, n'avaient pas manqué de s'élever contre une charité si imprudente : « Quel besoin de secourir des gens sans aveu? D'où venait celle-là? Où était le père de son enfant? Ah! elle aurait vite fait de quitter la maison où on la recevait, et on s'apercevrait, un matin, qu'elle avait repris la grand'route, emportant avec elle plus que les gages qu'elle avait gagnés! » Victorine Loux avait tenu bon.

La gardeuse de moutons n'avait ni volé ni cherché à quitter la ferme, mais six ans plus tard, au scandale de tout le pays, elle avait eu un second enfant, et Victorine Loux ne l'avait pas chassée. Plusieurs, parmi les plus considérables de la commune, s'étaient prononcés, à cette occasion, contre une fermière, une honnête femme, une mère, qui tolérait le désordre près d'elle et ne pensait pas à l'exemple. « J'y pense bien, répondait Victorine, mais mon fils aîné est encore tout petit, et, quand il sera grand, il verra moins la faute de cette pauvresse que la charité dont elle aura bénéficié. »

Et les années étaient venues, apportant chacune un peu plus d'oubli que la précédente. Les enfants de la quérente de pain, Pierre et André, Pierre, hardi, batailleur et brun de cheveux, André, tout rose et blond, et timide comme une fille, avaient été élevés avec les enfants de la ferme : ils avaient mangé le même pain, bu le même lait et le même air, reçu les mêmes caresses, entendu les mêmes voix, suivi la même école et vu les mêmes mottes de terre d'où germe pour les hommes, en même temps que les moissons, une si puissante fraternité.

Victorine Loux ne faisait presque point de différence entre ceux qui étaient à elle et ceux qui étaient à l'autre. Il avait fallu que le sang, peu à peu, parlât au cœur des fils légitimes, des héritiers du sol et des troupeaux, et y mît l'obscur besoin de commander. Alors les premières querelles sérieuses s'étaient élevées entre les aînés des deux races inégales. Et la fermière avait compris que ce qu'elle avait fait, ses enfants allaient le défaire.

Personne ne souffrait autant qu'elle de la décision qu'elle avait prise : ni la vraie mère, assurément, ni les enfants qui n'avaient pleuré qu'une heure, en apprenant que deux d'entre eux vivraient au loin désormais, et qui, maintenant, formaient des projets et combinaient des revoirs; ni les domestiques de la ferme, qui dédaignaient la quérente de pain ou la jalousaient.

La nuit acheva de tomber; le souper fut moins gai que de coutume, parce que les sept enfants observaient les deux mères qui se taisaient; puis, ce fut le sommeil; puis, le jour reparut. Dans le petit matin, levée avant toute sa maison, Victorine Loux, par la fenêtre de la

boulangerie, vit la quérente de pain et Pierre qui descendaient le chemin bordé de noyers jeunes, et qui gagnaient ainsi, à cent pas de la ferme, la grand'route cachée par les haies.

Toute la journée, elle fut si triste, que les enfants ne reconnaissaient plus la maison, où manquait l'humeur vaillante de la mère, et elle parcourut ses greniers, et ouvrit ses armoires et les coffres où elle serrait ses provisions. Les voyageurs revinrent tard. Ils étaient las. Quand ils furent entrés dans la salle, où toute la famille et les serviteurs de la Loux étaient réunis et causaient un moment avant d'aller dormir, Pierre, qui seul pouvait s'expliquer clairement, raconta que le métayer de Langogne l'avait bien reçu, et que, dès le lendemain, et sans attendre la fin de la semaine, il faudrait partir.

Alors, du coin de la cheminée où la fermière s'était assise, — car il commençait à faire bon se tenir près du chaudron, — regardant tout ce monde groupé autour de l'âtre et qu'une seule flamme dansante éclairait :

— Quand ils partiront demain, dit-elle, je veux, mes fils, qu'ils emportent avec eux la

petite charrette qui vous sert, au temps des châtaignes, à courir les châtaigneraies. Vous y mettrez un sac de froment et un sac d'oignons, et dix mètres de toile, et plusieurs choses encore que j'ai préparées, car je ne veux pas qu'ils arrivent chez les autres comme la mère est arrivée chez moi, voilà quinze ans. Je veux qu'on ne méprise point nos amis.

— Vous vous moquez, maîtresse Loux, dit une voix, car celle-ci est la pire ennemie que vous ayez eue !

C'était Rose qui montrait du doigt la quérente de pain. Tous les gens de la ferme s'étaient levés. Les enfants criaient. Un homme retenait Pierre, qui voulait se jeter sur la servante et qui la menaçait du poing.

— Toi, Rose, dit maîtresse Loux, je ne te garderai pas à mon service. Tu as trop mauvais cœur. Car c'est la deuxième fois que tu accuses la quérente, avec qui j'ai vécu quinze ans, et qui s'en va demain.

Le lendemain, dans la clarté chaude du milieu du jour, la petite charrette où l'on transportait les châtaignes ayant été tirée hors du hangar, et remplie de tant de hardes et de provisions

qu'elle n'en pouvait porter plus, l'ancienne gardeuse de moutons se plaça entre les brancards et se mit à descendre vers la grand'route. Les enfants l'entouraient, les uns attelés à des ficelles qu'ils avaient attachées à la voiture, d'autres poussant aux roues. Seuls, Pierre et André étaient restés en arrière.

Ils disaient adieu aux bêtes et aux choses; ils couraient de l'étable où étaient « leurs bœufs » à la grange où ils avaient tant joué. On entendait le bruit de leurs souliers ferrés sur les barreaux des échelles et sur le carreau des greniers. Enfin, ayant tout revu et tout remercié, à la manière des enfants, d'un sourire bref et d'un serrement de cœur, ils se jetèrent au cou de Victorine Loux, qui était debout, dans son vêtement de deuil des dimanches, sur le seuil de la grande salle.

— Adieu, maman Victorine! On reviendra! On ne vous oubliera pas!

— Adieu, mon grand! Adieu, mon petit!

Elle les pressait tour à tour contre sa poitrine, et laissait aller Pierre pour reprendre André, et André pour reprendre Pierre.

Les domestiques étaient aux champs ou dans

la maison. Le cortège de la quérente de pain s'éloignait. La fermière embrassa une dernière fois les enfants.

— Je ne sais pas lequel j'aime le mieux! disait-elle. Partez, mes petits, l'heure est venue!

Ce fut l'aîné qui partit le premier. Il courait vite. En un moment, il fut à la moitié du chemin qui descendait. Le plus jeune trottinait et se retournait. Et l'on voyait ses cheveux blonds frisés et ses yeux brillants de larmes.

Alors, un rire aigu partit du toit de l'étable. La fille de ferme, passant la tête par la lucarne du grenier, cria :

— Vous avez raison de le chérir, maîtresse Loux : c'est le fils de votre mari!

Le petit s'en allait à reculons. La veuve, debout dans l'embrasure de la porte, était devenue toute pâle. Vrais ou faux, les mots l'avaient atteinte, et pour toujours peut-être. Elle n'y répondit pas; mais, levant ses deux bras :

— André! cria-t-elle.

Le petit s'arrêta.

— André, c'est toi que j'aimais le mieux!

L'enfant agita sa casquette, et continua sa route.

Victorine Loux, qui avait épuisé tout son courage, et même un peu plus, se détourna vivement, et rentra dans la maison.

XII

LES TROIS GARS DE LA HAUSSIÈRE

C'était un peu après la récolte, quand les tourterelles s'en vont. La plupart des fermiers attendent, pour commencer le labour, que les premières pluies aient amolli la terre, mais les trois fils blonds de la Haussière, Julien, Antoine et Toussaint, n'avaient point coutume d'attendre ainsi, et, à peine le froment coupé, mettaient le soc dans les chaumes. Une si belle ferme, de si beaux gars et de si beaux bœufs : on pouvait bien n'en faire qu'à sa tête. Un après-midi du mois d'août, les deux fils aînés qui venait de tenir la charrue chacun pendant une heure, le troisième qui venait de herser, se reposaient sous un vieux châtaignier, qui

avait déjà les feuilles jaunes et toutes ses bogues de châtaignes vertes. Ils s'étaient étendus sur l'herbe de la chintre, et près d'eux, rangés le long du talus, les bêtes soufflaient, lasses comme leurs maîtres.

Julien, qui avait quarante ans passé, cuirassier de l'armée territoriale, calme de visage et lent de parole, dit :

— Ça n'est pourtant pas si difficile de faire comme nous : suffit d'être trois frères qui s'entendent!

Et, sous ses moustaches, comme il riait, on vit le clair de ses dents.

— Ce n'est pas tout de s'entendre, dit Antoine, le plus grand des trois frères et le plus blond : il faut les champs de la Haussière!

Les laboureurs, le herseur et même les bœufs enjugés, regardèrent en ce moment la poussière qui s'élevait des chaumes défoncés, la longue pente nue au soleil et, tout au bout, le toit de tuiles, que coiffait un vieux poirier tordu.

Toussaint, qui était plus brun et plus nerveux que ses frères, s'absorba plus longtemps

qu'eux, dans cette songerie qui lui venait toujours quand il voyait la maison, et il dit à son tour :

— Vous ferez ce que vous voudrez, toi Julien, toi Antoine, et le père qui est à la maison, et Mariette qui se mariera probablement avant nous autres : moi, je ne quitterai jamais la métairie !

Personne ne s'étonna, car le serment n'était pas nouveau. Une des juments ayant rué, à cause des mouches, les trois frères se levèrent et se remirent au travail.

Ils vivaient à la Haussière, l'aîné depuis quarante ans, le second depuis trente-cinq, le plus jeune depuis trente-deux ans. Le même cas de force majeure, le service militaire, les en avait éloignés, l'un après l'autre, dans des temps déjà lointains. Ç'avait été la seule absence. Ils n'étaient pas les maîtres, puisque la ferme appartenait au père, mais ils pouvaient dire « chez nous », car ils hériteraient du sol, et ils le cultivaient, et ils l'aimaient passionnément. Ce goût de la terre, le travail qui les réunissait souvent et ne les séparait jamais beaucoup, le même sang, les mêmes espoirs parfois déçus,

parfois comblés, et l'amitié qui en naissait, la paix aussi d'âmes religieuses et même pieuses, que l'envie n'entamait pas, formaient, pour chacun des trois frères, un bonheur qui paraissait suffire à Julien, à Antoine, à Toussaint. Les filles de ce coin de bocage vendéen, plusieurs du moins, avaient songé à ces beaux jeunes hommes. Mais tous, ils les regardaient toutes du même air, répondant avec le même sourire gauche aux bonjours qu'elles leur disaient, le dimanche, sur la place de l'Église, quand on se demande, les uns aux autres, des nouvelles des fermes, comme font les marins des îles, quand ils se rencontrent au large. Ils passaient indifférents, les trois fils de la Haussière, et le père qui les suivait, plus lent à cause de l'âge, s'arrêtait plus volontiers qu'eux, et se montrait moins sauvage. A peine s'ils entraient au cabaret. Un verre, deux verres, puis ils partaient. Mais quand personne ne les voyait plus, et qu'ils voyaient leurs champs, c'est alors qu'ils se mettaient à parler, c'est alors qu'ils avaient des regards de contentement et presque d'amoureux, pour l'avoine qui levait, pour le vesceau en fleurs, pour les javelles de blé, ou, dans la

saison noire, pour les planches de choux qui s'égouttaient au vent comme des forêts mouillées. Leur sœur Marie accourait à leur rencontre : « Salut, les frères, j'ai du tourteau pour vous! » Et le père survenait, et disait, moitié sérieux et moitié triste : « Mes gars, vous êtes trop heureux chez moi; je mourrai sans vous voir établis. »

Un soir d'hiver, avant le souper, à l'heure où les mottes paraissent toutes molles et grises comme du ciel tombé, une femme entra dans la salle de la Haussière, où le métayer songeait, seul sur un banc, et écoutait le bruit de ses étables. Elle était jeune encore et un peu forte; elle était vêtue de noir.

Le métayer lui fit signe qu'il la reconnaissait, malgré l'ombre, et elle resta debout, émue et baissant les yeux, comme si elle était devant le tribunal.

— Mon oncle, dit-elle, vous savez que je suis veuve, et que j'ai deux enfants de mon défunt, et que nous n'étions pas riches, en nous mariant.

— C'est vrai, ma fille.

— Depuis huit mois, j'ai essayé de conduire

toute seule la métairie, et je ne peux pas dire que je n'ai pas réussi. Mais je me fais trop de tourment pour la plus petite chose; les valets m'obéissent mal; je n'ai pas la parole assez rude, et je sens bien que je ne peux pas gouverner.

Le vieux hocha la tête, considéra avec attention cette femme qui venait assurément demander quelque chose, et répondit :

— Tant de gens et tant de bêtes à mener, c'est trop pour les trois quarts des femmes, et pour la moitié de l'autre quart. Que veux-tu de moi?

— Que vous m'aidiez. Vous êtes mon parent le plus proche, et vous avez trois gars.

Le métayer de la Haussière eut un saisissement qui l'empêcha de répondre tout de suite.

Quand il eut rassemblé ses idées, et son courage pour les dire :

— Tu as raison, fit-il. Je dois t'aider.

La femme s'en alla.

Une heure plus tard, après le souper, quand les valets de ferme eurent quitté la salle, et que Mariette se fut mise à laver la vaisselle dans la décharge voisine, Julien, Antoine et Toussaint,

accoudés sur le haut bout de la table, éclairés de près par la chandelle qui faisait flamber leurs yeux verts, commencèrent à causer des choses de la ferme, selon leur coutume. Mais le père, qui s'était approché du feu, et qui était revenu s'asseoir à côté de l'aîné, leur fit signe à tous de se taire. Il raconta la visite qu'il avait reçue, et comment il avait promis son aide à la veuve de la Faguinière. Il ajouta :

— Quel est celui de vous, mes gars, qui tiendra ma promesse? Je n'ai point de préférence pour quitter l'un ou l'autre. Celui qui dira oui, je le laisserai aller.

Il regarda Julien, puis Antoine, puis Toussaint. Mais ils avaient tous les trois tourné la tête, comme ceux qui ne veulent pas être obligés de parler. Dans la salle, contre l'habitude, il y eut un tel silence qu'on entendit longuement la plainte du volet que le vent tourmentait.

Le vieux, qui avait le visage long et tout rasé, laissa paraître, au coin de ses lèvres, comme une petite joie du silence de ses fils. Mais la voix ne mollit point, et elle s'enhardit plutôt, quand il reprit :

— Puisque pas un de vous ne veut s'en aller, c'est donc à moi de commander.

Il les regarda encore une fois tous les trois, et il conclut :

— Toi, mon cadet Antoine, tu iras demain à la Faguinière, et tu y resteras autant de temps que ma nièce aura besoin de toi.

Ni celui qui était désigné, ni les deux autres ne répondirent; mais ils se levèrent tous, et sortirent dans la nuit qui était froide.

Le lendemain, un peu avant midi, Antoine ayant fait ses adieux à chacun de ceux qui vivaient sur la métairie, prit ses hardes sous son bras gauche, son aiguillon dans la main droite, et chercha le père, qui rôdait dans les granges et dans les étables, et qui se cachait pour pleurer. Il le rejoignit près du pressoir à cidre. Le vieux se détourna. Le fils salua et dit :

— Mon père, je ne peux pourtant pas être seul, à la Faguinière.

— Je ne peux pas non plus, mon pauvre gars, me priver d'un autre fils.

— Non, laissez-moi emmener deux des bœufs noirs de chez nous : ça me tiendra compagnie. Je les achète pour la métairie de là-bas.

Et ils partirent trois de la Haussière, les deux bœufs, et le grand gars roux qui les menait.

Dix-huit mois passèrent. Antoine n'avait pas reparu une seule fois à la Haussière. « Je sens que c'est plus fort que moi, disait-il ; si j'y revenais, j'y resterais. » Il voyait son père ou ses frères, de temps en temps, sur la place du bourg, au cabaret, sur les chemins quand on va livrer le grain au même meunier, et il recevait aussi leur visite, rarement, à la Faguinière. Il habitait une ferme à mi-coteau, dont les champs et les prés coulaient vers le levant. Il avait tout remis en ordre. Il s'était montré bon laboureur, bon faucheur, bon économe, bon chef, un peu rude comme le père, mais point emporté dans le fond, et raisonnable dans sa sévérité. Les voisins disaient : « C'est un homme qui a de l'entendement ; mais il ne parle pas assez. » Il parlait peu, n'ayant guère dans l'esprit qu'une pensée qui n'était point heureuse : le regret de sa Haussière. Ni l'hiver, ni l'été, ni la beauté des récoltes, ni l'estime qui grandissait autour de lui, ne diminuaient sa peine. Presque tous les soirs, quand il avait donné l'ordre de quitter le travail, il laissait

partir le harnais, avec les bouviers, les journaliers, les deux enfants qui commençaient déjà à piéter dans les mottes, et il restait seul, en haut des champs. Alors il regardait, du côté du couchant, des terres plates, qu'on devinait plutôt qu'on ne les voyait, et un toit qui n'était pas plus gros qu'un pois, et au-dessus les nuages qui étaient toujours rouges, comme le sang d'un cœur jeune.

A la fin du deuxième été, le vieux maître de la Haussière, un après-midi qu'il faisait chaud, buvait un coup de cidre dans la salle de sa métairie. Il venait de dormir dans le foin, et il avait encore des brins d'herbe au col de sa chemise. La porte de la pièce s'emplit d'ombre tout à coup. Il se détourna :

— Bon sang de la vie, dit-il, c'est Antoine! Mariette, apporte un autre verre! Qu'est-ce qu'il y a, mon gars, puisque tu reviens?

Quand le jeune homme se fut assis, il répondit :

— Il y a que je ne peux plus rester.

— Ma nièce t'a renvoyé?

— Non.

— Tu manques de courage, alors? J'aurais pas cru ça d'un de mes gars.

L'autre ne répondit pas tout de suite. Il fallut bien un quart d'heure pour qu'il se décidât à dire :

— C'est pas le courage qui me manque ; c'est votre nièce qui est toujours après moi pour qu'on se marie tous deux.

— Est-ce qu'elle te déplaît?

— Pas plus qu'une autre.

— Eh bien! mon gars, faut te marier : la ferme est bonne, la femme aussi.

Dix minutes plus tard, les deux frères, Julien et Toussaint, appelés par le père, entraient dans la grande salle. Quand ils surent l'événement, ils se mirent à rire silencieusement, chacun de son côté.

— Qu'as-tu à rire, toi, l'aîné? demanda le vieux.

Julien se fit prier, puis il avoua, ne riant plus qu'à moitié :

— Notre père, je ne l'aurais pas fait, bien sûr, tant qu'on avait des chances de se retrouver tous trois à la Haussière ; mais, à présent qu'Antoine nous quitte pour ne pas revenir, moi aussi, je vais vous quitter : je veux me marier avec la fille de la métairie du Sableau.

— C'est une jolie ferme aussi, répondit le bonhomme ; mais, dis-moi, Julien, est-ce que ça t'est venu, comme ça, en entrant dans la salle ?

— Oh ! non, notre père, il y a six ans que je lui « cause ». Mais, sans Antoine, il n'y avait rien de fait.

— Et toi, Toussaint, qu'est-ce que tu penses ?

Le plus jeune était le plus vif. Il répliqua, sans hésiter :

— Moi, notre père, je redis ce que j'ai toujours dit : qu'après vous c'est moi qui gouvernerai la Haussière.

XIII

LA PERLE

Il pleuvait interminablement, depuis le matin, depuis le commencement de la dernière nuit peut-être, et les rues de Paris avaient leur glacis de boue couleur de café au lait. J'avais trotté, comme un fiacre, à travers deux ou trois quartiers de la rive gauche, allant d'un dispensaire à une crèche, visitant des amies riches que j'intéresse à mes amies pauvres, lorsque, vers la fin de l'après-midi, je me décidai à rentrer chez moi. J'étais lasse. Chez moi, c'est quelque part au delà de l'Élysée. Je sentais le poids de ma jupe, de l'air saturé d'eau et de fumée, le poids aussi des misères vues et entendues. Les médecins, les chasseurs, les

soldats connaissent la songerie stérile de ces retraites sous la pluie. En passant devant le magasin de l'orfèvre Miège, l'idée me vint, subite et qui m'épanouit : « Si j'achetais le bijou? »

Le projet était déjà vieux de quelques mois, mais j'avais toujours manqué du temps ou de l'humeur qu'il fallait pour le réaliser. Mes amies me répétaient : « Vous n'êtes pas une religieuse. Vous êtes une vieille fille vivant dans le monde, ayant besoin du monde, et transmettant son aumône aux pauvres qu'il aime par procuration. Passe encore de ne porter que des robes sombres, de paraître en corsage montant dans les dîners et les soirées où nous venons décolletées : tout au moins, ma chère, ayez un bracelet, un collier, un médaillon au bout d'un fil, une broche même, oui, une broche d'aïeule, si vous voulez, et qu'on puisse voir, quand vous entrez, que deux minutes avant de quitter votre appartement vous avez pensé à nous! » La plainte était raisonnable, ou m'a semblé l'être. J'étais décidée depuis longtemps. J'ai donc ouvert la porte de Miège, et fait sonner le timbre.

— Je désirerais voir des colliers, or ciselé seulement.

— Très bien, madame.

Deux jeunes femmes se sont levées. Elles étaient assises derrière le comptoir de droite, et, à la façon dont leurs yeux descendirent entre les paupières, examinant mon chapeau, ma robe et mes bottines boueuses, au petit sourire, identique chez elles deux et finissime, qui suivit l'inspection, je compris que j'étais classée dans la catégorie des petites clientes négligeables. Elles se baissèrent, avec un air de nonchalance affecté, et me présentèrent, sérieusement alors et froidement, comme si le devoir officiel commençait à cet instant précis, deux bijoux qui me firent l'impression, l'un de s'appeler Durand, l'autre de s'appeler Martin : je les avais rencontrés cent fois.

— Cela se porte beaucoup, dit l'une des vendeuses.

L'autre risqua une variante. Je dis nettement :

— C'est quelconque. Je venais ici pour trouver mieux.

Le sourire finissime reparut, mais il ne

s'adressait plus à moi. Je tournai un peu la tête, et j'aperçus, au fond du magasin, dans l'ombre, un gros visage rasé, qui exprimait le plus parfait scepticisme et quelque chose de plus. Ces yeux vifs et mordants, ces lèvres fortes que l'habitude de l'ironie avait abaissées aux angles, et fixées dans un rictus amer, disaient, à n'en pas douter : « Vous vous imaginez que cette cliente a du goût! Vous me demandez de quitter le tabouret où je médite un dessin nouveau? Allons donc! Une poseuse comme d'autres! Elle veut faire la difficile et tout à l'heure, elle choisira non pas un collier, mais une chaîne de montre, mesdemoiselles, une gourmette avec un cadenas fabriqué à la douzaine, comme pendentif! Vous ne connaissez pas le goût de la clientèle moyenne. C'est à faire pleurer. Laissez-moi donc! » De leur côté, les vendeuses insistaient. Leur regard disait, non moins clairement : « Monsieur Miège, vous ferez bien de venir? »

Elles eurent gain de cause. Discrètement, légèrement, avec un aplomb qui dénotait aussi de l'habitude, elles s'évadèrent, à droite, à gauche, disant : « Nous allons chercher autre

chose. » Et ce fut M. Miège, en personne, qui vint derrière le comptoir.

Il était juste aussi grand que moi. Et je vis, de tout près, l'insondable scepticisme de l'artiste. La voix ne corrigeait en rien l'impertinence de la physionomie.

— C'est un cadeau, bon marché, que vous voulez faire? Une fête? Un anniversaire?

— Non, monsieur, j'achète pour moi.

— Alors, c'est un bijou de prix?

— Pas nécessairement : de style, cela suffit.

M. Miège perdit un peu de son mépris.

— Cette petite chaîne plate, fit-il, un chemin d'or avec ronds points d'améthyste, modèle italien, qu'en pensez-vous, madame?

— Jolie. Trop jeune pour moi. Je vous demande du classique, monsieur Miège, un bijou qui ne crie pas, surtout qui n'ait pas l'air de concourir avec les autres, et qu'on aimerait même au cou d'une voisine.

Brusquement, il ouvrit une armoire, une seconde, une troisième, puis, avec une tendresse de geste et une habileté de créateur montrant son œuvre, il me présenta vingt colliers merveilleux, dont il expliquait, d'un mot

exact, le dessin, l'esprit, les parentés d'art, les harmonies savantes. Il parlait de ses ouvriers ciseleurs, du temps qu'il avait fallu pour exécuter les pièces, des offres qu'il avait refusées, et il répétait, comme un refrain : « Puisque vous aimez le beau travail, regardez-moi le mouvement de cette feuille de lierre, et ces deux enfants qui tiennent le médaillon, et ces émaux où le rouge et le vert sont comme des gouffres, on y peut plonger… »

Le coin de la salle était réjoui par la lumière de nos doigts maniant les bijoux. J'avais oublié la pluie et la fatigue. L'orfèvre avait l'air d'oublier que j'étais une acheteuse, et je me demande encore si, en effet, il ne l'oubliait pas. Je choisis une chaîne assez courte, d'un dessin large, qui retenait un médaillon Renaissance. Au bas du médaillon pendait une perle longue. L'orfèvre ayant énoncé un prix qui dépassait notablement mes prévisions :

— C'est grand dommage, lui dis-je, c'est deux loyers de pauvres de plus que je ne veux dépenser. Je vous laisse donc le collier… à moins que vous n'enleviez la perle…

— Enlever la perle! interrompit M. Miège,

qui reprit le ton du début, vous voulez me faire mutiler une de mes œuvres! Mais vous n'y pensez pas, madame!

— Je n'y pense plus... Au revoir, monsieur.

Je me détournai, après avoir souri, involontairement, à quelques-unes de ces merveilles que j'allais quitter. Je dis souvent adieu aux choses. Le remarqua-t-il? M. Miège me rappela :

— Prenez le bijou, dit-il, prenez-le avec la perle, que vous ne payerez pas. Vous le porterez dans les salons de Paris; il fera, tel que je l'ai rêvé, son entrée dans le monde, avec son air de page et sa plume blanche; on devinera qui l'a bâti et habillé, on vous dira : « C'est du père Miège », et vous direz oui; nous n'y perdrons ni l'un ni l'autre...

— Moi surtout. Mais je quitte Paris en avril.

— Eh bien! vous reviendrez en avril, et ce que je ne pourrais pas me décider à faire aujourd'hui, je le ferai : il aura vécu cinq beaux mois.

J'emportai le bijou, et la convention fut exactement observée. Plusieurs reconnurent, à la correction du style, à la patine de l'or, au

moelleux de toutes les courbes, un bijou de chez Miège. Je leur racontai l'histoire. « Il faudra voir, dirent-elles, comment elle finira. »

Voici comment elle a fini.

A la fin de l'hiver, je suis retournée chez l'orfèvre. En m'apercevant, il eut un petit haussement d'épaules, et dit :

— J'aurais presque autant aimé que vous ne fussiez pas revenue... Une perle... j'ai des clientes qui l'auraient oubliée...

Quand il tint, dans sa forte main gauche, le collier dont la beauté était plus grande à cause de la jeune lumière, il le caressa un moment, s'amusant de l'éclat furtif et du grillotis des maillons qui coulaient. Une nuance d'émotion, très discrète, atténua l'expression d'ironie que le vieil orfèvre ne devait pas perdre souvent. Il prit une pince, et, serrant légèrement l'anneau qui attachait la perle longue au médaillon :

— Quel crime vous me faites commettre! dit-il. Mais je sais maintenant qui vous êtes, j'ai pris mes renseignements, mademoiselle; vous êtes une artiste dans votre genre, une philanthrope... quelqu'un qui n'est jamais content de sa journée, parce qu'il reste trop à faire...

Il soupira, pressa nerveusement sur les deux leviers de la pince, et l'anneau se rompit, délivrant la perle. M. Miège saisit celle-ci, et, me la remettant :

— Je ne reprends jamais ce qui est sorti de chez moi, dit-il d'un ton bourru, faites-en ce que vous voudrez ; vous en aurez le placement, dans vos œuvres.

. . . .

J'avais le « placement », en effet. J'ai vendu la perle pour sept cent trente francs : le prix de deux loyers de pauvres, comme je l'avais dit à M. Miège.

XIV

L'ALLIANCE

Elles s'étaient promis de vivre toujours ainsi, chacune à son étage, dans la même maison. Elles étaient alliées, tante et nièce, l'une vieille fille, l'autre nouvellement veuve. La première avait l'âge où l'on pense surtout aux autres, quand on a le don et qu'on l'a cultivé; la seconde quittait à peine la période de jeunesse, d'illusion, de tendresse et de succès où l'on pense surtout à soi. Elles s'aimaient donc, c'est-à-dire que la plus âgée aimait la plus jeune, et que celle-ci était contente d'être aimée. Contente, mais non point heureuse : elle pensait, avec tant de gens qui considèrent la vie comme un gâteau, qu'elle n'avait pas eu

toute sa part de bonheur. Elle en redemandait, sans le dire tout haut, sans même qu'il y parût dans le regard de ses yeux bruns, ou dans le pli de ses lèvres qui, depuis dix-huit mois, avaient perdu leur long sourire, et s'arrêtaient toujours à moitié course, au cran de sûreté.

Mademoiselle Valentine Dourd venait de dîner avec madame Ledoël. Elles avaient passé de la salle à manger dans le petit salon, qui ouvrait sur des jardins. Elles habitaient une maison neuve de la rive gauche, près de l'Abbaye-aux-Bois, l'une au second étage, l'autre au quatrième. Elles dînaient presque chaque soir ensemble, travaillaient à quelque ouvrage de couture ou de crochet, causant ou se taisant, également sûres, dans la causerie ou dans le silence, de s'entendre et de s'aider l'une l'autre. A neuf heures et demie elles prenaient, madame Ledoël une tasse de thé, mademoiselle Dourd une tasse de tilleul. A dix heures, elles se séparaient.

— Tu restes debout? demanda mademoiselle Valentine.

La jeune femme répondit affirmativement,

d'un mouvement de tête lent et léger, qui fit courir un peu d'or sur ses bandeaux châtains. Appuyée contre le rideau, tout entière encadrée dans cette ombre étroite et haute, sur laquelle s'enlevaient son front, son nez busqué, ses lèvres et ses joues pâles, et la pâle ligne de son cou tendu en avant, madame Ledoël, mince et fine, vêtue de noir, regardait à travers les vitres la dernière lueur du jour qui mourait entre des cheminées et des cimes d'arbres. Ses paupières, comme de coutume, battaient vite sur ses yeux calmes.

Sa tante, presque au fond du salon, s'était assise, et commençait à tricoter un châle, tandis que le gros peloton de laine, jeté près d'elle sur le tapis, tressautait et roulait à chaque mouvement du crochet de bois. Mademoiselle Dourd, plus grande que sa nièce, très maigre, avait d'admirables cheveux gris, un visage couperosé et des yeux clairs, d'une gaieté hardie comme ceux des enfants, des yeux vivants, vibrants, guetteurs, qui ne rêvaient jamais et se mouillaient aisément. Elle attendit, respectant la pensée qu'elle croyait deviner, puis, ayant vu que la main nerveuse et fine, là-bas, cessait de

tourmenter l'étoffe du rideau et retombait dans l'ombre :

— Gabrielle, dit-elle, il est temps d'allumer la lampe.

La jeune femme traversa le salon, prit une lampe, l'alluma, et, la posant sur un guéridon, près de sa tante, dit, à demi détournée comme si la lumière l'aveuglait :

— Excusez-moi : je vais remonter.

— Souffrante?

— Non.

— Pas triste, j'espère? Pas les anciennes idées noires?

— Pas davantage.

— Regarde-moi!

Madame Ledoël se pencha, son visage frôlant l'abat-jour, regarda un instant mademoiselle Valentine, l'embrassa à deux reprises, plus affectueusement que d'ordinaire, et sortit.

« Elle n'est peut-être pas triste, mais elle a quelque chose, songea la vieille fille. Elle me le dira quand elle le voudra. Je ne l'interrogerai pas. Pauvre petite! Elle aurait voulu sourire; elle n'a pas pu. Je devine qu'elle entre dans cette période du chagrin, la plus longue,

où l'on n'ose plus avouer qu'on souffre autant qu'au premier jour... »

Mademoiselle Dourd revit en imagination, pour la millième fois, son neveu, officier de spahis, efflanqué, agile, ardent, la barbe rousse comme un jeune loup ; elle revit la scène des adieux, à Marseille, quand, après deux ans de mariage, le capitaine Ledoël, surpris lui-même d'une nomination qu'il avait souhaitée autrefois mais qu'il n'attendait plus, s'était embarqué, un matin de janvier, pour le Soudan d'où il ne devait pas revenir... Quelle mort tragique ! Quelques mois plus tard, un mot, dans les journaux, avait appris à des milliers d'indifférents et à une jeune femme qui s'était évanouie en lisant la nouvelle, que le capitaine Ledoël, au cours d'une tournée d'inspection, avait été attaqué par les noirs, dans la brousse, et assassiné. Depuis lors, on avait su très peu de chose : un nom de tribu, un nom de village non inscrit sur les cartes. C'était tout.

La femme de chambre ouvrit la porte du salon, et annonça que quelqu'un demandait à parler à mademoiselle.

— A cette heure-ci !

La domestique tendit une carte, sur laquelle étaient écrites quelques lignes d'excuse et d'explication.

— Faites entrer.

Le châle tomba à terre. Mademoiselle Dourd se souleva un peu, très pâle, les mains appuyées aux deux bras du fauteuil. Un homme entra, un officier en civil, correct, petit, très brun, large d'épaules, la figure ramassée et énergique.

— Mademoiselle, dit-il, vous savez déjà mon excuse. Je ne fais que traverser Paris. Je n'ai pas osé me présenter devant madame Ledoël; j'ai pensé qu'une femme, une parente comme vous, saurait mieux dire les choses, mieux préparer... Voici... Nous autres, quand nous sommes victimes d'un guet-apens, en Afrique, nous ne sommes pas vengés. On fait une enquête. J'ai fait l'enquête sur la mort de Ledoël. J'ai pu recueillir quelques témoignages; je les ai consignés, tant bien que mal, dans un rapport que je vous prie de lire, et de remettre, si vous le jugez possible, à cette jeune femme, qui saura par là, du moins, comme il a été brave, lui, mon camarade Ledoël, au dernier moment, héroïque même...

En parlant, il posait sur le guéridon une enveloppe scellée. Puis, tenant entre ses doigts une petite boîte enveloppée de papier noir, qu'il avait prise dans sa poche, en même temps que la lettre :

— J'apporte un autre souvenir précieux, continua-t-il. C'est l'alliance de Ledoël. J'ai pu l'acheter à un des noirs, dont c'était sans doute la part de butin. Vous la trouverez là. Elle est encore tachée de sang.

— Ah ! monsieur, que vous avez bien fait de venir chez moi d'abord!... Si cette pauvre enfant, sans avoir été prévenue... Elle est toujours si malheureuse!... Elle vient de me quitter.

L'officier éprouvait un allègement manifeste. Sa courte figure s'allongeait et se détendait. Sa jeunesse avait hâte de s'écarter plus encore de cet objet funèbre, qui reposait maintenant à côté de la lettre. Il ajouta quelques mots, qui devaient être transmis à madame Ledoël, de la part d'un ancien chef du capitaine, répondit à deux ou trois questions, et se retira.

Le papier noir était déjà développé, les doigts fiévreux de mademoiselle Valentine enlevaient déjà le couvercle de la petite boîte de

bois, et le mince anneau d'or apparaissait, dans ce diminutif de cercueil, avec la tache de sang, qui courait autour comme un brin de lierre caduc. Elle eut envie de baiser cette relique d'un neveu très aimé, d'un enfant qu'elle avait élevé avec l'aide de Guillaumine, la vieille femme de chambre. Un scrupule l'arrêta. « Le premier baiser, pensa-t-elle, c'est la petite qui doit le donner; c'est son droit; c'est son bien. » Elle contemplait l'objet avec une douleur si vive, que très vite elle ne distingua plus rien. Elle comprit qu'elle allait pleurer, roula promptement la boîte dans le papier, hésita un instant, et dit :

— Elle me reprocherait de ne pas l'avoir avertie dès ce soir. Je monte.

Mademoiselle Valentine monta les deux étages, portant la boîte noire sur l'enveloppe blanche, religieusement. Elle avait la clé de l'appartement. Elle ouvrit la porte. Au bruit, une domestique accourut dans le vestibule, et, l'arrêtant d'un geste :

— Non, je vous en prie, mademoiselle, pas ce soir. Madame m'a donné l'ordre...

C'était Guillaumine, à la démarche habituel-

lement traînante, au visage las et enflé, aux cheveux déteints et rares, Guillaumine aux yeux encore inquiets, comme au temps où elle élevait, dans la joie, le petit Jean Ledoël. « Je ne veux pas que tu me quittes, avait dit Jean Ledoël en se mariant. Tu fais partie de ma maison et de ma dot. » Elle était venue. Elle était restée après la mort du maître qu'elle aimait. Elle accourait maintenant, effarée, pour faire respecter la consigne.

— N'entrez pas, mademoiselle, c'est impossible...

Puis, remarquant le visage altéré de mademoiselle Valentine :

— Mademoiselle, est-ce qu'il y a un malheur dans la famille?

A voix basse, dans la demi-clarté du vestibule, mademoiselle Valentine expliqua ce qu'elle venait faire. Et à mesure qu'elle parlait, l'agitation, l'embarras, l'angoisse de Guillaumine s'avivaient.

— Vous ne le ferez pas!... Redescendez!... Pas ce soir, surtout pas ce soir!... Demain matin...

— Laisse-moi! dit mademoiselle Valentine.

en l'écartant. Il faut que je la voie. Elle est dans sa chambre?

Une voix navrée murmura :

— Au salon.

Mademoiselle Valentine traversa le vestibule, tourna le bouton de cuivre :

— C'est moi, chérie, ne t'effraie pas!

Un cri lui répondit. Elle se recula. Par l'entre-bâillement de la porte, elle avait vu madame Ledoël, assise sur le canapé; elle avait vu, assis près de sa nièce, sur le tabouret de piano, un homme jeune, qui s'était levé lestement. Elle n'eut pas le temps de se remettre. Elle entendit le rire de la vie heureuse, celui qui ne sonnait plus, depuis dix-huit mois, dans sa maison. Deux bras tendres l'attirèrent. Elle se sentit pressée contre la poitrine de la jeune femme, et au milieu des baisers, des soupirs, des rires étouffés et des larmes, des mots lui arrivaient : « Oh! pardonnez-moi!... Je suis confuse, mais je suis si heureuse!... Je voulais tout vous dire demain matin... Ce n'est que la troisième fois que nous nous voyons ici, je vous l'assure, je vous le jure... Quand vous le connaîtrez, vous comprendrez... Je ne croyais

pas que ce serait si prompt... Nous sommes presque fiancés, presque... Voulez-vous me permettre de ne pas le renvoyer encore? Je lui ferais tant de peine!... Attendez-moi dans ma chambre, là, le temps de dire oui. »

Madame Ledoël s'écarta, pour laisser à mademoiselle Valentine la liberté de répondre.

— Qu'est-ce que vous avez dans la main? demanda-t-elle. Vous m'apportiez une lettre?

— Rien, ma chérie, le courrier de ce soir; ce n'est pas pressé.

La jeune femme crut comprendre qu'elle était pardonnée. Elle rentra dans le salon. Mademoiselle Valentine retrouva, dans le couloir, la vieille domestique qui venait aux nouvelles.

— Tiens, fit-elle, en lui remettant la petite boîte noire, touche-la de tes mains! C'est moi qui vais la garder; c'est l'alliance, l'ancienne. Je la rendrai demain... ou plus tard. Tu penses comme moi, n'est-ce pas?... Nous serons les fidèles, toutes les deux, nous serons celles qui prient sans lassitude, et qui ne changent pas de regret.

Et comme elle ne recevait pas de réponse,

toute l'âme de Guillaumine étant penchée sur la relique :

— Vois-tu, reprit-elle, ma pauvre Guillaumine, les vraies veuves n'ont pas toutes été mariées.

XV

LES ÉTRENNES

— Mesdemoiselles Caille, pouvez-vous me rendre un service? C'est pressé : il s'agit de transformer les manches de mon corsage?

— Il n'est pas trop de Paris? Pas trop compliqué?

— Prenez quand même : adroites comme vous l'êtes, vous vous en tirerez toujours.

Nous voici parties, elles et moi, dans une conversation qui eût mis les voisines aux écoutes, si mesdemoiselles Caille avaient de proches voisines. Mais tout le monde sait qu'elles habitent la dernière maison du bourg, et que celle-ci, bâtie en profondeur, ayant sa porte ouverte sur la route, ouvre sa fenêtre de gauche

sur un champ, celle de droite sur un jardinet. Personne ne nous écoutait, non, pas même la vieille mère dont le battoir, près du puits, sonnait en mesure, bruit sourd et familier, que l'écho renvoie en dormant. Les deux sœurs, — on continue, par habitude, de les appeler mesdemoiselles, bien que l'aînée soit mariée, — mademoiselle Marie qui passe un peu la trentaine, mademoiselle Joséphine qui la suit de près, étaient assises au milieu de la salle carrelée et nue qui leur sert d'atelier. L'ouvrage pressait. Elles n'avaient pas cessé de travailler, mais elles s'interrompaient de coudre, et se redressaient, tantôt l'une, tantôt l'autre, quelquefois pour se reposer, quelquefois pour sourire, quelquefois pour me regarder, par politesse, en me répondant, moi qui étais debout, le long des vitres de la fenêtre. Je voyais alors leurs yeux jeunes, leurs paupières plissées par le jour, et l'ample mouvement de leur poitrine qui s'ouvrait, s'emplissait d'air et frémissait toute. Je ne sais plus de quoi nous parlions; les mots, souvent, n'ont qu'un sens de caresse, et disent simplement : « Nous ne sommes qu'un bavardage d'amitié, rien de plus; on

est bien ici. » Elles le comprenaient, mesdemoiselles Caille, si nettement qu'après dix minutes, l'aînée devint sérieuse tout à coup, baissa la voix, et soupira :

— Mademoiselle, je n'osais pas, la dernière fois que vous êtes venue; mais j'ose à présent : j'ai un gros ennui.

— Moi aussi, fit la seconde, et c'est le même.

J'eus un doute, je l'avoue, et ce début de confidence m'en rappela d'autres, lamentables; mais je me trompais; je le vis presque aussitôt : elles n'avaient pas baissé les yeux.

— C'est par rapport aux *Mystères de la grande vie*, dit l'aînée.

— Moi, par rapport aux *Joyeuses Amours*, dit Joséphine.

— Soixante-dix-sept livraisons, Mademoiselle !

— Moi, mademoiselle, soixante-neuf ! Et elles sont toujours doubles !

Elles reprirent ensemble :

— Croyez-vous ! Des pauvres couturières comme nous ! Ah ! nous en avons fait, une sottise ?

J'interrogeai ; mesdemoiselles Caille m'appri-

rent qu'elles avaient souscrit à deux ouvrages illustrés « par les meilleurs maîtres », et que faisait paraître « la plus grande librairie du monde », à Paris. C'étaient *les Mystères de la grande vie*, et *les Joyeuses Amours*, deux romans qu'elles avaient choisis, dans une longue liste des chefs-d'œuvre à l'usage des pauvres. La grande vie avait plu à l'aînée; les amours, avec l'épithète de « joyeuses », avaient plu à la seconde, qu'un ouvrier du pays courtisait en ce moment. Une livraison par semaine, une livraison à soixante-quinze centimes, la charge n'était pas lourde. On rirait bien pour ce prix-là, on aurait la lecture, les images, et le rêve qui tient ensuite compagnie. Pouvait-on résister?

— Et puis, mademoiselle, ajouta Marie, il y avait une dame, qui était venue exprès de Paris, pour nous faire signer; elle est restée plus d'une heure chez nous; elle était si bien habillée, et elle parlait tant et si vite, que nous ne savions dire que comme elle, ma sœur et moi. Elle nous a promis des primes.

— A moi une glace, dit Joséphine.

— A moi une étagère, dit Marie. Seulement, la prime n'est livrée qu'après la cinquantième

livraison, et encore il faut, pour la recevoir, envoyer vingt francs de supplément.... Ah! mademoiselle, comme j'y renoncerais, à la prime, si je pouvais me désabonner!... Ce n'est pas gai pour moi d'entrer en ménage avec un franc cinquante de dettes par semaine. Je ne l'ai pas encore avoué à mon futur.

— Ni moi à mon mari, mademoiselle. Depuis que je lis *les Mystères de la grande vie*, quand il me demande des comptes, je suis obligée d'inventer des blagues. J'aimerais mieux pas. Si vous pouviez nous tirer d'affaire, ma sœur et moi!

Nous fîmes des comptes, penchées toutes trois au-dessus de la table, dans le tiroir de laquelle elles serraient les livraisons « doubles », les prospectus de la plus grande librairie du monde et les engagements, hélas! doubles aussi et dûment signés. Chacune avait déjà versé cinquante-quatre francs. Mais ce n'était pas la moitié de la somme promise. Pour les *Mystères* et leur prime, Marie devait 135 fr. 50, et Joséphine, pour les *Joyeuses Amours*, devait 123 fr. 50. Elles connaissaient les chiffres; mais quand elles les revirent, écrits de ma main sur

une feuille de papier d'emballage, elles se mirent à pleurer. Je m'attendris par contagion, et je sortis, mécontente de moi-même, n'ayant pu trouver le remède, ou la formule d'espoir, l'ordonnance qu'on me demandait.

Rentrée chez moi, je m'interrogeai. Que fallait-il faire? Porter plainte au procureur de la République, dénoncer ce commerce dont toute la campagne est victime? Mais toutes les précautions étaient prises, les pièces régulières, les légalités constantes. Fallait-il au moins réclamer avec indignation, essayer d'intimider, dire à l'entrepreneur ce que je pensais de ses feuilletons populaires à cent francs l'exemplaire, de son texte, de ses gravures sur bois, de ses primes? Je n'aurais fait qu'enrichir sa collection d'autographes. Tout lui avait été dit, et Marie, et Joséphine avaient déjà dépensé six timbres et six fois exprimé leurs sentiments, dans un langage d'une clarté qu'aucun ornement ne diminuait. J'allais céder à ce mouvement, lorsqu'un souvenir me revint à l'esprit, un mot, la devise d'un avoué de la Seine, qui disait : « La dernière ressource contre un adversaire, c'est de faire un éloquent appel à la qua-

lité qui lui manque le plus. La difficulté est dans le choix. » Quelle vertu invoquerais-je? Un moment je fus perplexe. J'écartai la justice, à cause des images que le mot peut évoquer; j'écartai l'honneur, comme un peu vague, et je me décidai pour la sensibilité. Je m'adressai au bon cœur de la plus grande librairie du monde, en la personne de son gérant. Je peignis la pauvreté de mes clientes, leur regret d'avoir signé, leur désir de ne plus recevoir la publication de grand luxe, leur confiance et la mienne dans l'équité de la maison. J'ajoutai un timbre pour la réponse, j'écrivis en belle ronde le nom du château de ma sœur, et je mis la lettre à la poste.

Les maisons les plus exactes ne répondent pas par retour de courrier, quand c'est un service qu'on leur demande. La plus grande librairie du monde me fit attendre trois semaines.

Un matin, à la fin de décembre, le facteur m'apporta, enfermées dans une enveloppe de papier bulle, cinq lignes de belle écriture signées d'un nom illisible.

Je sautai de joie après les avoir lues, et vite je repris le chemin du bourg. En montant parmi

les guérets, je sentais combien la jeunesse et la joie sont une même chose. J'allais sans m'essouffler, et je voyais le bleu à travers les nuages. Le carré de papier que j'avais glissé dans mon corsage me tenait chaud. Il me semblait que j'étais encore toute petite, et que je portais dans mes bras les étrennes d'une de mes sœurs : « Tiens, regarde, voilà ce qu'on m'a donné pour toi! » Les trois saules du village beauceron luisaient comme des aigrettes. Les femmes que je rencontrai dans les chemins sourirent l'une après l'autre, comme si elles devinaient. Une puissance créatrice était en moi, et renouvelait le monde devant mes yeux.

Quand j'entrai dans la maison de mesdemoiselles Caille, Marie, chaussée de sabots et les jupes retroussées, lavait le carreau de l'atelier.

— Appelez votre sœur, lui dis-je. J'ai une réponse.

Comme j'avais pris une physionomie grave, Marie crut que la réponse était mauvaise. Elle fit cinq ou six pas, lentement, levant son balai en mesure, comme une canne, et, s'arrêtant sur le seuil de la chambre voisine, elle appela sa sœur, d'un brusque geste de la tête rapprochée

de l'épaule. Joséphine apparut aussitôt, s'appuya sur elle, dans l'encadrement de la porte, m'aperçut, comprit, et devint toute sérieuse à son tour.

J'avais tiré la lettre de l'enveloppe. Je commençai de lire :

« Mademoiselle, en possession de votre honorée du 5 courant, nous vous ferons observer que les abonnements ne comportent aucune clause de résiliation... »

Les visages s'assombrirent. Je continuai :

« Néanmoins, prenant en considération les raisons que vous nous exposez, de notre plein gré, nous consentons à délier de leurs engagements mesdemoiselles Caille. »

J'entendis un cri : « Eh! la mère? » Mais je ne sais pas qui l'avait jeté : mes couturières, d'un même élan, avaient couru à moi, et, comme si j'étais devenue, du coup, la sœur aînée, m'embrassaient, s'exclamaient, m'interrogeaient, se disputaient la lettre : « C'est-il possible?... On ne doit plus rien?... Oh! mademoiselle, que je suis contente!... Moi, à cause de mon mari!... Et moi à cause de mon futur!... »

Ce fut une petite minute parfaitement incohérente et fraternelle.

L'arrivée de la vieille mère y mit fin. La mère Caille, menue, ridée, essuyant, par habitude de laveuse, ses mains à son tablier, disait, du bout de la salle :

— Je savais bien qu'il y aurait du bonheur aujourd'hui. Ça ne pouvait pas manquer. Te rappelles-tu, Marie, que tu n'as pas pu dormir de toute la nuit? A quoi pensais-tu?

— A rien.

— C'était ça qui venait. Et toi, Joséphine, quand tu es sortie dans le jardin, ce matin, est-ce vrai qu'il y avait plus de dix oiseaux sur les fagots : ils te voyaient, ils te suivaient, ils ne te quittaient pas?

Mais la petite, qui ne voulait pas paraître superstitieuse, et qui a de l'esprit, répondit en me regardant :

— C'est encore la plus jolie prime, de ne plus rien devoir du tout!

XVI

UN CÉLIBATAIRE

Parmi les vieux garçons que j'ai connus, je n'ai guère trouvé ce que j'ai rencontré chez tant de vieilles filles : la vocation. Le célibat, pour eux, est moins un état paisible qu'une aventure qui se prolonge ou une révolte qui s'affirme. Il y a du schisme dans leur cas; il y a en eux de l'insoumis, non pas aux femmes, grand Dieu! mais à une loi qui n'admet, chez les hommes, d'exceptions heureuses que les exceptions saintes. Ils prétendent le contraire, mais leur humeur trahit leur erreur.

Quand j'étais toute jeune, et que je voyageais, avec mes parents, tantôt en Bretagne, tantôt en Vendée, campagnes où les fermes sont des

îles dans la culture immense et des cités gouvernées par un chef, bien des fois j'ai aperçu, à côté du maître, des hommes de quarante ou cinquante ans, liant ou déliant des bœufs, tenant la charrue, ou chargés d'aller vendre au marché une poulinière et son poulain. Ils mettaient au travail un soin plus minutieux que les valets de ferme n'en apportent d'habitude. Ils saluaient comme des gens qui sont de la maison, et qui reçoivent. Je m'informais. C'étaient des fils aînés, ou des frères, qui ne s'étaient pas mariés, volontairement, pour que la métairie ne tombât pas en des mains mercenaires, et qu'elle eût son compte de bons tâcherons, tous proches parents, avec un seul ménage au pouvoir, et une seule femme pour gouverner la marmite, la volaille, les armoires et la table. On les disait, en général, un peu sombres, mais de mœurs honorables, très économes, plus braconniers que les gardes eux-mêmes, et adroits comme ceux qui n'ont pas de souci, qu'il s'agît de réparer le timon d'une charrette, de tresser des paniers, de gauler les noix à la fine pointe de l'arbre, ou de siffler, en marchant à la tête des bœufs. Ils faisaient partie

d'un ensemble, et d'un chef-d'œuvre, en vérité, plus beau que les plus belles œuvres d'art : la famille paysanne dans les pays croyants.

Les hommes du monde qui ne se marient pas ont un rôle moins défini. La famille paternelle les retient rarement, et ne leur offre guère qu'un abri « sans obligation ni sanction », diraient les philosophes. On les accepte, on les tolère, le vrai mot serait : on les souffre. Ils peuvent se créer des devoirs, ils n'en ont point, et chacun sait que ce sont là des créations de peu d'importance et de peu de durée. Le rôle d'Antigone est un rôle de femme. Celui de père nourricier et de protecteur d'orphelins est rempli, le plus souvent, par des gens déjà chargés de famille. C'est le mariage qui adopte, ou la virginité.

M. Lionel, mon voisin dans la Beauce, n'a adopté personne. Je le connais depuis l'enfance, et il m'a même tutoyée jusqu'à l'âge où j'ai commencé à porter des jupes longues. Nous sommes restés très bons amis, il ne manque jamais l'occasion de me l'affirmer. Il a dix ans de plus que moi, ce qui lui donnerait droit aux cheveux gris. Il a préféré une généreuse

calvitie avec couronne basse et presque noire. Il a de nobles traits droits, les yeux profonds, la barbe en rectangle long, comme un prince assyrien, et la taille assez mince encore pour que les très vieilles dames puissent murmurer, quand il s'assied devant un piano : « Ce jeune homme joue avec une passion! Ne trouvez-vous pas? » Son existence a fait envie à bien des gens, à lui-même d'abord, puisqu'il a été maître de la modeler à sa fantaisie. Pendant quinze ans, pas un chasseur ne s'est amusé autant que lui : il n'invitait personne, sous prétexte que sa chasse était trop modeste, mais lui, on l'invitait partout, parce qu'il était jeune, bon cavalier, bon tireur, d'une gaieté égale avant et après le dîner, par temps de neige et par petite rosée. Ses compagnons le tenaient pour artiste, parce qu'il était capable d'illustrer un menu, et pour savant à cause des allusions qu'il faisait quelquefois à la littérature classique. Je dois ajouter, pour ne pas être injuste, que M. Lionel rachetait en partie l'inutilité de sa vie par la facilité de son humeur. Les paysans l'abordaient volontiers, le chargeaient de leurs commissions pour Paris, comme s'il avait été

leur député, et souvent même, croyant à la licence en droit, que le châtelain avait conquise pacifiquement, lui demandaient conseil. Il donnait le conseil avec aplomb et l'aumône avec modestie. Ce fut la période triomphante. Toutes les marieuses l'inscrivaient sur leurs listes. « Ah! j'en ai eu des entrevues, me disait-il, de toutes les sortes, des préparées, des improvisées, des embarrassées, des allègres, des impétueuses. J'ai assisté à un défilé de jeunes beautés et de jeunes dots, si long et si varié, que seul le palmier majeur des messes de mariage peut se vanter d'en avoir vu autant. Mais il entend des oui, le palmier et, pour moi, tout finissait par non. » M. Lionel reprenait avec fatuité : « Le non que j'étais seul à dire. » Il ne se vantait pas, et je crois qu'à cette époque, entre la vingt-cinquième et la quarantième année, s'il ne fit pas ce qu'on appelle un grand mariage, c'est qu'une parfaite légèreté d'esprit l'en sauva.

L'âge est venu, comme il vient toujours, sournoisement, vieux maître de jiu-jitsu, frappant à la tempe qui blanchit, à la poitrine qui souffle, à l'orteil qui enfle. Le beau Lionel a

senti qu'il était mûr, et, en même temps, l'invincible timidité l'a saisi. Lui, qui sautait, à la chasse, tous les obstacles, il a commencé, quand on ne le voyait pas, à tourner les barrières et à grimper les talus. Lui qui avait refusé tant de fois « d'étudier », comme on le lui demandait, un projet de mariage, il accueillait, « en principe », les propositions, de plus en plus rares, qui lui étaient faites, et se perdait si bien, au milieu des objections, des suppléments d'enquêtes et des atermoiements, qu'on finissait par lui dire non, avant qu'il eût répondu oui. Il avait peur. On racontait, à son sujet, des histoires sentimentales, absolument fausses, et qu'il laissait courir, comme une explication flatteuse de ses hésitations. J'entends encore le dialogue de ces deux jeunes femmes, dans un salon de la rue de Monceau. M. Lionel venait de chanter, de sa profonde voix, des mélodies hongroises dont il conserve, avec un soin jaloux, le monopole.

— Délicieux! Il a dû inspirer de grandes passions?

— Oui, et il ne s'est pas marié.

— Un chagrin?

— Oui.

— Une femme du monde, j'en suis sûre?

— Oui.

— Il est riche?

— Très.

A ce moment M. Lionel, très applaudi, se leva et dit négligemment : « Nous les accompagnons quelquefois à deux pianos, alors c'est une merveille. » L'une des dames — je le vis au mouvement de ses lèvres — fut sur le point de demander : « Qui est ce second piano? » Elle se contenta de murmurer, assez haut pour être entendue, assez bas pour avoir l'air de faire une confidence :

— Que c'est beau de se sacrifier ainsi à une passion malheureuse!

Or, je le connaissais bien, le second piano, c'était moi! Nous avions essayé, un mois plus tôt, de jouer l'accompagnement, lui sur une épinette et moi sur un piano, qu'abrite, à la campagne, le grand salon de ma sœur.

La seconde période est close depuis quelques années. Il est infiniment probable, désormais, que mon voisin mourra, comme moi, céliba-

taire. Mais pourquoi dit-il tant de mal du mariage, n'en ayant pas souffert? Il chasse moins; il habite plus longtemps Paris; on l'invite autant que jamais; il est l'homme autour duquel les hommes aiment à se grouper, et qui raconte à demi-voix, dans un angle, la vie anecdotique de toute personne présente. Il dit tout, histoire et légende, légende surtout, sans marquer la différence : il n'est pas de l'École des Chartes. Les gens qu'il a amusés s'en vont disant : « Ce Lionel est méchant. » Je suis sûre du contraire. C'est un homme qui a des regrets et qui se venge, sur les gens mariés, de l'erreur qu'il a librement commise en ne faisant pas comme eux.

Sa plus vive manie est de ne pouvoir souffrir qu'on cite devant lui un ménage heureux. Un veuf heureux? oui assurément; un heureux célibataire? peut-être; un heureux époux? allons donc! Cela ne doit pas être. « Je ne l'ai jamais vu », conclut M. Lionel. Il est résolu à ne point le voir.

Récemment, son chauffeur l'avait conduit à la mairie du village; — M. Lionel n'est pas conseiller municipal, et se contente de la qua-

lité de contribuable le plus imposé de la commune; — il attendait « le patron »; il était assis moelleusement, protégé du vent par le toit de l'automobile, par la casquette russe d'uniforme, par la peau de chèvre grise dont un petit soleil mêlé de brume lustrait le poil soyeux, et son visage tout jeune, tout rose et rond comme un hortensia, cherchait d'une fenêtre à l'autre, autour de la place, quelque objet qui pût occuper la pensée d'un chauffeur. Il le trouva. Tout de suite après l'école des garçons, à l'angle de la place, il y avait une maison basse, une grande fenètre, un vase de verre avec un oignon de jacinthe surmonté de cinq baguettes vertes, et au-dessus de cette promesse de fleur, la tête et les épaules d'une femme qui lisait. Elle s'interrompait de lire, quelquefois, et elle regardait, elle aussi, songeant que l'heure était douce, et que rien n'est plus curieux, dans un bourg où rien ne remue, qu'une automobile arrêtée.

Quand M. Lionel sortit de la mairie, vingt minutes plus tard, il aperçut le chauffeur qui causait avec l'institutrice adjointe.

— C'est assommant, dit-il, le maire n'aura

que ce soir le rapport de l'agent-voyer : il va falloir revenir!

Il revint avant le coucher du soleil. Il faisait encore blond, sur la place de l'Église, à cause du sable, à cause du ciel, à cause des blés peut-être, qui laissent, dans les pierres des maisons de la Beauce, un peu de poussière de paille. La liseuse était à la même fenêtre. Elle était seule. Le matin, elle avait dit à la directrice, — qui ressemble au portrait de la femme de Rubens, moins le chapeau, bien entendu :

— Mademoiselle Clémentine, vous êtes beaucoup plus jolie que moi. S'il vous voit, il ne m'aimera pas. Ne vous montrez pas, quand il reviendra!

Mademoiselle Clémentine n'est pas seulement une jolie personne : elle a compris, elle a fait ce que lui demandait l'adjointe. L'une se montrant, l'autre se cachant, il arriva, comme vous le supposez, que le chauffeur devint amoureux.

Quand il annonça son prochain mariage, hier même, à M. Lionel, il comptait que celui-ci augmenterait les « honoraires » de son

chauffeur, car un chauffeur qui se range augmente nos chances de durée. Point du tout. M. Lionel s'est mis à rire, de son mauvais rire méprisant.

— Mon pauvre garçon, a-t-il dit, je n'ai pas l'habitude d'encourager les sottises : il n'y avait qu'une jolie femme à l'école, et vous épousez l'autre.

Il fut de mauvaise humeur tout le lendemain. Lui-même, il vient de me l'avouer. Que lui importait cependant? Et ce dernier trait m'a prouvé plus sûrement encore que, jeune, mûr, ou déjà vieux, mon voisin célibataire n'a jamais eu la vocation.

XVII

MADAME CANTEREINE

On admire certaines mains, et j'en sais d'admirables. Il y en a aussi d'émouvantes. Ce ne sont ni les plus blanches, ni les plus fines; elles ont pris de la peine, elles ont bercé, cousu, ravaudé, tricoté, orné des formes de chapeaux, réparé des culottes et des casquettes de petits garçons, elles ont fait ce qu'il fallait faire à chaque moment des journées longues, et elles en ont gardé des rides et des piqûres. Ce sont des mains qu'on ne baise pas, mais qui auraient le droit de bénir.

Madame Cantereine n'était jamais revenue à Paris, depuis le temps où, toute jeune et paraît-il jolie, elle faisait son voyage de noces

avec M. Cantereine. Que de jours écoulés, que d'épreuves subies ou redoutées! Elle était veuve quand je l'ai connue; elle habitait tout près de la cathédrale d'Orléans; elle avait quatre enfants, — un cinquième était mort en bas âge, — et elle disait : « Sur les quatre qui me restent, je n'en ai qu'un qui soit tiré d'affaire, mais j'aimerais mieux qu'il fût encore petit, et à ma charge. » Madame Cantereine appartenait à cette légion de Françaises qui sont des mères passionnées, toujours inquiètes des corps, des âmes, des avenirs lointains, des examens prochains, de ce qu'elles peuvent voir ou prévoir, de la part grandissante de l'inconnu dans la vie de l'enfant. Elles s'étonnent, elles se troublent de ne plus savoir tout. Il n'y avait point de haie, autrefois, sur l'héritage, et en voilà une qui pousse, et qui fleurit peut-être, mais qui divise tout de même, et qui cache tant de choses, et de plus en plus!

On vivait quatre, à Orléans, sur le produit d'une petite ferme, payeuse irrégulière, à quoi s'ajoutait une pension, que madame Cantereine recevait de l'État, en qualité de veuve d'officier. L'aîné des fils, Claude, secrétaire chez un

agréé, à Paris, avait cessé depuis dix-huit mois de compter au passif du budget maternel. Sa mère parlait de lui avec une complaisance où il entrait de la reconnaissance, car « il se suffisait » ; de la fierté, car il réussissait, et un désir déjà vif de le marier, car il venait d'avoir vingt-quatre ans. Madame Cantereine était d'avis que les hommes doivent se marier jeunes. « Croiriez-vous, disait-elle, que c'est lui, à présent, qui m'envoie des étrennes? Il ne me demande plus jamais rien. »

Le vingtième mois, il demanda quelque chose. Il écrivit : « Je vais soutenir ma thèse de doctorat, le 19 juin. On est toujours reçu, je le serai donc. Maman, il faut que vous soyez là, non pour m'entendre discuter sur le privilège du vendeur, mais pour vous réjouir avec moi, quand j'aurai conquis le titre de docteur et le droit de porter l'épitoge rouge à trois rangs d'hermine fausse. Je vous emmène, le soir, au théâtre! »

Madame Cantereine protesta, pour ne pas perdre sa réputation de personne raisonnable, mais dès le premier moment, au fond de son cœur, elle avait accepté. Elle irait. Le projet se

réalisa. Paris, qui ne s'étonne pas pour si peu, vit passer une petite dame de plus, tout en noir, marchant menu, intimidée et rajeunie par le bruit, par la foule, par le perpétuel « excitement » de la rue, et causant sans s'arrêter (si ce n'est pour laisser courir les automobiles) avec un grand jeune homme qui faisait un seul pas tandis qu'elle en faisait deux. Elle avait juré qu'elle visiterait les principaux monuments, et spécialement les musées, en souvenir de deux promenades qu'elle avait faites dans les galeries du Louvre, vingt-six ans plus tôt, au bras du lieutenant Cantereine : elle visita en réalité le Bon Marché, — une promesse à ses enfants d'Orléans, — et Notre-Dame-des-Victoires. Le soir, elle se laissa mener au théâtre.

Quel théâtre avait choisi Claude? Quelle pièce? Je l'ignore, et peu importe. Je sais seulement que la salle n'était pas celle de la Comédie-Française, et que la pièce n'avait rien à voir avec le répertoire. Dans une loge de côté, où ils étaient seuls, Claude et sa mère continuaient la conversation de l'après-midi. Madame Cantereine avait orné d'un piquet de

fleurs violettes sa meilleure capote noire, et tiré de l'écrin la broche composée d'une petite perle avec beaucoup d'or autour. Elle s'était assise à droite de son fils, dans la lumière, et elle suivait le jeu des acteurs, elle riait même assez souvent, d'un rire discret comme toute sa personne et toute sa vie, mais le principe de sa joie, vous le devinez, c'était la présence de ce jeune homme blond, un peu pâle encore, comme il convient de l'être après une longue argumentation, ou plutôt c'était l'image de l'enfant plus jeune, de celui qu'elle avait guéri, à force de soins et de veilles, jadis, d'au moins deux maladies mortelles, avec lequel elle avait commencé le latin et le grec, et qu'elle avait protégé, avec un amour si opiniâtre et si subtil, contre le danger des camaraderies mauvaises et des lectures inavouées. Elle était comme toutes les mères, et comme beaucoup de ceux qui vieillissent : la jeunesse était sans âge devant elle. Elle demandait à Claude : « Dis-moi, mon petit, tu ne vas pas être trop fatigué, ce soir? C'est tard, minuit. Demain matin, j'écrirai un mot à ton agréé... » Elle aurait écrit, si Claude l'avait voulu, comme elle

l'avait fait si souvent autrefois, quand elle disait : « Monsieur le professeur, l'élève Cantereine ne pourra pas assister, ce matin, à votre classe... »

Le deuxième acte allait finir; Claude et sa mère étaient appuyés et penchés sur le devant de la loge, tout près l'un de l'autre. L'actrice qui jouait le principal rôle, — une très jolie femme que madame Cantereine trouvait même trop jolie, — déclara qu'elle allait se déshabiller. Elle se retira, en effet, au fond de la scène, à gauche, où était un lit à colonnes, dégrafa son corsage, et en deux temps, bras gauche d'abord, bras droit ensuite, l'enleva. Elle commença aussitôt à déboutonner son cache-corset. A ce moment, madame Cantereine poussa un petit cri, et Claude, le nouveau docteur, son Claude de vingt-quatre ans, sentit une main frémissante qui se posait sur ses yeux, et qui les fermait. Cela ne dura qu'une seconde, ce ne fut qu'un geste d'amour maternel. Claude n'essaya pas d'écarter la chère main. Il attendit qu'elle se retirât d'elle-même, puis, quand il la vit s'écarter, pendant que la mère s'excusait en riant : « Pardon, mon petit, cela a été plus fort

que moi », il la saisit cette main amie, il l'attira sur ses lèvres, et, sans se soucier des regards ni des sourires, la baisa, et dit : « C'est délicieux de vous avoir pour maman! »

Je pensais à cette histoire, en visitant, voilà quelques semaines, une exposition de peinture où figuraient exclusivement des œuvres de femmes. On m'avait assuré que madame Cantereine exposait. Pourquoi n'aurait-elle pas, elle aussi, fait un peu d'aquarelle? Veuve, et moins que fortunée, pourquoi n'aurait-elle pas essayé d'ajouter à ses maigres rentes le produit de la vente de quelque œuvre d'art?

Des professeurs, dans sa jeunesse, avaient dû lui apprendre à tenir un pinceau ou à travailler le cuir. Je fus sur le point de demander à l'un des surveillants : « Où est le tableau de madame Cantereine? » et d'ajouter : « Je suis certaine qu'elle a un talent de décoratrice. Voyez-vous, monsieur, toutes les femmes ayant la vocation essentielle de la maternité, leur imagination va tout droit à la parure qui est la préface ou à la maison qui est le rêve dernier; leur esprit s'y complaît; leur finesse

s'y emploie; elles ne songent pas beaucoup à l'histoire : et comme elles ont raison! »

Je traversai les galeries du premier étage, et je fus ravie d'avoir tant d'arguments à la fois pour appuyer ma théorie : de nombreux portraits, naturellement, quelques paysages, mais que de fleurs, et quel sentiment de la fleur! Les vraies serres de la Ville de Paris, les voilà! Et je descendis, cherchant toujours l'œuvre qu'aurait soignée minutieusement, et qu'aurait signée la main maternelle de madame Cantereine. Je trouvai bientôt, au rez-de-chaussée, les chefs-d'œuvre de cette exposition.

Une des exposantes avait peint, sur quatre feuilles de paravent, un paysage d'un dessin médiocre, mais encadré par des géraniums qui vivent, et qui respirent; une autre avait combiné les diamants, les pierres fines, avec des émaux translucides, et fait des bijoux éclatants et simples, des bijoux qui attirent et qui retiennent, même les yeux des hommes, comme cette treille dont mon jardinier me disait : « Elle avait de si beaux raisins, mademoiselle, que tout le monde leur parlait ». Je leur parlai, moi aussi, et, continuant ma visite, j'aperçus,

tout près de là, des mousselines peintes à l'huile, transparentes comme les émaux, et des vitrines pleines d'objets en cuir repoussé et patiné.

Assurément, madame Cantereine a choisi cet art intime et toujours demi-deuil. Reliures, pochettes, boîtes, porte-cartes, ceintures, buvards, que de patience, et d'adresse, et de tendresse autour d'une idée, qui finit par se laisser dompter et par entrer dans la peau d'une bête! Ce tabouret a été acheté par l'État. Ces trois reliures sont vendues... Tiens! celle-ci ne l'est pas : elle va l'être. J'ai deviné quelle main l'a dessinée. Sur le fond fauve du cuir, elle a semé deux bouquets d'alises pourpres, tiges noueuses qui montent parallèlement, se courbent, et élargissent leur double grappe au-dessus du titre d'or. La femme qui a créé cette merveille avait une âme profonde. Car, pour comprendre une fleur, ou des fruits, il n'est pas besoin d'une sensibilité aussi délicate. Mais, pour faire revivre une poignée de baies, pour choisir ce modèle-là, il faut un être doué pour le songe et pour la souffrance. Dans l'arrière-automne, et presque dans l'hiver,

malgré le froid, malgré le vent, les baies résistent, alises, sorbes, cormes, baies de lierre et d'églantine, mûres à tête rouge. C'est tout ce qui reste de la splendeur de l'été; c'est un peu de vie et de couleur qui se défend; c'est une petite veilleuse au bout des branches, et qui tremble avec elles, mais qui ne s'éteint pas, et qui tout à l'heure rallumera l'incendie nouveau.

XVIII

LE CONSEIL DU VENDREDI SAINT

Un matin, voilà six ans, je revenais d'assister à l'office du vendredi saint, et comme je demeure assez loin de l'église, j'avais vu se disséminer peu à peu les fidèles dont, pendant deux heures, mes yeux avaient reflété la nuque ou le profil connu. J'étais donc seule parmi les passants, indifférente au mouvement de la rue, anonyme sans doute pour elle, mince dame ou vieille fille qui s'appliquait à relever sa robe noire. La pluie avait tombé toute la nuit. Il ventait furieusement. C'est une tradition populaire, dans nos pays, que la semaine sainte ne va guère sans tempête. Au tournant de ma rue, je devinai que j'allais être abordée par un

homme qui se tenait au milieu de la chaussée. Je le devinai, bien que j'eusse la tête penchée et le chapeau en proue dans le vent, parce que cet homme, en m'apercevant, s'était arrêté, et que je sentais son regard et sa pensée fixés sur moi. En effet, quand j'eus fait vingt pas en avant, il en fit trois de mon côté, et, saluant :

— Pardon, mademoiselle... Vous me reconnaissez?

— Oui, monsieur, il me semble... le capitaine de Harles, n'est-ce pas?

Je l'avais vu une fois, au moment de son arrivée au régiment; il m'avait présenté sa femme, une très belle femme blonde, dont les yeux gris, magnifiques, où vibraient de petites algues rousses, cherchèrent tout d'abord les miens, et me demandèrent : « Quel éblouissement vous causent ma jeunesse, ma beauté, ma fortune et ma venue? » puis, sitôt la réponse donnée, semblèrent distraits. Depuis lors, comme monsieur et madame de Harles étaient du monde, et que je n'en suis guère, ils n'étaient revenus ni l'un ni l'autre.

— Je suis chargé pour vous, mademoiselle,

d'une commission pressée, délicate... Un cas de conscience à résoudre.

— Mais, monsieur, je ne résous pas les cas de conscience, surtout par un temps pareil. Je n'ai pas la moindre autorité, pas la...

Un coup de la bourrasque souleva mon chapeau, déplaça l'épingle de droite, et tira ma voilette en biais.

M. de Harles aurait dû s'excuser de nouveau. Il n'y pensa pas. Il demeurait devant moi, découvert, les cheveux tordus et ramenés sur les tempes par le vent, et son visage, d'ordinaire plein et calme, était sillonné de rides qu'un effort de volonté essayait d'effacer, mais que l'angoisse, une souffrance plus forte que toutes les disciplines et que tous les mensonges, ramenait aussitôt et creusait encore plus.

Je pensai que je pouvais difficilement faire entrer M. de Harles dans l'appartement que j'habite seule. Mademoiselle Zoé, ma femme de chambre, l'eût-elle permis? c'est douteux.

— Entrons chez l'antiquaire, dis-je en ouvrant la porte qui se trouvait là tout proche. Il est de mes amis, passablement sourd, et me laisse fureter dans sa boutique... Bonjour, père Grünne,

c'est moi, qui me réfugie chez vous, et qui vous amène un de mes amis. Il est connaisseur.

— Regardez donc ce que vous voudrez, ma chère demoiselle, dit une voix dans la pièce voisine. J'ai justement des ivoires que j'ai dénichés la semaine passée, une belle occasion... Dans le coin à droite, oui, c'est cela, vous y êtes... Excusez-moi, j'ai mes rhumatismes, et je me chauffe.

Je m'assis rapidement, au fond du magasin, dans un fauteuil de vieille tapisserie, et, dans l'étroite allée où je m'étais engagée, M. de Harles, à deux pas de moi, entre une pile de livres reliés en veau et une crédence Louis XV, s'arrêta.

— Qu'y a-t-il? demandai-je.

Il passa la main sur son front, et la posa sur un des gros livres à tranche pourpre, comme s'il prêtait serment.

— Un de mes amis vient d'avoir une affreuse douleur; il me l'a confiée, et vous m'en voyez si ému que c'est à peine si je puis en parler moi-même. Sa femme l'a trompé! une femme qu'il a gâtée, pour laquelle il s'est à moitié ruiné, qui lui faisait mener une existence

absurde, à lui qui n'aimait pas le monde; une femme qui était sa grande fierté, et sa folie... Il a appris cela tout à coup, sans avoir eu de soupçons... Pas d'avertissement... La mort est entrée à l'improviste.

— Est il sûr?

— Trop sûr! Elle a avoué.

— Cela vaut mieux.

— Vous trouvez?

Pour la seconde fois, il me regarda fixement, impérieusement, — l'âpreté de ce regard me brûle encore le cœur; — voulant savoir si je pensais en effet : « Cela vaut mieux ».

— Et maintenant, ajouta-t-il, mon ami veut savoir que faire. Il y a plusieurs solutions, vous comprenez, et il y en a de terribles. Il les a toutes dans l'esprit, toutes ensemble, se heurtant, se combattant, et ne se détruisant pas. Il est comme fou, et ce qu'il veut, ce qu'il exige de vous, c'est un conseil.

— Mais, permettez, monsieur, pourquoi vous adressez-vous à moi? Je suis jeune, je ne suis pas mariée, je n'ai...

— Vous avez bien trouvé les ivoires? demanda la voix de l'antiquaire. Ils sont jolis, hein?

— Oui, oui, père Grünne. Je les ai sous la main.

Je me sentais mal à l'aise, dans cette sorte de confessionnal où je m'étais assise en souriant.

— Oui, pourquoi moi? répétai-je tout bas. Vous avouerez, monsieur, que c'est une étrange démarche que celle que vous faites!

Un frisson rapide contracta le visage de M. de Harles.

— Elle-même a supplié son mari de s'en rapporter à vous. C'est un violent et qui aimait. Il a failli la tuer. Vous voyez, je ne vous cache rien. Elle s'est jetée à genoux; elle a imploré; elle a promis; elle a aussi, comme elles savent le faire, accusé son mari.

— De quoi?

— De la seule chose, en effet, dont il fût coupable : de l'avoir aimée jusqu'à la faiblesse, de l'avoir suivie au lieu de la guider, de l'avoir mal gardée, en somme. Et, comme il parlait alors de la quitter et de partager les enfants, elle a dit : « J'accepterai ce qu'il faudra. Je vous en supplie seulement, ne me jugez pas sans avoir pris le conseil d'un être qui sache ce que c'est que la pitié! — Qui? une de vos

amies? — Jamais! Elles me détestent! » Elle cherchait un nom désespérément. Comment a-t-elle pensé à vous? Je ne sais. Elle vous a désignée. Et ce que vous direz, elle attend que je le lui rapporte : décidez donc!

Il attendait, lui surtout, et je ne crois pas que l'angoisse de l'autre fût aussi poignante. Sur la table, à côté de moi, pendant qu'il parlait, j'avais pris un des ivoires de l'antiquaire. C'était un crucifix ancien, d'un art médiocre, mais la réponse était en lui. Je ne l'élevai pas, je le tins seulement dans ma main ouverte, et je dis :

— C'est aujourd'hui le vendredi saint, monsieur : vous n'avez qu'à vous en souvenir.

M. de Harles considéra cette petite croix brunie par le temps, la saisit, voulut parler, balbutia quelques mots sans suite, et me quitta.

— Ce monsieur qui est venu avec moi, dis-je au brocanteur qui entrait, a choisi un de vos ivoires, et m'a chargée d'en acquitter le prix.

. . . .

Trois mois plus tard, j'apprenais que M. de Harles avait donné sa démission, et qu'il s'était retiré, avec sa femme et ses deux enfants, dans

une terre aux environs d'Arles. La veille du départ, j'avais reçu une carte, qui portait la mention traditionnelle « p. p. c. », mais précédée d'une croix, lourdement tracée par une main d'homme.

Le conseil, c'est la graine jetée par-dessus la haie : n'allez jamais voir si elle a poussé. J'ai fait l'expérience. Trois ans et demi s'étaient écoulés depuis la consultation que j'avais donnée chez l'antiquaire des bords de la Loire. Je voyageais en Provence. L'imprévu commande ma vie. Vers la fin de l'après-midi, l'amie qui me recevait me dit : « Nous allons chez les de Harles, vous m'avez raconté que vous les aviez connus? — A peine. — Cela suffit pour que je vous emmène. Ils seront ravis de vous voir, la soirée sera belle, à la campagne. » J'aurais dû refuser. Je crois que ce fut la sournoise curiosité qui me fit être faible, et qui prétendit s'appeler, en ce moment, pitié, sympathie, politesse même, car au premier janvier, régulièrement, le facteur me remettait une carte de visite : « Monsieur et madame de Harles, domaine de X... » Nous montons en voiture. Le soleil est fulgurant; les mûriers, plantés en

lignes, taillés en rond, dans les champs plats, ont l'air de pelotes d'étincelles. Une heure de trot, et nous sommes reçues dans un grand salon, où toute la fraîcheur du matin a été conservée, savamment. L'ombre y est épaisse; j'ai été mollement nommée par mon amie; m'a-t-on même reconnue? Mon amie en doute. M. de Harles, très libre d'esprit, très rural, n'a cessé de parler Provence, vignes, bouilleurs de cru; sa femme, belle encore, mais devenue timide dans la solitude, l'a écouté, sans le contredire, sans l'approuver, sans ennui apparent. Ç'a été toute la belle visite promise. Nous nous sommes salués, comme des indifférents.

— Vous voyez, chère petite, m'a dit en sortant mon amie, ils vous avaient déjà presque oubliée!

— Pas encore assez! ai-je répondu.

Elle ne pouvait comprendre, et n'essaya pas même.

Hier matin, la poste m'a apporté une grande enveloppe blanche, j'ai ouvert, j'ai tiré le carton bristol, j'ai lu :

« Monsieur et madame de Harles ont l'hon-

neur de vous faire part de la naissance de leur fille Madeleine. »

Seulement, à mon intention, deux mots avaient été rayés; « l'honneur » avait été biffé, et à la place, une main de femme, une main légère et sûrement heureuse, avait écrit : « la joie ».

XIX

LE DRAME DE KERFEUN

Je causais aujourd'hui, avec M. Le Duizel, de l'empoisonnement de la Bretagne par l'alcool.

Ah! me dit-il, quelles scènes j'ai vues, il y a huit jours! Vous devez l'avoir éprouvé comme moi : ce qu'il y a de plus cruel, dans une ruine humaine, c'est le sentiment de la hauteur d'où tout cela est tombé. On peut n'y pas penser, quand l'être est totalement dégradé. Mais quand un de nos clochers à jour s'écroule, les pierres qu'on ramasse dans la boue, si profonde qu'ait été la chute, ont encore un côté sculpté, ou bien, dans une fêlure, quelque bout de lichen qu'avait semé le vent du large. Cela est cruel à voir!

Vous vous rappelez mon vieux logis, tout bas, qui n'a de noblesse que ses touffes de lierre, et deux fenêtres à meneaux parmi d'autres sans art, sa terrasse en avant, plantée en verger, et, en arrière, l'avenue d'ormes, si large, si longue, qui n'aboutit plus, aujourd'hui, qu'à de menus chemins errants, dilués dans les blés noirs. Je me promenais, au commencement de l'avenue, jeudi soir, et je regardais, entre les arbres, mes champs dévorés de soif, quand je vis accourir à moi, de très loin, un homme qui levait son bâton, toutes les trois ou quatre enjambées, et qui criait :

— Monsieur le maire?

J'allai à sa rencontre.

— Monsieur le maire, il faut venir vite à la ferme de Kerfeun; il y a un malheur!

— Quoi donc?

— La mère qui a été tuée! Elle est dans la grange; je l'ai vue, la pauvre; on ne l'a pas touchée, comme de juste, et l'homme m'a dit : va le prévenir, il faut qu'il vienne.

Je partis aussitôt, avec le messager, marchand de bœufs et de porcs bien connu dans le pays, et nous remontâmes l'avenue pour pren-

dre, à l'extrémité, un sentier qui descendait le long des ajoncs. La ferme de Kerfeun est distante d'environ deux kilomètres de chez moi, et située précisément à la limite de mes terres. Pendant le trajet, le marchand de bœufs, essoufflé par la course et prudent d'ailleurs comme tous les paysans qui savent un mauvais secret, ne parla presque pas, et, dès que nous arrivâmes en vue de la hêtrée de Kerfeun, prétextant une affaire qui l'appelait à la prochaine gare, il me laissa. J'avais appris seulement que la vieille femme avait été frappée au retour de la foire, dans la cour même de la ferme, et qu'elle était allée tomber sur un tas de trèfle sec, à l'entrée de la grange. Qui l'avait tuée?

C'était à moi et à la justice de découvrir le meurtrier.

Je traversai la hêtrée au sol bossué, où les fermiers de Kerfeun, depuis des temps très anciens, abritent leurs meules de paille et leurs barges d'épines, puis la cour éclairée par la lune et déserte. J'avais en face de moi les bâtiments, qui forment un angle droit, habitation à gauche et étables à droite. Au bout des étables,

sous le même chaume verdi par la pluie, je reconnus la grange, dont la porte était grande ouverte. Mais la ferme semblait abandonnée. Pas d'autre bruit que le meuglement sourd d'un animal tourmenté par les mouches; pas une lumière aux fenêtres. J'appelai. Quelques secondes s'écoulèrent.

On m'attendait. Une flamme courut sur les vitres de la salle commune, à l'endroit où la maison se soude avec les étables, et le fermier Jobic sortit, portant une lanterne qui n'était pas utile. Il marchait droit. Il était en pleine lumière. Je voyais son visage long et rasé levé vers moi, sa bouche mince et serrée, son nez tombant, ses yeux couleur de graine de foin, et qui avaient peur des miens, ses cheveux roux taillés court, et coiffés d'un feutre large, posé en auréole. Jobic avait encore sur les épaules la blouse de coton bleue, très courte, que les Bretons mettent souvent par-dessus leur veste, quand ils voyagent.

— Mène-moi là où elle est!

Il porta la main gauche à son front, et cacha ses yeux, tandis que la poitrine se soulevait, comme s'il allait sangloter. Mais, quand il ra-

baissa la main, il n'avait pas pleuré; la figure grimaçait seulement.

— Tu étais à la foire, toi aussi, Jobic, et tu as bu?

— Presque pas, monsieur le maire, je vous le jure!

— Alors, tu vas tout me raconter. Précède-moi.

Il se dirigea vers la grange, lentement, et, comme elle était ouverte, il alla droit au tas de trèfle, et, se baissant, il écarta une loque, couverture trouée ou manteau de roulier, je ne sais pas bien, qui cachait le cadavre de sa mère. Le corps de la vieille femme était ployé en avant, les bras étendus et les mains ouvertes, le visage enfoui presque entièrement dans l'herbe sèche. Sur le sommet de la tête, les cheveux étaient mêlés et collés par le sang.

Jobic regardait ce spectacle de mort sans attendrissement, et sans horreur. Il semblait que chez lui tout sentiment naturel fût aboli, et tout souvenir, et toute intelligence de ce qu'avait été, pour lui, cette pauvre créature qui gisait là, entre nous. Une seule préoccupation obsédait son esprit : le souci que rien ne fût

changé dans l'attitude de la morte avant l'arrivée du juge. Comme j'avais écarté un des bras, pour mieux voir le visage, il prit à son tour, sans émotion, cette main qui l'avait bercé, et la remit à l'endroit où elle était auparavant.

Cependant, il respira quand il fut dehors, dans la lumière de la lune, dans le vent, loin du tas de trèfle. Je le pressai de questions. Il raconta, il laissa deviner qu'au retour de la foire, où il était allé avec sa mère et sa sœur, — la servante ayant gardé la maison, — une dispute s'était élevée entre les femmes dans la cour. Quand je demandai : « Qui a frappé? », il étendit les bras dans la direction de la chambre, tout au bout de la maison.

— La servante?

Il fit un signe de dénégation.

— Alors, c'est ta sœur qui est la meurtrière? Elle est là? Conduis-moi encore!

Il ne bougea pas. J'allai seul jusqu'à la maison, j'ouvris la porte de la chambre qu'éclairait seulement un peu de lumière venue du dehors, et, ayant levé la lanterne que j'avais arrachée aux mains de Jobic, je vis deux femmes, l'une, la servante, qui se sauva, épouvan-

tée, dans le coin le plus reculé de la chambre, et s'y blottit, et l'autre, ivre morte, couchée sur le lit, les cheveux dénoués, les joues pâles, la bouche tordue par la congestion alcoolique. C'était la sœur du fermier, celle qui avait frappé et tué la mère, et qui n'avait pas eu conscience du crime, presque certainement, fille tardive d'un père dégénéré, chétive, dont j'avais remarqué bien souvent, dans les chemins ou les champs autour de Kerfeun, la physionomie bestiale, embrumée et sournoise.

Je revins trouver Jobic.

— Vous êtes le gardien responsable de votre sœur, lui dis-je. Si elle s'éveille, empêchez-la de fuir. Je vais avertir le procureur de la République.

Il resta muet, et je crus qu'il allait pleurer. Au moment où je quittais la cour de la ferme, je le vis apporter une brassée de paille au pied du petit perron qui conduisait à la chambre d'Anna, et s'étendre pour passer la nuit.

Le lendemain fut un jour tout plein pour moi d'obligations pénibles. Je n'avais qu'un rôle passif, ou à peu près, mais je dus assister à tous les actes de la première procédure d'informa-

tion : examen du cadavre et du lieu du crime; interrogatoires d'Anna qui ne se souvenait de rien, de Jobic qui ne voulait pas se souvenir, de la servante qui eut une crise de nerfs; reconstitution de la scène; rédaction des procès-verbaux. La ferme appartenait à la justice. Le procureur, le juge d'instruction, le greffier, le médecin légiste, allaient et venaient dans les chambres, les greniers, les étables. Les gendarmes donnaient à manger aux chevaux de Jobic et à leurs propres chevaux logés dans la même écurie. Des estafettes partaient pour les fermes voisines, et ramenaient avec elles des hommes ou des femmes, qui défilaient un à un, mornes, et traînant la jambe comme des prisonniers, et qui, sitôt libres, n'ayant rien dit de compromettant, sautaient par-dessus les talus et disparaissaient dans la campagne. D'autres passants encore augmentaient l'animation et le désarroi de Kerfeun, des curieux d'abord qui rôdaient autour des bâtiments, tâchant d'apercevoir « l'assassine », ou le frère, ou le juge, puis des porteurs de nouvelles, convoqués selon l'usage par le maître de la maison, et qui devaient aller, à travers les landes et les mois-

sons, annoncer la mort aux parents et aux amis, et les convoquer à l'enterrement. Selon l'usage aussi, Jobic les faisait boire et manger dans la grande salle.

En vérité, je crois qu'aucun des principaux acteurs ou témoins du drame n'avait encore recouvré toute sa raison. Pendant que les hommes dînaient dans la grande salle, le médecin légiste faisait l'autopsie dans le caveau contigu qu'éclairaient une fenêtre basse et deux meurtrières. J'étais là. On avait placé le pauvre corps sur des planches qui reposaient elles-mêmes sur les barriques alignées. Je n'avais pas le courage de regarder de ce côté. A un moment, la porte s'ouvrit, et un homme, qui portait une cruche, se baissa pour passer sous la poutre, disant :

— Faudrait tout de même du cidre!

C'était Jobic. D'un coup de poing, quelqu'un repoussa la porte et dut renverser l'homme, car nous entendîmes le bruit d'une chute, et, pendant plusieurs minutes, les dîneurs parlèrent bas.

La nuit vint. Les magistrats quittèrent la ferme. La voiture qu'on avait demandée à la

ville voisine, pour emmener Anna, étant arrivée très tard, il fut décidé que la prisonnière serait gardée par les gendarmes, et ne partirait que le lendemain.

Le matin se leva clair et frais. L'aspect de Kerfeun avait changé. Tout était ordonné, décent, recueilli. Longtemps avant l'heure fixée pour l'enterrement, une foule silencieuse, Bretons et Bretonnes en habit de deuil, était assise en demi-cercle dans la hêtrée et sur les pentes d'herbe qui descendaient vers la cour. A l'intérieur de la salle, la morte était encore étendue sur le grand lit à quenouilles, un crucifix sur la poitrine et le visage à découvert. Au pied du lit, Jobic pleurait, tandis que des parents proches, agenouillés au fond de la pièce, récitaient le chapelet. Quand il entendit sonner huit heures, il se redressa, et alla ouvrir la porte qui faisait communiquer la grande salle avec la chambre d'Anna.

Quelques secondes passèrent. Anna parut entre les deux gendarmes chargés de l'emmener. Elle baissait la tête et la tournait à droite, et elle aurait voulu traverser vite, vite et sortir. Mais son frère l'arrêta.

— Anna, dit-il, tu ne t'en iras pas de la maison avant d'avoir embrassé la mère, pour lui demander pardon.

Elle eut un soubresaut, et l'émotion fut si forte que le visage fut transformé et renouvelé. Nous vîmes une autre Anna, celle que le poison avait détruite, ressusciter, et une fille déjà flétrie, mais aux yeux droits, aux lèvres fines, au regard noyé de tendresse, de respect et de regret, se pencher vers le front de la morte et le baiser.

— A présent, récite un *Ave Maria!* reprit Jobic.

Elle dit très bas, très vite, la prière. On entendit seulement : « Maintenant et à l'heure de notre mort... »

— Ainsi soit-il! dit le frère.

Et elle fut entraînée dehors, tandis que plusieurs, par pitié ou pour la voir, se levaient et l'accompagnaient avec des gémissements.

XX

LE FAUCHEUR D'HERBE

Le soleil brillait encore pour les habitants de la plaine. Il ne brillait plus, depuis longtemps déjà, pour ceux de la montagne, entre Albertville et Moûtiers. Bien au-dessus des villages blottis au bord de l'Isère, au-dessus des prés en pente et des roches fauves, enchassés comme des morceaux de verrière dans le plomb des forêts de sapins, une lumière ardente vibrait encore dans le ciel, illuminait une crête, un sommet rond, une plaque de neige : mais il fallait lever la tête pour la voir. Elle était comme les bandes d'oiseaux qui passent trop loin, et dont les cris ni le vol ne réjouissent plus.

Cinq heures venaient de sonner à l'horloge de la cuisine, et à cette heure-là on pouvait dire que la grande solitude commençait pour la cabane du garde forestier Biélé, qui habitait sur la rive droite de l'Isère. Les brouillards cachaient la vallée, la trouée étroite et toujours menacée par les montagnes, où se précipitaient, serrés l'un contre l'autre, tordus, tressés ensemble comme les cordes d'un câble, le torrent toujours blanc d'écume, la route bordée d'un parapet, et la voie du chemin de fer. C'était l'unique paysage, l'unique vue sur le monde. Car, à gauche de la maison, et à petite distance, le ravin se rétrécissait et tournait brusquement ; la route et l'Isère disparaissaient derrière un éperon de rochers noirs, le chemin de fer entrait sous un tunnel, et tout semblait finir à cette barrière. Quand le train du soir passait, ses lanternes surgissaient de l'ombre, et son bruit éclatait comme un coup de canon.

Cinq heures. Pour prendre l'air, pour échapper à la fumée qui envahissait la cuisine, — cette brume ensevelissante pesait sur la cheminée, — Thelma Biélé ouvrit la porte. Elle fit trois pas dehors, sur la terrasse qui surplom-

bait la route, et où achevaient de mûrir leurs graines quelques pieds de capucines, d'œillets rouges, de giroflées, et deux énormes soleils jaunes qui n'avaient plus qu'une couronne incomplète de pétales et qui ressemblaient à des feux d'artifice qui s'éteignent. Rien ne passait, ni gens, ni bêtes. La route était déserte au ras de la terrasse, l'Isère grondait au delà, et, derrière la maison, les sapins se levaient sur la pente abrupte.

Thelma rentra, repoussa du pied des tisons que la flamme avait, en les tordant, jetés hors du foyer, baissa de quelques crans la crémaillère où pendait la marmite, puis, se redressant, elle se mira dans la glace qui était justement posée au-dessus de la cheminée. Elle regardait son visage avec émotion. Elle pensait : « Je ne dois plus être la même, à présent ». Et elle cherchait les traces visibles de la transformation qu'elle sentait au fond de son cœur. Elle voyait une femme de trente-cinq ans, fraîche et rousselée, au nez court, aux yeux enfoncés, aux tempes blondes serrées dans la coiffe tarine. Elle n'était pas une beauté, Thelma Biélé, mais elle était jolie « pour le

pays », grande, mince et marchant bien. Elle avait surtout un charme dans ses yeux d'ombre, au bord desquels, pour un compliment, pour un salut qu'on lui faisait, pour une pensée, une lueur courait et tremblait tout le long de la paupière, larme ou sourire, on ne savait lequel. Les hommes qui la voyaient seulement passer ne l'oubliaient pas tout de suite. Ç'avait été son malheur d'être admirée. Mariée très jeune à un homme borné, maladif et buveur, elle était montée de la plaine voilà trois ans, avec son mari que l'administration forestière changeait de canton pour la troisième fois. Elle était étrangère au pays, plus fine, plus rose, plus fiérotte que les autres femmes. Bientôt on avait dit partout : « Vous savez, la Thelma, c'est elle qui empêche son mari d'être mis à pied. On la voit tout le temps avec le brigadier forestier, un homme qui en a eu des histoires, ma chère, mais qui est habile, dépensier, et si dur de commandement, qu'il n'a jamais souffert personne à côté de lui, si ce n'est Biélé. »

Les femmes ne mentaient pas. Toute comédie, toute tragédie du grand monde a sa réplique dans le petit. Les mêmes passions, les mêmes

moyens, les mêmes causes. Et cependant, si un romancier s'était avisé d'étudier le « cas » de Thelma Biélé, il aurait dû rechercher quels éléments de moralité, quelle éducation de la conscience, quelles forces voisines, cette pauvre fille, sœur de tant d'autres, avait trouvés autour d'elle. A présent, elle avait rompu avec son péché; elle était toute changée, du moins elle voulait l'être, et elle se sentait dans ce trouble qui ne laisse à l'âme qu'une seule puissance, celle de ne pas cesser de vouloir. Elle souffrait; elle se craignait elle-même; elle avait peur de celui qu'elle avait quitté. Tout cela était nouveau, surprenant, presque incroyable pour elle-même. Un acte si peu réfléchi! Une curiosité qui l'avait poussée dans l'église de la paroisse, quelques semaines plutôt, pendant un sermon de mission, et puis des souvenirs, une horreur de soi-même, un appel au secours, des larmes. Voilà pourquoi la solitude lui était si cruelle.

Mais, pour une autre raison encore, Thelma Biélé souffrait ce soir. Elle n'avait plus de pain pour le lendemain. L'homme rentrerait très tard dans la nuit; on l'avait envoyé en tournée

tout à l'extrémité du canton forestier, et il trouverait la soupe chaude, comme d'habitude, sur la cendre. Mais au réveil, quand il demanderait : « Du pain, la femme! Il n'y a plus de pain dans la huche! » faudrait-il avouer que deux fois, depuis huit jours, elle avait dû supplier la boulangère de lui faire crédit, et que les derniers mots de la marchande avaient été une insulte : « N'y revenez pas, la belle; à présent qu'on ne sait plus qui paiera pour vous, les comptes sont finis : pas d'argent, pas de pain ».

Tout le pays connaissait déjà l'affront qu'on avait fait à la pauvresse. C'est pourquoi elle avait attendu la nuit. Elle irait encore au village; elle engagerait, s'il le fallait, les petites choses en doublé qu'elle avait reçues, au temps de son mariage.

Ah! si le faucheur d'herbe était là, son fils, ce beau valet de ferme qui venait de prendre ses quinze ans, et que, malgré l'âge un peu trop tendre, trois fermiers s'étaient disputé, parce qu'il était fort comme un homme, et courageux à l'ouvrage, oui, et plaisant comme pas un! Il n'avait guère qu'un défaut, celui-là même

qu'avait la mère : il se tourmentait vite, se consolait lentement, et ne disait point son mal.

Thelma Biélé avait laissé la porte ouverte, à cause de la fumée. Et voici qu'au moment où elle pensait à lui, il apparut sur le seuil, coiffé d'un grand chapeau de paille, vêtu de la veste courte, portant sur son épaule la faux encore mouillée de la sève des herbes, et aussi un paquet de hardes noué tout au bout du manche. La mère courut à lui, l'enveloppa de ses bras, le serra à l'étouffer, le baisa au front et aux joues, comme pour boire au sang de son fils la paix qu'elle n'avait pas.

— Mon André ! Tu descends donc des granges ? Ils ont donc fini là-haut ? Que tu es gentil de venir ! Vois comme je suis contente ! Tu es mon trésor. Nous allons souper, et puis nous irons au village, acheter du pain.

— A cette heure-ci ?

Elle demeura tout interdite. Est-ce qu'il savait quelque chose ? Mais non. Il déposait, dans le coin de la cheminée, la faux et le paquet de linge, et il disait :

— Je comprends : c'est pour le père, demain matin.

La mère enleva la marmite, trempa la soupe, dressa un couvert sur la table de cerisier rouge, dont les pieds, près du sol, étaient poreux comme des éponges.

— Mange, mon petit!

— Et toi, maman?

— Moi, je ne mangerai pas.

Il la regarda, de ses yeux tout luisants de vie vorace, et qui s'étonnaient que tout le monde n'eût pas faim. Des cloches, au loin, sonnaient, annonçant que les villages allaient bientôt dormir, et leurs volées, mêlées au bruit du torrent, montaient le long des sapins, clochers aussi, qui frémissaient au passage. André se hâta de finir. Thelma Biélé choisit dans l'armoire, peut-être à cause de la brume, un manteau de drap noir très long et qui la couvrait toute. L'un près de l'autre, la mère et l'enfant descendirent le talus sur lequel était bâtie la maison, et prirent la route du côté où elle montait et tournait. Il faisait sombre. L'Isère grondait à droite dans le nuage.

Les voyageurs tournèrent donc avec la route; ils devinèrent, dans les ténèbres, les trois noyers, sous lesquels était abritée la maison du bri-

gadier Lauzanier. La mère avait pris la main de son fils; elle tâchait de ne pas faire de bruit en marchant. Mais, à peine avaient-ils quitté le cercle froid que faisait, même dans la nuit, l'ombre du dernier noyer, qu'un homme, en arrière, sauta sur la route.

— Thelma?

— C'est monsieur Lauzanier, dit le jeune homme.

— Ne lui réponds pas, et viens vite; il nous en veut, depuis quelque temps... ne l'écoute même pas, André, viens, viens!

Et elle l'entraînait.

— Je t'ai reconnue, Thelma Biélé. Je vois la nuit, comme tu sais. Inutile de te cacher... Tu es avec un autre homme... arrête-toi, et viens me parler!

La fuite continuait. Pendant un moment, l'homme attendit une réponse. Mais, comme il n'en recevait aucune, si ce n'est le bruit des souliers de la mère et des sabots d'André, trottant de conserve :

— Courez donc! cria la grosse voix rude; j'ai de quoi me venger!

— Que dit-il? demanda André.

— Rien.

— Mais si ; voilà que tu pleures ; que dit-il ?

— Qu'il fera révoquer ton père ; qu'il nous dénoncera...

Elle tourna la tête, un peu, pour tâcher de lire sur le visage tout proche de son fils. Et elle crut voir des yeux ardents, des yeux qui ne voulaient pas la regarder, et qui restaient levés obstinément, vers les montagnes invisibles.

— C'est que le père est souvent malade, tu sais, mon petit ;... et moi, je me suis remise à aller à l'église ;... voilà ce qu'il dira ;... les raisons ne manquent pas, quand on veut nuire au monde...

La route bifurquait ; une vallée s'ouvrait à gauche ; une maison annonçait le village, trente maisons le composaient, et c'était une seule rue, presque droite, avec une tour d'église au bout. Les vieilles vitres des fenêtres et des devantures de boutiques, pauvrement éclairées, laissaient tomber sur le chemin, çà et là, des écailles de lumière. Thelma s'approcha d'une de ces lueurs qui creusaient la brume, monta deux marches, et fit sonner une sonnette en poussant la porte.

— Ah! mais non!... commença une voix sèche qui partait du fond de la boutique; je vous ai avertie...

La boulangère, — deux petits yeux couleur de raisin cabas dans un visage ridé, couleur de pain de seigle, — levait à bout de bras la lampe à essence qu'elle avait prise sur le comptoir, afin de découvrir quel était l'homme qui suivait Thelma. Quand elle reconnut André, elle changea de ton.

— Qu'y a-t-il pour votre service, madame Biélé?

— Deux pains pour ce soir, dit André. Quand je suis là, on mange double.

Il avait sa bonne figure audacieuse et contente. Il était fier de commander, de protéger, de payer. Lentement, malhabilement, il déliait les cordons d'une bourse de cuir qu'il avait tirée de sa ceinture, et, pendant que la mère prenait les pains et s'effaçait, gagnant la porte, lui, il comptait l'argent sur le marbre. Il aligna plusieurs pièces blanches, et des pièces de deux sous autant qu'il en avait, puis il dit :

— Payez-vous; c'est la mère qui m'a donné l'argent; faudra lui faire crédit, une autre fois.

La boulangère cligna ses yeux rouges, comme si elle disait oui, mais elle se contenta de saluer. Le jeune gars de ferme sortit, retrouva sa mère sur le chemin, et le retour fut meilleur que n'avait été la première partie du voyage. Lauzanier, à cette heure-là, avait dû quitter la vallée pour faire une tournée dans la montagne. Thelma le savait. Elle parlait avec André de la ferme de la Faverge et des foins des hauts plateaux que le garçon venait de couper. Mais André ne répondait guère qu'un mot pour trois qu'elle lui disait.

— Si je pouvais voir son cœur ! pensait la mère.

Ils rentrèrent, André se coucha, et la mère borda le lit de son fils, et elle embrassa « l'enfant » ; mais il y avait entre elle et lui deux ans déjà de vie séparée : cela fait tant d'inconnu qu'un baiser ne l'efface pas.

. . . .

Très tard, dans la nuit, le garde Biélé, qui était de service du côté du roc Marchand, rentra. Il trouva sa femme endormie et son fils éveillé.

— Père, dit André, quelle tournée monsieur Lauzanier fera-t-il demain ?

— Il est déjà parti. Avant neuf heures, il doit être au chalet haut de la Faverge, puis il reviendra par Vorchère. Mais quelle idée as-tu de demander cela? Tu rêves, mon garçon. Dors bien vite, et à demain!

. . . .

Avant neuf heures, dans le pré de la Faverge, qui est entre deux forêts de sapins à deux mille mètres en l'air, quand le brigadier Lauzanier arriva, par grand soleil et vent frais, il vit qu'il y avait un homme couché vers le milieu du pré et au bord du sentier. Il continua sa route, et bientôt, au geste de la tête qui se dressait et guettait, il jugea que cet homme était jeune. Il s'approcha encore, et reconnut André Biélé.

Celui-ci, étendu à plat ventre sur l'herbe rase, avec sa faux près de lui. Les bras croisés et soutenant le haut du buste, il tenait son regard attaché sur le forestier qui venait, et ce regard était plein d'une pensée unique, si directe et si forte que le brigadier forestier s'arrêta, et dit :

— Qu'est-ce que tu me veux?

Cependant, le faucheur n'avait pas encore parlé.

Il ne bougea pas; il eut seulement plus d'étoiles dans ses yeux fixes, comme un jeune chat qui a cessé de jouer.

— Monsieur Lauzanier, dit-il, je suis monté pour vous donner un avis...

— Oui dà!

— Vous avez menacé de dénoncer mon père?

— Et je le ferai si ça me plaît, gamin!

— Vous ne le ferez pas, monsieur Lauzanier! Les mots qu'on dit ici n'ont pas de témoins, et cela vaut mieux; écoutez bien l'avis que je vous donne : il y a tous les ans, par ici, des accidents de montagne, il y en a beaucoup...

— Eh bien?

— Eh bien! si vous ne vous taisez pas, il vous en arrivera un, monsieur Lauzanier, un mauvais, on peut vous le prédire...

Le forestier regarda André d'un air de défi, leva les épaules, et s'éloigna. Mais la flamme qu'il avait vue dans l'œil du faucheur l'avait rendu prudent. Il s'est tu.

André Biélé a regagné la ferme, là-haut, à la limite des neiges. Il a continué de payer le pain d'en bas. Mais il n'est jamais revenu.

XXI

LE CHIEN COULEUR DE FOUGÈRE

Sébastien Courlot était quelque chose comme vétérinaire; mais c'est là un titre qu'on ne lui donnait jamais. Avait-il étudié dans les livres? Possédait-il un diplôme? Nul n'aurait su le dire aussi bien que lui, mais il n'en parlait pas. Pour toute la campagne, à vingt kilomètres du bourg où sa maison était tapie, bonne dernière, au ras de la mare où on lave, il était « le mégeyeur ». Et tout le monde sait, depuis la banlieue de Paris jusqu'au plus profond des campagnes, que le mégeyeur peut avoir une jolie carriole peinte en rouge, ou même un cabriolet dansant comme un sommier, un cheval fin, des poules, une étable, des rentes : jamais

il n'aura la situation d'un homme considérable, je veux dire qui tient à la terre par la semelle de ses deux sabots. Le fermier se défie de l'homme qui guérit ses bêtes. Comment guérissent-elles? On donne des poudres à celles qui enflent; on met aussi des poudres dans la boisson de celles qui maigrissent : n'est-ce pas singulier? Le mégeyeur connaît tous les troupeaux; il a dans son esprit le compte des moutons, comme un chien de berger; les bouchers l'arrêtent sur les routes, et causent avec lui des demi-heures, accoudés à une barrière; on le voit ici et on le voit là : un homme qui a tant de relations en dehors de la commune n'en a pas que de bonnes; il échappe au contrôle; il n'est pas dans l'horizon; il n'est pas sûr.

Bien peu de gens du bourg, ou des fermes, étaient d'une mine plus engageante que Sébastien Courlot, un homme qui avait la bouche relevée aux angles et faite en croissant de lune, tant il riait souvent; des joues pleines, vermillonnées par l'alcool et par l'hiver beauceron; un petit nez décidé, lisse et râblé comme une tuile vernie, et des yeux qui n'avaient jamais l'air sérieux, soit que le bonhomme prononçât :

« Votre brebis va mieux », soit qu'il prophétisât : « Je ne crois pas qu'elle broute longtemps. » Il était grand, tout rond de corps, portait un chapeau à larges bords, des cravates d'un ton toujours vif, et, par-dessous sa blouse, de bons complets de drap qu'il faisait venir d'Elbeuf. On le disait riche, bien qu'il jurât qu'il ne l'était point. Mais comment le croire? Un homme qui ne soignait pas seulement les bêtes, qui « s'attaquait même au monde » ? Oui. Courlot donnait des consultations. Il était guérisseur, il avait un secret. Quand un chrétien souffrait d'une péritonite, il n'appelait pas le médecin du chef-lieu de canton, il n'appelait pas un médecin d'Orléans : il envoyait querir le mégeyeur. Courlot arrivait au trot de sa jument, entrait dans la maison, mettait à nu le ventre du patient, le palpait de sa main potelée, souple et savante, et se retirait en disant : « Ça ne sera rien ». Le plus curieux c'est que, en effet, le malade se rétablissait. On m'a cité des exemples, j'en ai vu d'autres. J'ai même demandé au mégeyeur de m'expliquer son procédé.

— Mademoiselle, je ne peux vous dire qu'une chose, c'est la manière dont je l'ai appris.

J'étais jeune, j'étais loin d'ici, je faisais la guerre autour de Metz, dans l'armée du maréchal. Nous avions marché longtemps ; nous étions exténués, et, la nuit venue, voici que je découvre, avec trois camarades, une auberge. L'hôtelier met sur la table une bouteille de vin, je remplis les verres, j'allais boire, quand la porte s'ouvre, et un coureur, un chemineau, aussi trempé, aussi crotté que nous, se faufile dans la salle. « Qui est-ce qui me donne à boire? » Personne ne répond. « Qui est-ce qui me donne à boire, je le récompenserai! — Plus souvent! » disent les camarades, et ils lampent d'un trait leur verre de vin. Moi, je commence aussi à boire, puis je m'arrête. « Tiens, que je dis, il y en a pour deux. » Alors, quand il eut bu, le chemineau fit claquer sa langue, et me demanda : « Viens dehors que je te parle! » Je ne sais pas pourquoi j'y allai, mais j'y fus. Et là il m'enseigna ce qu'il savait. Et quand il eut fini, il rouvrit lui-même la porte, et dit : « Rentre à présent ; moi je m'en vas ; pour ton verre de vin, c'est la fortune que je t'ai donnée. »

Comme le mégeyeur, et devant lui, la légende courait. Malheureusement il y en avait une

autre, une plus ténébreuse. A certains moments de l'année, deux fois, trois fois, « c'est selon » disaient les gens, cet homme gras maigrissait; il se mettait au lit; ses traits s'altéraient profondément; pendant une semaine il ne recevait personne; on assurait même qu'il ne goûtait plus ce petit vin de Vouvray, dont il avait toujours en cave une provision, et qui souffle hors de la bouteille, quand on tire le bouchon, un nuage de fumée bleue comme celle d'un grain d'encens. Il était malade, direz-vous? Voilà justement l'affaire. De quelle maladie? Pourquoi n'appelait-il jamais le médecin? Pourquoi ne laissait-il approcher aucun de ses amis, s'il en avait? Pourquoi s'alitait-il précisément dans le même temps où Le Harquelier, le berger de la Porchée, se plaignait de douleurs intolérables, et se jetait, farouche et ployé en deux, sur la litière de ses brebis?

La campagne se tait, mais elle observe tout. Le berger habitait la grande ferme qui est à la limite des bois. Il avait un âge, assurément, mais lequel? On savait que ce pauvre gars, en 1900, un soir de mai, s'était offert comme berger avec son chien, un chien noir aux yeux verts.

On ne lui avait rien demandé, sinon le prix qu'il voulait. Et déjà, à ce moment-là, Le Harquelier, rongé par la misère qui est une fièvre, fouetté par la pluie, secoué par le vent, perclus par l'immobilité, le silence et l'espace, ressemblait à une de ces truisses de saule, oubliée au bord d'un talus, et dont on ne peut dire : « Elle est jeune; elle est vieille ». Son regard fuyant, brumeux, perdu, n'était compris que par ses bêtes. Tant que durait le jour, Le Harquelier, lentement, parcourait la plaine, tantôt en avant, tantôt en arrière de ses moutons, que la peur du chien et du berger maintenait en cercle. Sa limousine sur le dos, comme un vieux morceau d'arc-en-ciel, il servait de perchoir aux étournaux qui reconnaissaient la laine.

On ne l'entendait jamais parler. Deux ou trois fois seulement, chaque année, il geignait, il restait le matin couché dans la bergerie, sans vouloir dire où il avait mal. Le fermier de la Porchée, qui n'est point un méchant homme, et qui allait visiter son berger et lui demander : « Veux-tu ta soupe? » avait remarqué que, ces jours-là, Le Harquelier avait les jambes qui

tremblaient, et les sabots et les houseaux couverts d'eau et de boue, comme quelqu'un qui a couru la nuit.

Trois ans durant, il l'interrogea, sans avoir de réponse. Un jour pourtant, comme il questionnait encore, avec des paroles amies, son berger à demi mort sur la litière des bêtes, il vit celui-ci se redresser; il se sentit frôler par le regard qu'on ne rencontrait jamais; il entendit une voix forte et basse :

— Écoute, as-tu peur de ce que tu ne connais pas?

— Peut-être bien, dit le patron.

— Si tu as pitié de moi, il ne faut pas avoir peur. Trouve-toi, cette nuit, à deux heures, au carrefour du Chêne. N'amène personne avec toi : on ne te fera pas de mal.

— Vous serez donc plusieurs?

— Nous serons six, dont tu connais deux au moins. Trois prendront la gauche; trois prendront la droite. Moi, je serai le dernier, à gauche. Tu ne parleras pas?

— Non.

— Ni à présent, ni plus tard?

— Non.

— Apporte donc ta fourche, et pour me délivrer, tâche de me tirer du sang!

Le fermier de la Porchée n'était pas rassuré. Il fit cependant ce qu'il avait promis. Avant deux heures du matin, par un grand froid de fin d'automne, il était au carrefour du Chêne. Il n'avait pas oublié d'emporter sa fourche d'acier bleu. Tous les bois étaient couverts de gelée, et pas une feuille ne remuait. Au premier coup de deux heures, il entendit : « Gniaf! Gniaf! Gniaf! » mais sans rien voir. Au second coup, il vit venir dans le chemin, trois de chaque côté, six petits chiens couleur de fougère morte, bas sur pattes, crottés, fourbus, tirant la langue, et qui jappaient, couraient, roulaient à la poursuite d'un gibier qui ne se montrait pas. Le fermier eut peur. Il se gara au milieu de l'allée. Comme le dernier allait passer devant lui, de toute sa force il lança la fourche, qui atteignit le chien au jarret.

Un hurlement lui répondit.

Et aussitôt le fermier de la Porchée ne vit plus que cinq chiens qui entraient dans l'ombre et s'y perdaient. Mais il avait maintenant, à côté de lui, son berger Le Harquelier, qui

boitait, et qui saignait, blessé au mollet.

. . . .

Ainsi, dans les soirées d'hiver, quelquefois, je raconte à mes neveux les histoires que j'ai surprises, les secrets les mieux gardés qui soient au monde : ceux de la campagne superstitieuse.

XXII

LE LIT DE LA MÈRE MOINEAU

Les veuves! Il y a longtemps que saint Jérôme a dit du bien de leur état. Mais pas assez. Avec sa permission, je continue le paragraphe. Elles sont précieuses, dans la charité. Non pas toutes! Je ne parle pas de la grande veuve, qui s'occupe sans cesse de lui pour qu'on s'occupe d'elle, et pour qui le souvenir est un bruit; ni de celles dont le vieux solitaire disait qu'elles ne sont pas des veuves vraiment veuves. Je veux parler des autres, qui ont pris leur parti d'avoir été; qui ne souhaitent pas de rajeunir, et qui s'en vont, droites, simples, capables de passer près de la joie sans l'envier ni la troubler, mais portées vers la peine,

comme vers un amour nouveau, plus grand que l'ancien. Ont-elles été heureuses? Était-il fidèle? On ne sait. Elles ont la mémoire silencieuse du passé. On devine qu'elles y vivent encore, mais seules, jalousement, à leurs heures, gardiennes qui portent la veilleuse et la clé, pour entrer sans témoin dans les chapelles secrètes.

Souvent, j'ai eu l'occasion de comparer leur manière d'être, de comprendre une œuvre charitable ou sociale, de la lancer, de la développer, de la défendre, avec notre manière à nous, jeunes filles ou vieilles filles. Nous sommes mieux faites pour l'action; nous avons plus d'élan, plus d'imprudence heureuse, moins de retour et de repliement. L'audace dans le bien est une vertu des vierges. Demandez-leur d'enlever une barricade, de soigner un lépreux, d'illuminer une conscience toute noire, de quêter une mondaine, de convaincre un ministre, de cacher trente ans de leur vie dans une infirmerie : elles le feront. Elles peuvent tout écouter parce qu'elles ne savent pas tout, et, peut être à cause de cela, tout consoler, et tout relever. Il n'y a pas de fange humaine à côté de qui

on ne les voie. Elles retiennent de leurs mains frêles, et le monde ne s'en doute pas, des armées prêtes pour la révolte. Les veuves ont moins d'allure. Ayant plus vécu, elles doutent davantage. Mais elles sont conseillères, patientes, visiteuses; elles plaignent mieux les peines de cœur, et elles n'aiment pas mieux que nous les enfants, non, mais elles ont toutes, pour causer d'eux avec les mères, des mots, des regards, des silences qui savent le chemin. On s'entend tout de suite avec elles; on ne cache rien. Et puis la liberté plus grande de leur vie les rend hospitalières. Les veuves tout à fait pauvres sont peut-être ici les plus étonnantes. Voyez la mère Moineau.

Elle habite Paris depuis toujours. Les quartiers lui sont indifférents, pourvu qu'elle puisse payer son loyer avec beaucoup de retard. En ce moment, elle fait partie du faubourg Saint-Germain, parce que, après cinq ans d'essai et d'huissier, on n'a plus voulu d'elle aux Batignolles. Elle paye difficilement, mais elle ne demande rien. Elle a sa rente insuffisante, le revenu des économies qu'elle avait faites, malgré M. Moineau, un dépensier, hélas! quand

ils étaient concierges, au pied de la tour Saint-Jacques. Le pire malheur n'est pas de souper d'une salade et d'un morceau de pain. Ce n'est pas non plus d'avoir soixante ans, du rhumatisme dans les deux jambes et une petite taie sur l'œil droit. Si vous aviez rencontré, l'hiver dernier, sortant de chez elle, la mère Moineau, vous l'auriez prise pour une personne « qui a le moyen » : deux bandeaux bien lissés, soufflés par des crêpés, des yeux noirs, pas commodes, et celui de droite un peu recouvert par la paupière, des pommettes bien rondes, la poitrine aussi, la taille courte, une robe noire sans une tache, une broche de jais au col, et des mitaines aux mains. Elle allait au marché, avec son filet. Il lui arrivait de revenir en rapportant son filet vide, quand les légumes étaient trop chers. Mais vous auriez dit, en la voyant, comme ses voisines : « Madame Moineau a un chagrin ». Si elle en avait un! Son œil malade le racontait un peu plus que l'autre, mais ils pleuraient tous deux, lentement, des larmes bues par le vent de la rue. Madame Moineau n'aidait pas le vent avec son mouchoir. Que lui importait qu'on la

vît pleurer? Tout le monde ne saurait-il pas, bientôt, que Joséphine, son unique, l'avait quittée depuis trois jours, une fille qui n'avait jamais eu beaucoup de conduite et qui n'en avait plus du tout? « Comment se fait-il qu'elle n'ait pas pu souffrir vingt ans de misère, quand moi j'en ai porté soixante? »

Elle ne trouvait pas la réponse. Madame Moineau n'avait pas changé de pensée un seul moment, lorsqu'elle heurta du coude, sans l'avoir voulu, à l'entrée du marché, une femme qui était là immobile, adossée au mur, sur le trottoir.

— Pardon, madame!

— Ça n'est rien, madame!

— Tiens, vous pleurez, vous aussi? Il faut croire que c'est le jour.

La mère Moineau, qui ne se savait pas psychologue, mais qui l'était, jugea qu'elle coudoyait une vraie pauvresse et une vraie peine.

— Le vôtre vous a lâché? demanda-t-elle.

— Non, je ne l'ai plus.

— C'est comme moi mon défunt Moineau. Que vous ont-ils donc fait?

— Ils m'ont mise à la porte parce que je ne payais point.

— Ça m'est arrivé, à moi aussi.

— Alors j'ai juste six sous devant moi, pour moi et pour le petit que vous voyez là.

Un avorton de trois ou quatre ans, mou comme un paquet de nouilles, se traînait sur l'asphalte.

— Il est mignon, dit la mère Moineau. Ça ne doit guère manger?

— Des pommes, ma chère dame, c'est ce qu'il aime le mieux, mais elles sont hors de prix.

— Je vous crois! Vous n'êtes pas la mère?

— Non, elle est morte.

La mère Moineau vit que la maigre mâchoire de la femme s'était allongée, et qu'au-dessus du creux des joues, les paupières battaient.

— Si vous n'aviez besoin que d'un lit, dit-elle, j'ai le mien. Jusqu'à ces jours-ci, je couchais à deux, avec ma fille, qui ne reviendra pas. Il est large; vous n'êtes guère épaisse. Mais c'est le petit?

Les paupières cessèrent de battre. Dans la tête endolorie, vide d'espérance, le jour se

levait. La taille se plia, la main droite saisit l'enfant et l'enleva, pour le montrer.

— C'est gros à peine comme un chat. Une caisse suffirait.

— J'en trouverai une, et de la laine pour faire un matelas. Car, pour des couvertures, Dieu merci, je n'en manque pas. Avez-vous du travail ?

— Plus de travail que de payement, ma chère dame. J'aide à la vente, chez une marchande de légumes. Mais, comme je suis vieille, on ne me donne que cinq francs par semaine.

— Cinq francs, ça nous aidera tout de même. Attendez-moi.

La mère Moineau monta, plus lestement que d'habitude, la marche de la halle. Elle revint avec le filet presque plein. Et les deux femmes, tenant le petit entre elles, s'en allèrent vers la rue de Bellechasse. La mère Moineau expliquait qu'elle habitait au second, sur la cour; qu'elle n'avait qu'une chambre, mais bien propre par exemple, un grand lit en fer, trois chaises, une table, un poêle pour la cuisine et une commode : tout ce qu'il fallait. Quand elle fut rendue devant le numéro de la maison, à l'entrée du passage :

— J'ai oublié de vous demander une chose : comment vous appelez-vous?

— Madame Marais; madame veuve Marais.

Depuis un an ou à peu près, madame Moineau et madame veuve Marais vivaient ensemble, n'ayant qu'une chambre, qu'une table, qu'un poêle et qu'un lit. Les voisines avaient pris l'habitude de les traiter comme des sœurs, associées de misère, et qui élevaient l'enfant, ce chétif qui avait de la chance, en somme, d'avoir deux grand'mères. Elles ne voyaient pas beaucoup madame Marais, employée depuis la première heure jusqu'au soir chez la marchande d'herbes et de légumes, mais elles continuaient de rencontrer, sur le palier, dans l'escalier, dans les rues du quartier, la mère Moineau, et même de recevoir la visite de la vieille femme. Car celle-ci, trop impotente pour travailler, était de force encore à monter des étages. On la demandait, on l'envoyait chercher, elle avait une clientèle, surtout parmi les jeunes mères, qui la savaient expérimentée, complaisante, et bavarde juste assez pour que le temps ne parût ni long ni court en sa compagnie. Elle faisait chauffer le lait pour le biberon, emmail-

lotait, démaillotait, berçait le nourrisson, donnait à la mère des tisanes rares et souveraines, tricotait près de l'accouchée, racontait les histoires de toutes les loges de la rue de Bellechasse et de la rue Saint-Dominique, en inventait quand elle avait vidé son sac, ou bien, près des malades sérieusement malades, elle se taisait, dévouée alors, compatissante, capable de se tenir immobile et silencieuse dans le coin de la chambre, comme la flamme d'une veilleuse qui regarde l'endormie.

Un jour du mois dernier, sa plus proche voisine vint lui dire :

— La petite femme Grésil, de la rue Vaneau, voudrait vous voir; elle est bien malade. C'est la poitrine, toujours!

La petite femme Grésil! Qui n'a pas visité une salle d'hôpital parisien, qui ne s'est pas arrêté devant un lit blanc, où repose, la tête soulevée par l'oreiller, très pâle, très fine, confiante encore dans la vie et pourtant condamnée, une employée de la couture ou de la mode, celui-là ne peut imaginer combien était émouvante et même délicieuse à voir la petite femme de l'ouvrier plombier. Elle n'avait

pas été transportée à l'hôpital; elle était restée dans cette chambre du quatrième, un peu en désordre maintenant, mais encore pimpante, à cause des meubles neufs et des rideaux à fleurs. Elle avait des yeux bruns, des yeux que la maladie avait agrandis, tout pleins d'esprit, de jeunesse et de câlinerie. On lui eût rendu service, rien que pour les voir se fermer à demi, sourire et dire : « Merci, la mère Moineau! » Quand la mère Moineau arriva, ils pleuraient. Elle gronda, elle plaisanta, elle demeura longtemps, et ne réussit point. Ce fut elle-même qui perdit sa joie.

— Ma petite Grésil, dit-elle, puisque vous êtes triste, et que vous vous croyez très malade, si j'étais que vous, je recevrais le bon Dieu.

La tête pâle, sur l'oreiller, remua faiblement pour dire non.

— Je ne demanderais pas mieux, mère Moineau, mais ici, dans cette maison, c'est impossible. Il y a de si mauvaises gens! Vous n'imaginez pas! Voilà six mois, il est venu un curé, pour une malade comme moi, et ils l'ont tellement injurié, ceux d'en bas, et même frappé,

qu'il a été obligé de se retirer. On n'est guère libre, vous savez.

— Votre mari voudrait-il?

— Bien sûr, le pauvre!

La mère Moineau resta songeuse un moment.

— Alors, il y aurait peut-être un moyen. Vous diriez que vous allez vous faire soigner dans une maison de santé. Je viendrais vous chercher en voiture, — je ne sais pas qui payerait, mais je trouverai, — et vous prendriez ma place, dans mon lit, pour trois ou quatre jours. Madame Marais n'est pas épaisse; elle est tranquille; elle ne dort pas plus de six heures par nuit. Moi, je dormirai sur une chaise. Ma petite Grésil, il faut accepter!

Il en fut ainsi. La bouchère paya le fiacre. Madame Marais fit le ménage « à fond », et mit dans le lit la meilleure paire de draps. Deux locataires, des jeunes, des inconnues pour elle, aidèrent madame Grésil à monter l'escalier. Elle se reposa deux jours. Le troisième, au matin, quand le vicaire vint, il trouva plusieurs femmes à genoux, et une grosse vieille debout, qui soutenait la tête de la malade. A côté du lit, sur la table, il y avait un tout petit crucifix

de plâtre, et une touffe de chrysanthèmes, qu'avait envoyée la marchande de légumes.

— C'est votre fille? demanda-t-il à la mère Moineau.

— A peu près, répondit-elle.

Et c'était vrai, et pour la petite Grésil, et pour la mère Marais, et pour l'enfant qui dormait dans la caisse pleine de laine, et pour d'autres sans doute.

Quelle histoire on ferait avec la charité des pauvres!

XXIII

LE BOURG ABANDONNÉ

Tout à la fin de septembre, une invitation inattendue m'amenait pour quelques jours dans un coin perdu de la côte bretonne. Mon amie de pension, Jeanne, qui est veuve et qui a deux grandes filles, m'écrivait : « Je suis malade, tu les promèneras. Je suis triste, tu me guériras. » J'ai pris le train, j'ai voyagé longtemps, et je suis arrivée à une station que la lettre de Jeanne m'avait désignée : mais j'étais loin encore de la maison de mon amie.

L'adjectif « perdu » est bien celui qui convient au village où j'étais appelée, perdu entre les vagues de la mer et celles de la terre bretonne, loin des chemins de fer, loin de toute ville

même de médiocre importance, ignoré des baigneurs, deviné seulement par les chauffeurs qui font le tour de la Bretagne, et qui peuvent, un instant, du haut d'une colline distante de deux kilomètres, apercevoir deux plages séparées par un cap, et là, au commencement de l'éperon noir, après de maigres champs d'avoine et de sarrasin, avant une lande en pointe, un groupe de maisons blanches évidemment « sans intérêt ». Jeanne m'en avait fait la description.

Dans la cour de la petite gare, une carriole m'attendait. Le conducteur était un irrégulier de la profession, un fermier qui, ayant de bons chevaux et le goût de l'auberge et du cidre doux, consentait moyennant finances, et quand la récolte ne s'y refusait pas, à faire la longue trotte avec les haltes qui l'allongent. Il plaça mon bagage à l'arrière, me fit asseoir près de lui, sur la banquette, et, sans me demander mon avis, me jugeant comme lui-même hospitalière, offrit de monter, tour à tour, à quatre ou cinq amis rencontrés sur la route, et qui nous tinrent compagnie chacun pendant une demi-heure. Nous les prenions à l'entrée d'un sentier; nous les déposions plus loin, à

l'entrée d'un chemin vert. Les côtes succédaient aux descentes, sans que la jument ralentît son allure. Elle avait deux bourrelets d'écume à chaque endroit de son poil gris où tombait et se levait en mesure une courroie du harnais. L'homme, ivre et sommeillant dans la gloire comme un pommier en mai, laissait aller, les yeux songeurs dans le vent frais. Il souriait vaguement au danger des raidillons et des tournants, aux brusques rencontres de charrettes ou de carrioles que nous manquions d'accrocher à chaque fois. On eût dit qu'il avait reçu, pour un jour ou pour tous les jours, quelque promesse d'en haut de ne point verser. Il devait se croire sur la mer sans obstacle. Je lui demandais :

— Combien de kilomètres encore?

— Trois ou quatre lieues de pays, à peu près.

Les lieues de pays, multipliées par l'à peu près, défilèrent pendant tout l'après-midi : champs étroits, toujours penchés, toujours bordés d'ormes émondés ; ravins aigus au fond desquels l'eau se devine seulement à l'épaisseur des herbes ; solitudes cultivées ; futaies sur

les collines et futaies sans château, avenues seigneuriales d'un seigneur disparu ; tertres de fougères et de bruyères, où quelqu'un, qui ne vient plus, a dû s'asseoir pour regarder l'ombre bleue des vallées et le croissant fin qui monte, salué par les grillons. Le fermier qui me conduisait était un silencieux, mais plus encore un craintif. A quelques réponses fuyantes et brèves, que j'obtins de lui, je compris qu'il était un assez bon homme, mais qui craignait de laisser voir le fond religieux de sa race. Il avait peur d'être trahi, peur de vexations qu'il m'était impossible de préciser. Là comme dans les villes, je rencontrais la peur. Une femme eût été moins en garde et plus brave.

Comme j'étais entrée, avec mon guide, dans la salle basse d'une auberge bien tenue, propre, je remarquai, à droite de la cheminée, une niche de bois accrochée au mur, ornée à l'intérieur de papier doré, de vases en plomb, de coquillages, au milieu desquels trônait une statuette de la Vierge. Deux hommes qui conduisaient chacun deux chevaux admirables, attelés à une charrette pleine de goëmon frais, s'arrêtèrent devant la porte, et s'avancèrent, en

portant la main à leur chapeau de feutre d'ancienne mode. C'étaient deux fermiers riches de la contrée, le père et le fils, et rarement j'ai vu des visages de paysans d'une finesse, d'une distinction de traits égale à celle de ces deux Bretons blonds. Ils demandèrent un verre de rhum, — de quelle Jamaïque, hélas! — burent debout, d'un trait, et reprirent la route de la ferme.

J'arrivai avant la nuit, à l'heure où la clarté de la mer survit encore à celle des feuilles et des pierres. Jeanne ne m'avait pas trompée; j'avais bien sous les yeux le paysage large et sauvage qu'elle m'avait annoncé : des rochers, des plages mouillées et nivelées à chaque marée, et dont pas une villa ne brise la belle courbe nue, des dunes couvertes d'herbes folles, des champs moissonnés et beaucoup de ciel au-dessus. Mon amie habite à un quart d'heure de la côte, sous les premiers arbres que le vent ne tord plus, une ancienne gentilhommière qui n'eut jamais d'hôte prodigue, assurément, et qui s'est passée de tourelles, de sculptures. et de parc.

Nous sommes dans la campagne, sans fossé,

sans haie, sans transition. Raison de plus pour l'étudier un peu. J'ai fait mon enquête. Et les hommes comme les choses m'ont dit leur abandon.

Le « port » a été le chef-lieu de la commune, et ne l'est plus. Le vent de la côte qu'on a voulu fuir, une grande route dont on a voulu se rapprocher : voilà les raisons du délaissement. L'église neuve, la mairie, l'école, plusieurs cabarets, une épicerie, le bureau de tabac, le bureau de poste se sont groupés là-bas, sur la colline, à deux kilomètres dans les terres. Il ne reste ici que des maisons vieilles, les unes blanchies à la chaux, les autres grises comme de l'ajonc sec, où logent des pêcheurs de maquereau et de congres, des douaniers, des ouvriers tailleurs de pierres et deux ou trois fermiers riverains de la mer. La plupart des cultivateurs habitent des fermes isolées, disséminées dans les vallées, cachées derrière les haies. Paix profonde, n'est-ce pas, idylles champêtres, légendes bretonnes? Hélas! tout cela pourrait être, mais tout cela n'est pas. Tous ces pauvres sont, comme des riches, divisés en vainqueurs et vaincus. Dans

ces campagnes si longtemps calmes et saines d'esprits, les pires mensonges font leur chemin, et personne ne peut plus réparer toutes les brèches. Un homme pouvait le faire autrefois, le curé, s'il était vraiment prêtre. Mais on l'a si bien désigné aux défiances et aux haines, que la moitié de sa paroisse n'a plus de guide et n'a plus d'exemple, en aucune chose, morale, sociale, française ; et de même quand il s'agit seulement d'éviter une faute d'hygiène ou de goût. L'ancienne église était bâtie sur la pente d'une lande, au-dessus de la falaise ; elle était en granit rouge, d'un beau style du treizième, forteresse par l'épaisseur des murailles, ornée de colonnes, percée de fenêtres d'une ligne pure. Un seul paroissien vigilant, un homme de goût habitant le pays : et cette beauté vénérable eût été conservée. Il ne reste plus de la nef que des pans de murs. Le chœur seul est intact. Il sert de chapelle de secours pour la population du port. Dans l'encadrement d'une ogive, quand on entre dans la sacristie, on aperçoit la mer, à quarante mètres au-dessous de soi, et les pointes d'écueils toujours cernées d'écume, et le grand

ciel qui est si souvent, en Bretagne, le soir, d'un mauve léger, comme les bruyères fanées.

Une femme m'a dit : « Il y a bien une veuve parmi nous, qui soigne les malades, et veille les mères en couches, et fait ce qu'elle peut pour que le monde n'ait pas trop faim et pas trop froid dans les hivers. On l'aime tous, excepté ceux qui la « regrettent » parce qu'elle est dévotieuse. C'est une vraie bonne sœur en plein vent. Son défunt était pilote, loin d'ici. Elle a de quoi vivre, mais elle n'a guère de quoi donner; et moi je sais que ça la prive. »

J'ai entendu un autre mot, un de ceux qui m'émeuvent parce qu'ils sont le résumé tout simple d'une âme rarement parlante. Il a été dit par hasard, devant moi. Je montais à travers les mielles, à la brune, et je rentrais au logis de mon amie. Au carrefour, à la limite des champs, une charrette coupait la route devant moi. L'homme qui marchait à la tête des chevaux, un beau jeune fermier, celui que j'avais vu entrer à l'auberge avec son père le jour de mon arrivée, leva la main, saisit la guide et arrêta l'attelage. Ce n'était pas pour reposer ses bêtes. Il avait aperçu devant lui,

l'unique « baigneur » venu en ce pays désert, un avocat de l'Est, inconnu ici voilà quatre semaines, et que, cependant, les gens du bourg et de la campagne ont pris en affection; il faisait pour lui ce qu'il n'eût peut-être pas fait pour son maître : il cherchait à causer avec lui, sans intérêt, par amitié. Que s'était-il passé? Rien que d'ordinaire, en apparence. Cet étranger, comme tant d'autres, avait cherché à connaître les marins, les paysans, les enfants, les vieux, les pauvres. Au hasard des rencontres, il leur avait souhaité le bonjour et dit un mot; mais, à la différence des autres passants, il avait laissé deviner en lui un cœur sans curiosité, sans vanité, un cœur ami et dévoué; il avait aussi réuni une fois, une seule fois, dans une grange prêtée par Jeanne, les familles des fermiers voisins, et il s'était mis à raconter des histoires où revivait la Bretagne et d'où Dieu n'était pas absent. Les auditeurs de la semaine dernière arrêtaient à présent leur ami dans les chemins. Et c'est ce qu'avait fait le métayer, au carrefour des mielles.

— Eh bien! monsieur, vous partez donc demain?

— Mais oui.

— Vous reviendrez chez nous, n'est-ce pas, une autre année?

— Peut-être.

Et le beau gars breton, serrant la main de l'étranger qui partait, répondit gravement :

— Faudra tâcher. Car il n'y a qu'un mois que vous êtes chez nous, monsieur, et c'est pourtant comme si vous étiez né dans le pays!

L'attelage continua sa route. Je pris le sentier. Mais je ne pouvais distraire mon esprit des mots de ce paysan, philosophe sans le savoir, et qui venait d'exprimer la plainte d'une société rurale incomplète et souffrante.

XXIV

LA VILLE AU ROUET

Il y avait bien des Villes au Rouet, dans la France que nos mères ont connue, bien des fermes et des logis où s'était conservée l'habitude de filer le fil dont serait faite la toile des draps et des chemises. Celle dont je veux parler, et qui porte le nom du métier que toutes les mains de femme, les mains rudes et les mains blanches, savaient faire chanter, est située dans une contrée sauvage et voisine de la mer. Je dis sauvage, parce qu'il y a peu de routes à travers les champs, des ajoncs sur les talus, des mots de patois sur les lèvres des paysans, et, dans le cœur de tous les habitants, qu'ils soient nobles, bourgeois, artisans ou laboureurs, une secrète

défiance contre ce qui vient par terre de l'étranger, marchandise ou marchand, idée même : car ce qui vient par mer est généralement bien accueilli. La maison, bâtie en moellon, coiffée de forte ardoise qu'a rouillée le sel de la brume, est flanquée à l'ouest d'un jardin, à l'est d'une prairie, qui mettent de l'air autour d'elle, et de la lumière, et un parfum de fleurs ou d'herbe. En avant du jardin, une petite futaie de chêne laisse passer l'avenue mal empierrée. Et le parc, c'est toute la campagne environnante, les cultures divisées par des talus plantés d'arbres, les minces vallons tournants, qui guident vers la côte des ruisseaux invisibles, les chemins verts innombrables, déserts sauf au temps des semailles et de la moisson, et qui ont, en leur milieu, un sillon de poussière fine où la patte d'un moineau, le pied d'un écureuil ou d'un lièvre creuse une empreinte durable. Mais rien n'égale en beauté, à bien des lieues à la ronde, la hêtrée de la Ville au Rouet.

Si vous passez par là, vous la reconnaîtrez à ce que j'en vais dire. Un chemin part de la futaie de chênes et descend en demi-cercle à la mer. D'abord de pente douce et à peine en-

caissé, il devient bientôt rapide, s'enfonce dans une tranchée dont les parois ont dix mètres, puis vingt mètres de hauteur; il est obstrué par des quartiers de roche que roulent les torrents d'hiver; il tourne et, tout à coup, il s'ouvre un peu, pour recevoir la lumière de l'eau vive. Un arpent de prairie et de sable le sépare de la baie. On peut aborder là. Il y a une roche avec un poteau pour amarrer les barques. La merveille, c'est que le ravin est une avenue couverte, c'est que, des deux talus rapprochés, des hêtres s'élancent et croisent leurs branches au-dessus du sentier. La mousse, tout le long des pentes, est soulevée et modelée par leurs racines; ils ont des troncs courts, vite épanouis en rameaux, des troncs qui « font la main », et qui sont d'un gris rose à l'automne et marbrés de bleu quand la sève est nouvelle. A peine si on devine du dehors ce berceau de hautes ramures. Toute leur ombre, toute la charpente de leur corps, tout leur bruit, tout le parfum de leurs faînes et de leurs feuilles tombées appartiennent au sentier. Le sentier appartient à la Ville au Rouet.

La femme qui habitait la maison, — il y a peu

d'années encore, — n'avait pas, depuis longtemps, quitté la paroisse où elle était venue après son mariage, où elle avait vécu heureuse et entourée, où elle vivait seule, à présent, veuve et n'ayant plus qu'un fils qui passait, chaque année, le mois d'août à la Ville au Rouet. Il arrivait de Paris, par un train qui s'arrêtait à l'entrée d'un petit port, de l'autre côté de la baie, et il prenait un canot pour traverser le bras de mer. Madame Guéméné l'attendait sur la plage, à l'ombre du dernier hêtre. Ensemble, ils remontaient le chemin couvert et tournant, le chemin merveilleux, qui leur était cher comme la reliure d'un livre où vivait leur pensée. Ils s'arrêtaient pour se redire la joie du retour : « Tu as bonne mine ! — C'est la joie ! — Et l'air d'un homme ! Tout à fait ! Monsieur le financier, avec votre belle barbe blonde, on vous prendrait, en pays d'Orient, pour un seigneur ! Regarde-moi, sais-tu que tu as encore grandi? Je m'étonne toujours d'avoir un si grand fils. — Et moi une mère qui n'a pas vieilli. Vous n'avez pas un cheveu blanc. »

Cette chétive madame Guéméné, fine de visage, toute voisine de la cinquantaine, avait gardé de

sa jeunesse, de son enfance même, un sourire agile et de tous les traits à la fois, et que l'âge avait achevé, en lui donnant un sens mélancolique. Son fils débarquait, l'esprit tout plein du mouvement de Paris. Il parlait des affaires industrielles, variées comme l'invention humaine, qu'il avait étudiées et qui le passionnaient, des théâtres, des expositions, des concerts, et du train du monde, c'est-à-dire du cercle assez court où chacun vit. Elle écoutait; elle était intéressée, amusée souvent : elle n'enviait pas. Et il s'étonnait.

— C'est un mystère pour moi, disait-il. Comment pouvez-vous habiter seule, toute l'année, à la Ville au Rouet? L'été, passe encore : vous recevez quelques visites de voisins de campagne, ou de baigneurs installés dans les villas de la côte; vous avez la visite prolongée de votre fils. Mais l'hiver? Mais le printemps? Mais l'automne? Avouez que les conversations avec vos fermiers, vos blanchisseuses et votre jardinier ne sont pas folâtres...

— Folâtres, non; mais je n'ai plus l'âge, mon ami... Elles sont plus nourries que tu ne penses. Et puis tu oublies que j'ai un autre interlocuteur,

— Lequel?

— Moi-même, et qu'on ne cause bien avec soi que dans le désert.

— De qui parlez-vous, avec vous-même?

— De toi surtout.

— Vous ne me connaissez presque plus!

— Assez pour imaginer, prévoir et m'inquiéter : tu vois bien que c'est vivre, cela!

Les grands hêtres verts les écoutaient rire.

Depuis quelque temps, M. Guéméné sentait grandir son admiration pour sa mère. Il était arrivé à cette conclusion, qu'il prenait pour une découverte, que sa mère devait être une femme d'intelligence supérieure, et que c'était dommage qu'elle vécût si retirée. Comment ne s'en était-il pas avisé plus tôt? « Comme nous sommes pauvres de jugement, pensait-il, nous qui aimons seulement nos mères, et qui ne comprenons leur mérite qu'à l'heure où leur vie est déjà près de finir! » Il le dit, et sa mère eut assez d'esprit pour rire encore.

— En toute vérité, je crois que tu te trompes, mon ami, dit-elle. Les femmes devinent, plus et mieux que les hommes. Elles ont une tendresse intelligente, qui ne dépend point de leur

condition, qui s'attache d'abord aux enfants, et de là s'étend plus ou moins sur le monde. Avoir eu souvent peur pour les autres, pour les âmes, les corps et les biens, c'est posséder une grosse expérience, et presque un passe-partout. Pour aller très droit dans la vie, il n'y a pas besoin d'avoir une intelligence supérieure, — heureusement, — il faut mettre à profit cette modeste clarté que la poussière des routes battues projette sur les fossés. Il faut autre chose encore : ce que j'appelle la bonne volonté.

— Plus rare, celle-ci !

— Infiniment. Se décider en bonne foi ; sacrifier ce qui est cher à ce qui est clair ; oublier ce qu'on a souhaité, pour vouloir autre chose : voilà le difficile, et ce qui fait les abîmes entre les hommes...

Celui à qui sa mère parlait de la sorte était sans doute encore trop jeune. Il ne répondit pas, mais il pensa : « Ce sont des mots, personne ne peut vouloir contre soi-même, ni toujours, ni même souvent. »

Et une année s'écoula. L'année suivante, les hêtres du chemin qui tourne virent passer trois promeneurs au lieu de deux. M. Guéméné avait

amené sa jeune femme à la Ville au Rouet; il lui avait recommandé : « Ma mère a bien changé, depuis six mois; elle s'affaiblit; il importe de la ménager : si elle vous demande de venir habiter avec elle, évidemment nous n'en ferons rien, mais laissez-lui un peu d'illusion. » Le jour du départ, la mère descendit avec ses deux enfants jusqu'à la plage où le canot était amarré. Ce fut elle qui détacha la corde, et qui dit :

— A l'an prochain! J'espère que nous serons quatre?

Beaucoup de temps passa encore. Madame Guéméné était devenue vieille, si vieille que, pour attendre son fils, elle dut s'arrêter tout au commencement de la pente couverte de hêtres. Ce n'était pas le retour joyeux, espéré, préparé, pendant onze mois de solitude. Les arbres, au vent froid qui montait de la mer, agitaient plus de bourgeons que de feuilles. M. Guéméné arrivait ruiné et affolé. Il embrassa en pleurant cette créature diminuée par l'âge, et dont le visage disparaissait sous l'amas des châles de tricot. Elle ne lui reprocha rien; elle eut cette charité merveilleuse de sembler croire tout ce qu'il disait, et cette autre d'écouter jusqu'au bout un

homme que le chagrin faisait déraisonner. « Mon parti est pris, disait-il, et il vous plaira : je reviens à la Ville au Rouet; je ne suis plus rien, je ne travaille plus et je n'aurais jamais dû travailler puisque j'ai été vaincu; nous vivrons ensemble; je vous demande asile. » Madame Guéméné, quand il eut fini de dire de grands mots inutiles, leva sa main qu'un peu de fièvre agitait, comme aux jours où elle signait un bail. « Non, dit-elle; la gestion de mes terres sera désormais facile; tu vaux mieux que cela; je viens de vendre deux fermes, l'une qui payera tes dettes, et l'autre qui te permettra de recommencer ta vie. »

L'homme qui m'a raconté ces choses, un soir d'été, sur les falaises de la baie, me montrait de loin le ravin où remuaient en grandes houles les cimes déjà jaunes des hêtres. Et il ajoutait :

— J'ai osé parler, quelquefois, de ma force, de mon esprit de décision, de mon dévouement aux miens : mais, devant ces arbres-là, ce sont des mots que je ne dis plus jamais.

XXV

LES YEUX

Il y en a qui disent tout; il y en a qui ne disent rien ; la plupart ne disent qu'une ou deux choses, toujours les mêmes.

Depuis le temps que la littérature les célèbre, en prose et en vers, nos yeux de femmes sont un sujet qu'elle n'a point épuisé. Elle y cherche l'amour et rarement la pensée. Nous sommes durement traitées par tant de poètes qui n'écrivent pas pour nous déplaire. Ils aiment seulement en nous l'amour que nous avons pour eux, ou que nous pourrions avoir, et ils nous réduisent à un seul rôle, et nous renferment dans un seul âge. Quelques-uns ont été d'un réalisme aigu, les plus grands. N'est-ce pas

Homère qui a parlé de déesses et de mortelles « aux yeux de génisse »? Il voulait exprimer la longueur de ces yeux, et leur placidité, et leur velours épais, où vit l'unique reflet des herbes et du sol. Il avait des images de pasteur. Et j'avoue que celle-là, toute déplaisante qu'elle soit, m'est souvent revenue à l'esprit. En omnibus, en chemin de fer, dans la rue, dans un salon, le regard d'une voisine ou d'une passante m'a fait songer : « C'est cela même! O vieillard qui savais combien un mot d'éloge peut porter et cacher de vérités cruelles! Elles souriaient les jeunes Grecques, flattées de ce qu'un si grand poète admirât leurs grands yeux. Il avait mis en vers les propos de leurs amants. Le reste importait peu! » Les modernes ont inventé ou répété cent formules, où ils semblent plus épris de la couleur que de la forme des yeux; j'ai lu, dans les romans et les recueils de poésies, l'irrésistible attrait des yeux couleur de violette, ou noirs comme la nuit, ou jaspés, ou bleus, ou gris de lin. Mais ce sont presque toujours des yeux qui aiment. Et il me semble à moi, que j'ai rencontré dans la vie, plus souvent que ces écrivains, des yeux qui pensent.

Quelle souveraineté! La beauté pensante! Elle attire et elle intimide; elle veut bien se faire toute voisine, elle nous parle, elle nous sourit, mais elle a gardé dans ses yeux l'immensité inconnue d'où elle vient, où elle a passé toute seule, où elle retournera, où l'emporteront ses ailes qu'elle a repliées pour une heure et par pitié pour nous.

Plusieurs religieuses m'ont donné cette émotion délicieuse et cruelle, l'une surtout que je connais bien. Elle est belle et elle ne le sait pas. Elle n'a pas de miroir quand elle attache sa guimpe et qu'elle épingle son voile. Ses compagnes, si elle était laide, l'accueilleraient du même air de contentement fraternel. Quand elle entre, et qu'elle me regarde tout droit, et qu'elle dit : « Bonjour », c'est la lumière qui entre avec elle. Quand elle dit : « Que je suis heureuse de vous voir! Donnez-moi des nouvelles de tous ceux que j'aime? J'ai tant pensé à eux! Où est celui-ci? Que fait-il? Et celle-là? Et celle-là encore? » Je sens passer sur moi comme une grande vague vivante et accourue du large, toutes les pensées de cette âme, toute sa tendresse, tous ses souvenirs, et quelque chose

d'inconnu, de fort et de joyeux, devant quoi je me mettrais à genoux ; mais elle ne le voudrait pas.

Je me souviens aussi d'une femme que je ne verrai jamais et qui cependant m'a parlé, qui m'a regardé, qui a laissé dans mon cœur l'image de ses yeux clairs. Le souvenir est récent encore. Je voyageais en Angleterre, et je m'arrêtai pour un jour dans une ville universitaire. J'avais pour hôte un des directeurs de ce collège célèbre, où la jeunesse est si bien encadrée par les murs sculptés et verdis, les cloîtres, le parc au bord du fleuve, les ormes vénérables, tout le passé énergique et poétique. Nous avions visité la bibliothèque, pleine de trésors qui sont aimés, — tant d'autres, ailleurs, ne le sont pas, — l'église où les stalles des abbés et des chanoines de jadis sont pieusement occupées par les maîtres d'aujourd'hui, et nous étions remontés dans les appartements privés du vice-recteur, en attendant le déjeuner, qui devait avoir lieu à deux heures et demie. J'examinais une série de portraits des plus illustres élèves du collège, photographies, gravures, pendues aux murs du palier. Il y avait aussi

des reproductions de tableaux anglais ou italiens, choisies, en petit nombre, éclairées par la lumière des baies larges. Et, tout à coup, je m'écriai :

— Oh! voilà une merveille!

Le vieux maître anglais, tout blanc, très mince, très grave, ne me répondit pas, mais je vis qu'il s'attendrissait.

— Qui est cette femme admirable? Est-ce une peinture de primitif? Qui l'a peinte? Il n'y a pas de date dans son visage. Elle est l'immortelle.

— Elle vit, me dit-il.

C'était une photographie, demi-grandeur. La tête, droite et vue de face, rappelait par ses lignes ces sculptures antiques qui expriment puissamment le repos, l'équilibre, une sorte d'harmonie plus qu'humaine. Aucune grâce mièvre, aucun ornement : des joues pleines, des lèvres sérieuses, une chevelure abondante et légère, blonde assurément, relevée autour du front. Tout le prodige était dans les yeux. Ils étaient clairs et profonds, ardents et comme délivrés du souci d'être beaux. Par quel hasard, avec leur image, avaient-ils donné leur magni-

ficence, leur secret, leur pensée même qui s'était imprimée sur cette feuille de papier? Je ne sais. Je conversais avec eux comme avec des yeux vivants. J'y devinais une intelligence jeune et hardie, pleine d'idées qui ne sont point dans les livres, mais que l'esprit trouve dans ses voyages, au large du monde, et qui le suivent d'elles-mêmes, sans l'alourdir, comme du soleil au bord des voiles. A quel pays appartenait cette femme étrange? A quelle petite catégorie de nos sociétés humaines? Riche ou pauvre? Lettrée, ignorante, inconnue ou illustre? Rien ne l'indiquait. La robe, un peu échancrée, et qui laissait voir l'attache du cou, avait l'air d'être faite d'une étoffe sombre et commune.

Déjà, plusieurs fois, mon hôte m'avait fait signe, mais je ne l'avais pas vu. Des ombres avaient passé derrière nous, et je n'avais pas compris. Il jouissait silencieusement de mon admiration. Enfin, il dit :

— C'est le portrait de la femme d'un poète écossais, poète elle-même. Elle est de nos amis très chers, malgré la différence des âges. La photographie qui vous a arrêtée au passage, et qui est un chef-d'œuvre, a été faite par une an-

cienne domestique de chez nous. Oui, une domestique, qui était sans le savoir une artiste géniale.

— Le chef-d'œuvre, monsieur, c'est surtout le modèle.

Le vieil humaniste se tourna vers moi. Une joie vive, celle d'un souvenir préféré, faisait battre les cils blancs de ses paupières. Il répondit, avec une lenteur passionnée :

— Vous dites bien. Quand elle nous fit l'honneur de venir ici, voilà trois ans déjà, j'étais au fond de mon jardin. On m'appela. Je l'aperçus debout, dans le matin, sur la plus haute marche du perron. Le vent jouait avec ses cheveux dorés. Elle me regardait approcher, elle me regardait avec ces yeux dont vous n'avez ici que la fumée et la nuit. Je n'ai jamais rien vu qui fût plus pareil à un rêve.

Il s'inclina.

— Mademoiselle, ajouta-t-il, voilà dix minutes que mes invités et ma famille sont descendus dans la salle à manger. Nous les rejoindrons s'il vous plaît. Et il m'en coûtera comme à vous.

Les yeux qui pensent, les yeux de femme où passe un autre songe encore que celui de la tendresse, je les ai vus partout, et la campagne profonde ne les ignore pas. Des êtres de choix y vivent çà et là, dans les fermes, dans les bourgs. Celle-là avait une bien singulière puissance de regard, qui vivait dans un village de notre Beauce où l'esprit n'est pas toujours alerte, ni tourné vers le ciel ou le lointain de la terre. Elle s'appelait Fernande. Elle était, avec sa sœur Louise, la plus fine couturière du pays. Toutes les deux, occupées du matin au soir, et du 1er janvier au 31 décembre, ne chômant que les dimanches, elles travaillaient tantôt chez elles, tantôt chez d'autres, toujours pour d'autres. On disait : « Elles se ressemblent, à les croire jumelles, et toutes les deux elles ont oublié d'être bêtes ». C'est un oubli qu'on leur pardonnait peu. Elles s'en vengeaient en commérant beaucoup, assises côte à côte, pendant les heures longues où le jour augmentait et diminuait sur l'aiguille en mouvement. Leur élégance, leur belle taille, leurs yeux noirs dans des visages roses, étaient renommés également. Les vieilles mères, qui ne

s'y connaissent plus, disaient : « Si j'étais obligée de choisir, je ne sais pas laquelle des deux je choisirais ». Mais si toutes les deux avaient l'esprit vif, Fernande seule avait ce cœur inquiet que la fatigue du jour ne suffit pas à endormir. Elle étudiait la physionomie des gens et des bêtes; elle tirait une philosophie des histoires qu'on lui contait; elle goûtait la beauté des soirs; elle pensait au monde vaste qu'elle ignorait, et même à la mort, et cela lui faisait une âme plus grande que celle de Louise. Mais rien ne le révélait, et, pour tous leurs voisins, elles étaient « parfaitement jumelles ».

Un soir que, par hasard, elles avaient travaillé, l'une chez elle, l'autre au dehors, Fernande, qui revenait d'une des fermes assises sur le dos de nos longues houles beauceronnes, trouva Louise toute changée, inquiète et capricieuse, et silencieuse contre la coutume. « Qu'as-tu, ce soir? » Elle chercha; elle découvrit assez vite que Louise n'était pas triste; bientôt après elle devina le secret. Louise était aimée! Louise avait reçu dans la journée la déclaration d'un amoureux. Louise se demandait si elle dirait oui, et le doute n'était

guère possible. Pourquoi était-elle inquiète? Bien tard, dans la nuit, comme elles causaient encore, et que Fernande pour la vingtième fois demandait : « Qu'as-tu? » Louise se leva soudain, la regarda durement, et dit :

— J'ai peur de tes yeux!

Elle avait eu peur de la pensée. L'amoureux revint, et Louise eut soin de lui donner rendez-vous à l'autre bout du village, dans le jardin d'une amie. C'était un honnête homme, un peu lourd, qui n'avait pas l'humeur conquérante, et à qui suffisaient les yeux de Louise et les économies qu'elle avait amassées. Cependant, quoi qu'il fît, trois mois après qu'il eut commencé à « causer » avec Louise, huit jours seulement avant les noces, les deux jumelles se quittèrent.

Fernande, en larmes, vint me voir. Elle partait. Elle allait chercher sa vie dans un autre village où elle avait une parente. Elle pleurait; elle accusait sa sœur; elle disait :

— Regardez-moi, mademoiselle! Est-ce que je suis une coquette?

— Oh! non, Fernande.

— Eh bien! mademoiselle c'est à cause de mes yeux, pourtant, que je m'en vais! Ma sœur

est comme folle. Croyez-vous qu'elle m'a dit hier : « Je ne puis plus te souffrir. Quand tu lèves les yeux sur moi, je cherche s'il n'y est pas. »

Je la regardai. Et je donnai tort, sans le dire, à celle qui s'en allait. Elle avait des yeux qui pensent ; l'autre n'avait que les yeux qui aiment.

XXVI

LES PETITES FRATERNITÉS

Quand un remède a été longtemps employé, quand il a été célébré et primé dans les Instituts, affiché sur les murs, exalté par la réclame des journaux, quand il a fait la fortune d'un droguiste et l'honnête profit d'entremetteurs nombreux, il arrive une heure où le remède disparaît presque subitement. Il est remplacé, comme un fonctionnaire qui a déplu. Il entre dans l'honorariat du codex. Les jeunes médecins rient lorsqu'on le nomme; les vieux aussi, par oubli. Il a fini d'être. A-t-il servi? C'est difficile à dire. La maladie est toujours là, et on essaye contre elle d'une illusion nouvelle, orgueilleuse, exclusive. Voilà le sort des remèdes. Mais j'ai

remarqué que les pâtes molles et sucrées, les jujubes, les losanges lubrifiants, en un mot les douceurs thérapeutiques, échappent à cette règle de soudaineté. Elles traversent les siècles, allègrement, comme leurs sœurs les tisanes, les quatre fleurs, la camomille, la boisson chaude de pomme de reinette, la mauve et la guimauve, et la principale raison m'en paraît être qu'elles s'offrent à nous sans prétention. Aucune d'elles n'a jamais affirmé : « Je vous guérirai ». Elles promettent de calmer, et leur succès ne passe pas.

Il en est de même des remèdes sociaux. Les petites fraternités, le salut d'un seul à un seul, l'homme qui sait dire bonjour, les yeux qui savent plaindre, les oreilles qui savent écouter, font plus que les systèmes, pour la paix du monde. Il y a un art de n'être pas odieux, qui est d'autant plus compliqué que la fonction sociale est plus haute, et la richesse plus évidente. Deux ouvriers se rencontrent : celui qui offre à l'autre un verre de vin est assuré d'avoir satisfait largement aux lois de la civilité. Mais M. le maire qui traverse le matin son village, et se rend à la mairie, quel diplomate s'il ne blesse

personne! « Père Untel, maître Untel, monsieur, mon ami », il doit d'abord choisir, du plus loin qu'il aperçoit un administré, l'appellation protocolaire. Qu'il ne se trompe pas! Qu'il ne confonde pas! Sa popularité peut souffrir d'une erreur de nuances. Elle mourrait s'il oubliait d'être : mansuet avec l'alcoolique impotent qui réclame à la société la juste retraite du buveur; familier avec l'enfant du sexe masculin qui se rend à l'école; suave, ému, partagé entre quatre tendresses, toutes administratives, s'il rencontre une mère suivie de trois petites filles; digne avec l'instituteur, son supérieur secret; digne encore avec le pompier, dont les demandes de crédit, pour la pompe inutile, fatiguent le budget communal; confiant avec le cantonnier qui trahit son maire; cordial et réservé avec le curé, puisque les temps ne sont pas venus d'être impunément clérical... Le pauvre homme, n'est-ce pas! Encore le supposé-je de moyenne condition, paysan enrichi ou commerçant retraité. Mais, s'il habite un « château », — qu'il l'ait reçu en héritage ou gagné, peu importe, — ce n'est plus de l'habileté, de la rondeur, de la bonté qu'il lui faudra, pour

être populaire, c'est du génie. Au moindre mot, l'histoire de France est invoquée contre lui, l'histoire frelatée, dont ils se servent comme d'une vieille pierre, pour aiguiser toutes les faux d'aujourd'hui. La jeunesse n'est pas une excuse, je vous assure, et ce n'est pas un petit crime d'être supposé riche. Car, bien souvent, la richesse que l'on envie n'existe que dans l'esprit des pauvres gens. Ils ont de la fortune une idée si étrange! Dès qu'ils voient vivre à côté d'eux un homme qui ne travaille pas de ses mains, ils lui attribuent une sorte de richesse inépuisable, qui vient on ne sait d'où, et qu'accompagnent, hélas! toutes sortes de mauvais penchants. Ils le jugent avare, méprisant, et « sans cœur ». La preuve contraire est longue à établir et toujours facile à briser.

Nous avons, pour balayer les salles de notre dispensaire, à Paris, un vieux terrassier, cramoisi de visage et, je le crains, d'opinions, entré chez nous par mégarde, un jour qu'il était ivre et qu'il se disait sans travail. C'est un faune devenu respectueux sur le tard et inégalement. Sa barbe hirsute, ses yeux veinés, sa voix toujours grognante, lui donnent une petite auto-

rité, très courte, parmi les jeunes mères du quartier, qui apportent leurs nourrissons à M. le docteur. Dès la seconde fois elles n'ont plus peur de lui. Mais, la première, on l'écoute, on fait moins de bruit, on prend la chaise qu'il a désignée. Cela lui suffit, il est important. Les doyennes du dispensaire, comme moi, ont un certain droit de réprimande, soumis à de nombreuses conditions : évidence et lourdeur de la faute, longue tolérance avant le reproche, douceur dans l'expression, dans la voix, dans le geste, etc. Mais les jeunes, les blondinettes, qu'une pensée charitable amène, une ou deux matinées par semaine, dans cette pouponnière, croyez-vous qu'elles aient la permission de juger le « travailleur »? Mais non! Et c'est ce qu'avait oublié mademoiselle de Saint-Franchy, cette amour d'enfant, deux fois aristocrate, de vieille famille irlandaise par sa mère, et de vieille souche nivernaise par son père, la plus rose de nos aides, mais la moins initiée à cette connaissance de l'orgueil, qui est le premier principe de l'art du commandement.

Hier donc, en arrivant au dispensaire, de bonne heure, je remarque que la salle d'attente

n'est point en ordre. Les bancs et les chaises ne se font pas vis-à-vis. Des brins de fil traînent sur le dallage, des tampons d'ouate, des morceaux de biscuit, une tête de poupée. J'entre dans le cabinet de consultation. Mademoiselle de Saint-Franchy est occupée à classer les observations médicales de la veille. Elle n'est pas rose, elle est rouge. Elle lève la tête.

— Que voulez-vous, me dit-elle, Pierre refuse de balayer, il refuse d'essuyer, il refuse de remuer un banc, il refuse tout, tout, tout...

Je sonne. Pierre ne vient pas. Je passe dans la petite pièce qui renferme nos archives et nos flacons de pharmacie, j'ouvre la porte qui donne dans la courette : Pierre est là, rouge, lui aussi, — c'est l'habitude, — et se lavant les mains, comme il fait chaque matin quand il a « fini son ouvrage ».

— Eh bien! Pierre, et le balai?

— Le voilà, mademoiselle!

Il montre, de sa main ruisselante, l'objet qu'il a jeté sur l'asphalte.

— Mon brave Pierre! Vous me quittez?

Il faut croire que j'ai bien dit cela, comme je le pensais, avec un regret. Pierre a secoué ses

mains, il les a essuyées lentement, puis, me regardant avec cette autorité des hommes qui sont sûrs de ce qu'ils professent :

— Non, mademoiselle, je n'ai pas l'intention de m'en aller. Je ne travaille plus, tout simplement.

— Parce que?

— Parce que mademoiselle de Saint-Franchy a fait son Louis XV avec moi!

— Est-il possible? Son Louis XV? Mademoiselle de Saint-Franchy?

— Et pas qu'un peu! La voilà qui s'amène, tout à l'heure, et qui me dit, en relevant son nez : « Qu'est-ce que vous faites donc, Pierre? Il est huit heures, et il y a de la poussière partout : faites-moi le plaisir de balayer mieux que ça! » Faites-moi le plaisir : c'est comme un roi! Sommes-nous en république, oui ou non? Mademoiselle, devant vous, je reconnais que je peux mériter une observation. Mais une leçon, jamais : nous sommes en république. Elle l'oublie tout le temps, cette petite Saint-Franchy. Si elle m'avait dit, même elle : « Pierre, vous devriez mieux balayer », on se serait compris. Mais : « Faites-moi le plaisir! Faites-moi le

plaisir ! » Alors, je n'obéis plus. Mademoiselle doit comprendre pourquoi.

J'ai eu l'air de comprendre. Pierre a repris son balai.

Il en est ainsi partout, du sud au nord et de l'est à l'ouest. Le vrai pays des castes, après l'Inde, c'est le nôtre. Les devises n'y font rien. Celui qui veut avoir la moindre influence heureuse, ne fût-ce que parmi ses plus proches voisins, doit connaître dix mondes différents, qui ont chacun ses lois de l'honneur, son code de civilité, son langage souvent, toujours son amour-propre.

Eh bien ! le nombre est grand, dans cette France affaiblie, des hommes et des femmes qui savent l'art difficile de secourir les misères humaines, de maintenir un peu de paix, de ramener un peu d'espérance. Les uns le font pour l'amour de Dieu, les autres pour le seul amour du prochain. Un observateur attentif, qui étudierait un quartier d'une ville quelconque de France, serait d'abord effrayé de tous les maux qu'il y noterait. Mais s'il persévérait, il sentirait que tout n'est pas dit quand on a vu le mal et qu'on l'a signalé. Il admirerait l'ingé-

nieuse tendresse qui visite, non pas toutes les douleurs, mais beaucoup d'entre d'elles. La solitude dans le malheur est encore l'exception, en cette France pénétrée de charité. Elle tend à s'accroître, et les causes seraient trop faciles à dénombrer. Mais nul ne sait les lois qui commandent cette invisible amie qu'est la pitié. Elle fait des prodiges. Elle vient quand on ne l'attend plus. Elle est déjà venue quand on croit qu'elle oublie. Ceux qui cherchent, pour les secourir, les plus dénués des êtres, les plus orphelins, les plus malades, les enfants les plus menacés, lorsqu'ils s'avancent vers la maison trouvent souvent, sur le chemin, la trace de l'inconnu qui les a précédés. « Dites-moi, madame, c'est bien la petite brunisseuse du 42 qui a perdu son mari? — Oui, mademoiselle, une misère, allez! — Trois enfants? — Plus que deux, parce que la voisine du rez-de-chaussée, qui a de quoi faire, s'est chargée de l'aînée. Et puis, on a récolté dans le quartier un peu de charbon : gros comme vous, ce n'est pas beaucoup, mais ça fait plaisir, n'est-ce pas, dans la peine? »

Petites fraternités. La campagne les connaît

encore mieux que la ville. J'ai interrogé bien des maires de villages, et, parmi eux, beaucoup de ces « hobereaux », dont on se moque aisément, mais que personne ne remplace quand le logis est vendu, beaucoup de chefs d'industries rurales, de propriétaires de moulins ou de fours à chaux, de maîtres de forges ou de cultivateurs. Tous se plaignaient des ennuis de la charge, des tracasseries préfectorales, des jalousies, des ingratitudes, des trahisons qui sont la monnaie dont les pauvres eux-mêmes sont riches. « Alors pourquoi restez-vous? » Ils ne niaient pas que ce fût un peu par amour-propre, ou par intérêt. La plupart ajoutaient cependant : « Je reste aussi par devoir, à cause du mal que je puis empêcher, et du bien que je puis faire. »

Petites fraternités. Je crois qu'elles ont un rôle immense. C'est peut-être grâce à elles que le monde tient encore en équilibre.

XXVII

L'HÉRITAGE DE M. MAUNOIR AINÉ

M. Le Bidon, qui avait l'habitude de couper son nom, parce que cela lui semblait faire une marche de noblesse, ancien sellier, ancien candidat au Conseil municipal d'Orléans, était en mauvais termes avec M. Maunoir, banquier, son cousin. Les raisons ne lui manquaient pas. La plus ancienne, la plus largement humaine, c'était la différence des fortunes, « du train », comme disait M. Le Bidon, des situations mondaines, des libertés qu'elles autorisent. Justement M. Le Bidon ne se sentait presque jamais libre, depuis qu'il était retiré des affaires. Autrefois, oui, il l'avait été, avec ses ouvriers qui travaillaient avec lui et l'appelaient fami-

lièrement « beau-père », avec ses clients mêmes, qu'il recevait avec une obséquiosité impertinente, ayant lu, dans des journaux, des tirades qui lui plaisaient, contre « ceux qui consomment et ne produisent pas », et souffert, par ailleurs, d'assez nombreux retards dans le payement de ses factures. La vogue de l'automobile l'avait décidé à vendre son fonds. Depuis qu'il ne fabriquait plus et ne vendait plus, les sujets de conversation lui faisaient défaut. Sauf à la chasse au chien courant, où, solitaire et bruyant, il donnait de la voix autant que son basset; sauf quelques heures, chaque jour, passées au café, parmi des habitués que sa ponctualité rendait déférents, il trouvait la vie monotone et de lustre médiocre. Ses opinions tournaient à l'aigre. Il ne s'habituait pas à rencontrer ce Maunoir, son cousin, qui savait nouer une cravate, qui savait marcher, parler, juger un cheval sans le toucher, rire sans éclat, entrer dans les conseils d'administration, conclure un marché en deux minutes, comme si les choses à vendre avaient toujours une étiquette avec un prix marqué, et qui disait, saluant de la main : « Bonjour, Bidon ! » allusion, peut-être, au petit ventre de l'ancien sellier,

expression fâcheuse, en tout cas, et que M. Maunoir accompagnait parfois d'un « mon ami », qui doublait la blessure. Il y avait, pour les diviser, la rondeur de l'un, la sveltesse de l'autre. A combien de Marienbad, M. Le Bidon eût été boire, s'il eût cru qu'un verre d'eau rétablirait l'égalité des formes ! Il y avait surtout l'héritage, convoité par tous deux, de M. Maunoir aîné.

M. Maunoir aîné, qui avait longtemps vécu à Paris, et qui y passait encore deux mois chaque année, habitait un château voisin de la ville, prés, terres labourables, vignes, bois enveloppant les plaines, un domaine à souhait. Les héritiers présomptifs avaient pour la Jodelle un goût qu'ils ne dissimulaient pas. Ils cherchaient à embellir le parc où l'un d'eux vivrait, où vivait, en attendant, le cher oncle Maunoir. Les cadeaux de M. Le Bidon avaient le tort de venir toujours comme une réplique et de manquer d'invention. Ils n'en étaient pas moins bien reçus. Le banquier donnait-il une chevrette vivante, avec un kiosque couvert en paille et trois cents mètres de clôture? Le Bidon envoyait un basset allemand, long comme la chevrette,

et deux canards du Nyanza, qui portent une crête en forme de cœur. Le banquier annonçait-il à M. Maunoir aîné un grand vase décoré pour orner la pelouse au midi? l'ancien sellier demandait la permission d'offrir un lion de fonte, avec le piédestal. M. Maunoir aîné faisait preuve, devant ses futurs héritiers, d'une rare liberté d'esprit. Il encourageait leur rivalité. Il n'était pas de ces oncles à héritage qui hésitent à parler de leurs dispositions testamentaires. Lui, il les répétait, il les expliquait aux intéressés, non pas toutes, ni même les principales, mais les plus délicatement pensées, et celles qui témoignaient de la parfaite connaissance qu'avait de chacun d'eux ce petit vieillard maigre, rouge de teint, blanc de cheveux, prodigue de paroles, bavard prudent et magnifique d'indifférence. Il disait à son neveu mondain :

— Tu portes mon nom, mon cher, et c'est pourquoi je te destine mon argenterie, qui est marquée à mon chiffre. Il y a de belles pièces, notamment ces deux légumiers ciselés, qui rappellent la fameuse vaisselle plate des Bragance...

— Oui, mon bon oncle.

— J'ai visité le Portugal, et le roi Carlos, auquel je confiais ce détail....

Il disait à l'ancien sellier :

— Mon brave, tu auras mon coupé, avec les harnais, bien entendu : c'est presque une restitution. Et vois comme il te convient : tu commences à t'alourdir; il est moelleux comme une couette. Moi qui dors difficilement, je dors là en ouvrant la portière.

Il y avait donc un testament.

M. Maunoir aîné ne s'expliquait pas sur l'essentiel; il oubliait d'attribuer le domaine, de partager ces valeurs mobilières dont il devait avoir de fortes liasses, à en juger par la dépense qu'il faisait. C'était là son tort, aux yeux des héritiers. Mais le bonhomme devait avoir ses raisons. Il ne recevait pas seulement les prétendants, mais leurs femmes et leurs filles, qui l'embrassaient, qui le prenaient pour confident, qui l'amusaient, et qui cependant, chez lui, séchaient d'ennui, comme une laitue verte dans la cage d'un oiseau.

Une seule inquiétude, lancinante, traversait parfois l'esprit de M. Maunoir, banquier. Le

cher oncle ne léguerait-il pas une somme importante à cet autre neveu, ce petit-neveu, orphelin de père et de mère, qui venait d'acheter le greffe de la justice de paix du canton? Un pauvre diable, qu'on ne voyait jamais à la Jodelle, un demi-bossu, demi-boiteux, demi-bègue, que ses infirmités mêmes et son éloignement pouvaient rendre dangereux. A quoi, à qui ne peut pas songer un homme aussi généreux, aussi fort occupé de son propre héritage que M. Maunoir aîné?

M. Maunoir aîné est mort la semaine dernière. A peine la nouvelle avait-elle été télégraphiée à Orléans, les deux héritiers se rencontraient dans l'antichambre de la justice de paix. L'ancien sellier arriva le second, essoufflé bien qu'il fût venu en fiacre, et hirsute d'émotion. Son cousin et concurrent l'accueillit avec cette désinvolture qu'enviait Le Bidon, et, lui donnant cette fois tout son nom :

— Tu viens, comme moi, pour demander les scellés, mon cher Le Bidon. Je crois, en effet, que c'est une bonne précaution, à cause du garde, à cause de ce ménage douteux...

— A cause de tout! répondit durement Le Bidon.

— Tu as peut-être raison. Mais je vois que tu es plus pressé que moi aujourd'hui. Tu arrives le second; passe donc le premier.

M. Le Bidon entra dans la salle où se tenait, en l'absence du juge de paix, le greffier, qui ignorait le décès de M. Maunoir aîné, son grand-oncle. Il affirma qu'il y avait un testament, et qu'il en connaissait les clauses. C'était un pluriel hasardé. Pour appuyer son droit, pour se rendre favorable le greffier, et pour le consoler de ne point avoir part dans la fortune de M. Maunoir aîné, il lui glissa dans la main deux gros écus de cinq francs, et murmura :

— Mets-en beaucoup, des scellés, et appuie sur la cire : je me défie.

Le banquier Maunoir fit de même, et donna vingt francs, mais en s'excusant sur les dépenses qu'entraîne une vacation. Le greffier prit le louis, et bégaya en remerciant, ce qui doublait le remerciement.

Et l'après-midi, la justice se transporta à la Jodelle. M. Maunoir, venu en automobile, l'attendait; M. Le Bidon était annoncé ; le garde-chasse avait mis sa plaque, sur laquelle était écrit : « La loi ». Gravement, le garde, ouvrant

les portes devant le juge de paix, le greffier, les héritiers, et les fermant derrière eux, on procéda à une recherche sommaire des « dernières volontés » de M. Maunoir aîné. On ne trouva rien dans le cabinet de travail, rien dans la chambre, rien dans la crédence en ébène du grand salon. Les héritiers devenaient nerveux. L'homme de loi, qui n'avait pas, jusqu'alors, adressé la parole à ce garde inquiétant, au nez courbe d'Indien, taché par l'alcool, demanda :

— Garde, vous ne savez rien?

Le garde se redressa, rectifia la position, leva la main...

— Ne jurez pas, c'est inutile...

— Alors, mon juge de paix, je dirai simplement qu'il est sous la Vénus en bronze du salon.

Il était là, en effet, le testament de M. Maunoir aîné, et il était là dans une enveloppe non fermée.

Ce fut une minute tragique. Au milieu du salon, sous le lustre, le juge de paix parcourut des yeux la feuille de papier timbré. Il eut un sourire bref qu'on put prendre pour un tic.

Puis, déclarant qu'il n'agissait qu'à titre officieux, et bredouillant pour le mieux faire paraître, il donna lecture des dispositions principales du testament. M. Maunoir aîné avouait...

— Garde, retirez-vous! dit M. Le Bidon.

M. Maunoir aîné avouait avoir placé tout son capital mobilier « en viager ». Il ne s'excusait pas, d'ailleurs, et donnait la Jodelle, les meubles « sans aucune exception ni réserve », à la ville de Romorantin, sa cité natale.

M. Le Bidon reçut très mal le coup, et jura, comme autrefois, quand un de ses ouvriers lui gâchait un collier. Son cohéritier ne dit rien d'abord. Il était pâle; il domptait la rancune que l'autre avait lâchée. Après un moment, il fit un signe de la main.

— Tais-toi, Bidon, dit-il; ce qui nous arrive est une aventure commune : les hommes héritent toujours les uns des autres, mais jusqu'à la dernière heure, on ne sait pas quel aura été le bénéficiaire, des vivants ou du mort. Nous nous sommes trompés. Il y a eu une erreur sur la personne. C'est lui qui a hérité tout le temps!

Je viens de suivre l'enterrement de M. Maunoir aîné.

XXVIII

L'ORCHIDÉE OURAGAN

— Petit, la nuit n'est pas sûre, veille bien!

— Oui, monsieur Parémont.

— Assure-toi que les portes des serres sont toutes fermées; je crains des sautes de vent : les étoiles ont le regard insolent, ce soir, entre les nuages.

— Oui, monsieur Parémont.

— Je viendrai te relever à quatre heures demain matin... Ne t'endors pas... Règle bien ton calorifère,... pas moins de douze degrés, mais, comme la nuit s'annonce froide, à ta place, je forcerais un peu, j'arriverais à treize ou quatorze...

M. Parémont, qui avait entr'ouvert la porte

vitrée et, d'une main la retenait, tandis que de l'autre il tendait à l'air libre, et levait très haut sa lanterne quadrangulaire, M. Parémont tourna la tête pour ajouter, d'un ton pénétré, inégal et jaloux, comme celui d'un poète qui récite ses vers :

— Songe, petit, que nous avons en fleur cinq *Cattleya Tryanæ*, les plus beaux de tout Paris.

Un rire de petit faune lui répondit, et, dans la nuit, des mots d'argot et de latin, associés drôlement, suivirent l'horticulteur qui fermait la porte :

— Et le *Brassavola Digbyana*, pourquoi vous ne parlez pas de lui? Elle est chouette, la fleur, pourtant, avec son air de canari qui fait le gros dos!

L'horticulteur était parti. Le petit Tricotel, Jérôme de son prénom, enfant de Paris, resta seul dans le tunnel ramifié de la serre, parmi les milliers d'orchidées que l'épaisseur d'une vitre défendait contre le froid de la nuit, contre la mort. Il connaissait sa responsabilité, autant que peut la mesurer un gringalet de seize ans, qui n'a jamais eu plus de trois francs dans sa

poche, le dimanche, pour l'apéritif, le restaurant et le théâtre. Le père prenait le reste, comme il est juste. Le père, c'était le cocher aveugle des Ternes, qui a dû vous « charger », une fois au moins dans votre vie, le soir où vous avez accroché : un homme poli, vous vous souvenez, coulant sur le pourboire, et qui, lorsqu'on l'avait payé, portait sa main pleine de monnaie tout près de son œil droit. Il prétendait voir de cet œil-là. Bien des gens prétendaient le contraire. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le père Tricotel ne sortait que le soir, après sept heures, quand les rues sont plus libres. Il attelait son cheval, une bête de grande expérience, née à Paris également, et qui savait toute seule prendre la droite d'une voiture qui vient, ralentir aux tournants, obéir au bâton levé des gardiens de la paix; il descendait l'avenue des Champs-Élysées, et les dames d'un certain âge, en quête d'un cocher de confiance et d'un cheval aux allures bénignes, faisaient signe à Tricotel qui ne remarquait rien, mais à sa bête aussi, qui parfois s'arrêtait.

De là, tout naturellement, l'entrée de Jérôme chez l'horticulteur Parémont. La place de chauf-

feur-veilleur de nuit s'étant trouvée vacante, et Tricotel l'ayant appris, le cocher dit à son fils. « Tu es trop jeune pour monter sur le siège, Jérôme, mais, en attendant, tu peux bien t'entraîner à veiller. Ça sera un commencement d'apprentissage. Même que je te juge plus heureux que moi, puisque tu seras au chaud, et que tu travailleras dans la fleur. »

Jérôme aimait son métier : non pas la veille, mais l'orchidée. Depuis un an qu'il vivait chez l'horticulteur de Vanves, ce jeune garçon imberbe, aux lèvres molles, mais qui avait dans les yeux tout l'esprit de sa rue, gouailleur et décidé, s'était mis à étudier les procédés de culture de M. Parémont, les mœurs et l'histoire des variétés « nées dans la ménagerie », comme il disait, ou importées des contrées dont le nom seul donne chaud : Brésil, Java, Népaul, Assam, Philippines, Équateur. Avec le patron, il ouvrait les caisses grillagées dans lesquelles sont expédiées les précieuses plantes ; il étendait sur des claies, au-dessus des auges pleines d'eau de pluie, les tiges flétries, les bulbes à demi desséchés, les racines endormies et comme mortes qu'avaient cueillis, trois ou quatre mois plus

tôt, dans la brousse ou la forêt vierge, les chasseurs d'orchidées. « Quelle couleur ça fera-t-il, patron? demandait-il. — Ça dépend, mon garçon : voilà l'*Angrecum sesquipedale*, l'une des plus belles fleurs de Madagascar, et bien plus belle dans nos serres que là-bas, large comme la main, cinq pétales de cire blanche et transparente, et un éperon comme ceux des cavaliers mexicains; voici le *Phalænopsis grandiflora*, visage de neige et gorge d'or; un *Dendrobium* qui portera des couronnes de perles maculées de pourpre violet, et voici un tout petit sabot vert, une épingle de cravate, en émail, qui appartient au *Cypripedium*. Que voulez-vous de mieux? — Je voudrais, monsieur Parémont, une orchidée couleur de mon sang quand je me pique! — Moi aussi, Jérôme, je la payerais cher! Mais l'orchidée est une blonde, voyez-vous, elle a le goût des nacres, des blancs, des roses, de toute la gamme des violets et des mauves; elle a peur du rouge-cerise. »

Quelquefois, l'horticulteur, amusé, demandait à son tour : « Jérôme, vous êtes curieux des choses du métier. Je sais bien que c'est un

des plus passionnants qui soient, mais enfin, vous n'avez pas été, comme moi, élevé avec l'orchidée, il n'y a même qu'un an que vous la connaissez : qu'est-ce qui vous plaît tant en elle? » Un jour qu'il venait de répéter la question, M. Parémont entendit l'ouvrier qui répondait : « C'est que, voyez-vous, elle vit de l'air du temps, et je lui en connais de la famille, dans le quartier des Ternes, à l'orchidée! »

Jérôme pensait justement à cette plaisanterie, en passant au milieu des serres, entre les plantes qu'il devait préserver du froid; les unes poussant dans des pots où elles ne trouvaient ni terre, ni fumier, mais seulement de la mousse hachée avec un peu de racine de fougère; d'autres, posées, les racines presque à nu, dans des paniers suspendus ou sur des branches... Oui, c'était vrai pour elles toutes : elles vivaient de l'air chaud, saturé d'humidité, dans lequel nuit et jour elles baignaient, plantes mal attachées au sol, bâtisseuses de nids dans les arbres, gueuses des pays de lumière, habituées à se passer de la graisse commune, mais d'une richesse inouïe en transparence de fleur, en caprice et en âme.

Cette dernière idée, Jérôme Tricotel ne la formulait peut-être pas très nettement, mais elle réjouissait tout de même son esprit de petit gueux. L'aide-jardinier, portant, lui aussi, une lanterne, faisait sa ronde, inspectant les fermetures des serres, consultant le thermomètre, donnant un tour de vis aux radiateurs, et s'agenouillant près de la gueule du calorifère qui se trouvait tout au bout du jardin, dans une pièce séparée. Le vent secouait les nattes de paille roulées au sommet des charpentes de fer. Par moments, il hurlait. C'est la bête qui court et qu'on ne tuera point. Puis tout s'apaisait. Le petit Tricotel, quand il se tenait près d'une porte, sentait sur ses mains, sur son cou, la morsure du vent glacial.

Sa ronde achevée, il revint à l'entrée de la grande serre où il avait quitté son patron, posa sa lanterne sur l'étagère au milieu d'un groupe d'orchidées adultes, six ans, sept ans, huit ans, et, assis sur un pot renversé, il se mit à contempler, en essayant de ne pas dormir, les fleurs qu'il aimait le mieux. Malgré la rigueur du temps et le peu de clarté des jours d'hiver, quatre *Cattleya Tryanæ* avaient fleuri et même

un *Lœlia Digbyana.* Celui-ci, — tête de canari ébouriffé, avait dit Jérôme, — ne portait qu'une fleur, cinq pétales d'un jaune verdâtre, et au centre un labelle extravagant, une gorge jaune d'or, qui s'ouvrait, s'épanouissait en nappe circulaire, finissait en rayons ténus et innombrables. Or, à l'endroit où la gorge se détachait des profondeurs de la tige, un point de pourpre, une goutte de sang, dormait dans les reflets jaunes. Les *Cattleya*, d'un mauve léger, à labelle de velours violet, ressemblaient à ceux que nous voyons chaque jour derrière les glaces des fleuristes, et ils n'avaient de remarquable que leur taille et la ferme beauté de leurs lignes.

Jérôme s'endormit. Les heures coulèrent. Tout à coup, un fracas terrible, des vitres qui se brisent, des choses lourdes qui tombent, et la vague du froid qui déferle. La lanterne est éteinte. Jérôme comprend : il a oublié de fermer cette porte, et la nuit glacée est entrée, elle court sous les vitres qui éclatent, elle tue les plantes, elle ruine le patron. Il rallume à grand'-peine sa lanterne, et la première idée qu'il a dans l'épouvante, c'est de regarder l'heure.

Trois heures et demie. D'un geste rapide, d'un mouvement tournant du bras, il éclaire le côté droit de la serre : tout est par terre ou nage dans les cuves pleines d'eau ; les cinq belles orchidées qu'il aimait, les *Cattleya* et le *Lœlia*, couchées sur le sol, écrasées l'une contre l'autre, et toute leur mousse éparpillée, sont déjà sans doute mortes ; il jette un cri ; il veut sortir ; une ombre, un homme furieux se précipite dans la lumière que l'enfant tient à bout de bras.

— Misérable ! Misérable ! Qu'as-tu fait !

Alors le petit se détourne, il détale, il saute d'une serre dans l'autre, s'évade, gagne la porte du jardin, et continue de fuir à travers les rues de Vanves.

Le dommage était grand, M. Parémont se crut d'abord ruiné, et il perdit cinq minutes à pleurer. C'était un artiste, un être de sentiment, c'est-à-dire de beaucoup de faiblesse et de beaucoup de force. L'espérance le ressaisit vite, parce qu'elle est au fond de tout amour, et seul, sans aide, dans la nuit, il se mit à masquer les trouées du vitrage, puis à relever ses mortes et ses blessées. Quand il aperçut le paquet boueux, froissé, lamentable, que formaient les *Cattleya*

et le *Lœlia,* il détacha les bulbes, les tiges, les fleurs brisées ; il ne lui resta bientôt plus, dans la main, qu'une seule des cinq orchidées triomphales, la seule indemne, et il observa que, dans la chute, la fleur d'or et de pourpre du *Lœlia* était venue s'écraser contre la grande fleur mauve. Les deux fleurs se tenaient embrassées. Il enleva la fleur d'or, et laissa l'autre, et, comme il était poète, il dit même : « Si une graine pouvait sortir de toi ! »

Et l'étui de la graine apparut, après de longs jours d'attente. Il lui fallut quinze mois pour mûrir. La graine semée, dans la mousse, demanda six ans pour devenir une belle plante.

Enfin elle a fleuri. M. Parémont a veillé plusieurs nuits pour guetter le premier regard des pétales qui s'entrouvent. O merveille ! la petite tache rouge s'est répandue ; l'hybride pourpre cerise est trouvé. M. Parémont ne l'a laissé voir qu'à de rares amis ; il espère, dans trois ou quatre ans, exposer dans Paris toute une corbeille d'orchidées ouragan. Et il dit : « Dans cette tourmente où j'ai tant perdu, un germe inattendu est né, et j'ai tout retrouvé. »

XXIX

LES LECTURES

Le nombre des amateurs d'art a bien augmenté. J'en rencontre partout. La fille de ma concierge, personne instruite, qui ne sait pas si Dieu existe, ne se trompe pas de cinquante ans sur l'âge d'une tapisserie. C'est un goût vif et général. On regarde plus de tableaux, on écoute plus de musique qu'autrefois. Deux joies se sont multipliées et popularisées; elles ne transforment pas les âmes, elles ne les rafraîchissent qu'un moment; elles sont fugitives; mais ce n'est pas la faute de ceux qui les goûtent, et je suis ravie qu'ils soient nombreux.

Ravie, et étonnée toujours un peu. Lorsque

j'entre au Salon, — pas celui d'automne, le printanier, — je ne puis me défendre de songer : « Que de peintres! Que de visiteurs! Comment, toute cette foule est attirée par le besoin d'admirer? » Oui, à sa manière. Elle remplit le Grand Palais, comme à d'autres jours elle remplit les Serres du Cours-la-Reine; dans les deux cas, elle est devant les fleurs. Les paysages, les tableaux de genre ou d'histoire, les peintures décoratives, lui font éprouver la même émotion, exactement, que lui ont donnée les bégonias, les orchidées, les géraniums, les chrysanthèmes : plaisir du rouge, du bleu, du vert, du jaune, de l'arrangement des massifs et de l'harmonie des gerbes. Ici et là, elle s'amuse à considérer le plus gros légume de l'année. Le monstre la fait rire. Elle lit aussi des noms sur des étiquettes. Et les souvenirs lui sont légers. Voilà le progrès. Nous avons la vue plus aiguisée. Nous sommes peintres, presque tous et presque toutes, et plusieurs expressions, autrefois réservées aux ateliers, sont entrées dans la vie courante. Quand mon amie Jacqueline résume son jugement sur un portrait, et me dit : « Ma chère, c'est une sym-

phonie en gris mauve, adorable », elle croit avoir pensé. En quoi elle se trompe. Mais elle a joui du gris mauve, assurément.

Musiciens, nous le sommes devenus aussi, en moins grand nombre, parce que la musique est un plaisir qu'on ne prend pas en marchant, une joie plus spirituelle et recueillie. Or, le recueillement n'est pas un état fréquent, chez nous, au xxe siècle. J'ai assisté à bien des messes d'enterrement ou de mariage, où les parents et les amis n'apportaient aucune disposition pareille. J'ai vu, au contraire, des fidèles recueillis, à Notre-Dame-des-Victoires, à Montmartre, à des messes matinales, et au concert. Tout ce que le mot suppose de repliement sur soi-même et de pensée sur un thème suggéré, il faut l'étudier dans les salles de théâtre où, le dimanche, les grands orchestres jouent des symphonies. Trois mille, quatre mille personnes écoutent, immobiles, pressées, la tête droite si les deux oreilles sont bonnes, la tête inclinée sur une épaule, si l'une des oreilles est paresseuse. La vie intérieure est commandée par un coup d'archet, et le regard est supprimé. C'est une absence universelle et soudaine. Huit

mille yeux restent ouverts, mais ils ne voient plus, à moins qu'ils ne soient tournés en dedans, vers l'esprit troublé profondément, où passent des brumes, comme il s'en lève, le matin, sur les lacs, les étangs, et même au creux des prés où l'eau semble épuisée. Il faut observer les auditeurs du dernier étage, des petites places qui sont chères tout de même, ces gens debout pendant deux heures, ou bien assis sur le plancher, le dos au mur et les jambes allongées dans la poussière, ou encore serrés en grappe le long de l'escalier. Ils s'ignorent les uns les autres. Hommes, femmes, jeunes, vieux, ils se sont fait une solitude. Ne les touchez pas! Ne les éveillez pas! Ils sont dans un état de fraternité hostile; ils jouissent de la même musique sans doute, mais avec un égoïsme aigu et irascible, que déchaînerait un éternuement, un rire, un geste inopportun. Ils ne bougent pas et ils voyagent tous. Ils sont emportés par les mêmes notes dans des rêves différents. C'est un lâcher de ballons, dont plusieurs sont captifs, mais dont la plupart s'élèvent à de prodigieuses hauteurs. Et si vous voulez en juger et mesurer la distance parcourue, voyez, quand la symphonie

est achevée, les physionomies se détendre peu à peu; regardez tous ces visages figés par la vitesse, où la vie revient comme le sang dans une main engourdie. Les absents se retrouvent; ils ont l'air de se dire bonjour. Quelques-uns cependant demeurent insensibles, sous le pouvoir des notes évanouies. Ils ne se raniment pas. Leurs yeux restent pleins d'ombre, et l'on dirait qu'il y a des nihilistes, en nombre, dans la salle.

Je crois que cette double éducation, de l'oreille et de la vue, a singulièrement influé sur le goût littéraire de notre temps. La multiplication des amateurs de peinture et de sport a fait le succès de la littérature descriptive et impressionniste, je ne dis pas seulement des livres de voyages, mais de romans et d'articles qui sont de purs décors, où se promène une pensée solitaire et malade, écrasée de parfums et de lumière. Je n'en dis pas de mal. Je me plais même souvent à lire de tels ouvrages, qui ne sont fatigants que pour une toute petite partie de l'esprit. Ils conviennent à notre curiosité, à de secrètes paresses qui sont en nous, et à des langueurs toujours prêtes. Je constate seulement qu'ils ont une clientèle

nombreuse, comme nos expositions de peinture. L'amateur de tableaux se retrouve dans le lecteur. Et puis, tous ces descriptifs sont en même temps des musiciens, et c'est là une seconde puissance par quoi ils nous retiennent. La musique des mots crée une illusion de pensée. Elle donne un plaisir où l'âme et le corps s'intéressent à la fois; elle hypnotise; elle fait croire à des lecteurs très affinés cependant qu'il y a des idées obscures comme il y a des rayons invisibles, et qu'il en passe, tout près d'eux, et qu'ils vont les saisir : ils n'y parviennent pas.

Je l'avouerai tout simplement, — et pourquoi une vieille fille n'aurait-elle pas le droit de dire son avis sur les livres qu'elle lit? — je crains que cette littérature ne tienne pas. Je redoute qu'il en soit d'elle comme du mur de mon jardin : il n'était pas vieux; il était fait de pierres superposées, sans lien, sans chaux, et le vent l'a mis par terre, non pas un orage ou un cyclone, mais un petit coup de vent qui n'a pas même arraché une feuille aux fusains ou aux chênes. Il est vrai que de grands artistes ont écrit des phrases inintelligibles, destinées à

produire une simple sensation : mais ils le savaient, et ce n'était qu'un accident. Leur manière était autre. Ils croyaient qu'un écrivain est avant tout un homme qui pense, et que la musique des mots et la beauté de l'image doivent orner la pensée, mais non en tenir lieu. Ils savaient que le lyrisme a besoin d'être surveillé. Ce sont là mes auteurs préférés. J'aime leur solide raison. Tant de livres sont inhabitables! Je suis flattée qu'un homme ait pris pour moi la peine de réfléchir, d'assembler, de composer, de ne donner que le meilleur de son esprit; je lui sais gré de ne pas tout me dire, de me laisser quelque chose à deviner, un peloton de laine dont il m'aura dit simplement : « Voici le bout du fil, mademoiselle; tirez dessus, et tout se dévidera ». Il me semble même que cette maîtrise de soi mérite seule le nom de force. J'entends parfois mes amies se récrier sur la « force » d'un livre. J'achète, et deux fois sur trois je trouve des brutalités de forme dans un ouvrage lâché, mal composé, par un faible cerveau qui n'a que des lueurs et des colères. Il m'a toujours paru que la force était une qualité de l'ensemble.

Quand j'ai pu ménager une soirée de liberté, et que j'ai visité, trotté, parlé tout un jour, j'ouvre un de ces ouvrages que m'ont recommandé le sujet, le nom de l'auteur, ou mes amis. S'il est vivant, s'il m'entretient du temps présent, de l'humanité proche, de nos inquiétudes, de nos espoirs, de nos misères, en somme de moi-même, je deviens pour lui une ardente amie, je lui parle, je l'interroge, je le commente tout haut. S'il est écrit par un artiste, alors je ne lis plus, je goûte, je me réjouis et il m'arrive d'oublier tout le reste pour savourer la phrase. C'est un des plus vifs plaisir que je connaisse, et ce serait une amusante critique que celle qui dégagerait la phrase type de chaque auteur. Chaque écrivain a la sienne. Il y a la phrase cubique; le rectangle allongé, une des meilleures formes classiques; le fuseau; l'ogive; la phrase cabochon renflée en son milieu; il y a la fausse pierre de rempart; le faux marbre antique si répandu; il y a la phrase latine, à cascades et détours, et tant d'autres. Quelqu'un me disait : « Voyez les marronniers, la fleur est un chef-d'œuvre complet, la grappe en est un autre, la branche qui la porte en est un troi-

sième, et l'arbre entier se compose d'architectures parfaites harmonieusement réunies. » On peut en dire autant d'un livre de vrai mérite, et la joie c'est de l'avoir vu. C'en est une autre aussi de reconnaître, parmi ces formes innombrables, celles qui sont tout à fait « de chez nous », celles du génie français, et de suivre le filon, sans erreur possible, à travers les siècles. Il m'arrive souvent de lire une demi-page, et puis de la contempler pendant une soirée entière, comme un grand paysage ou comme une âme qui serait devant moi.

Vaste sujet! Il est de ceux qui me passionnent! Que de préjugés funestes, et que d'autres ridicules à propos de la lecture et des lectures! Que de fois je me suis élevée contre eux! Il me semble que je n'aurais qu'à me souvenir : mes conversations, mes répliques, mes colères, mes discours revivraient sous ma plume. A combien de femmes n'ai-je pas dit l'une ou l'autre des choses que voici.

Mes sœurs, vous qui lisez, ne prenez pas cet art de la lecture pour une preuve d'esprit, ni pour un titre qui permet aux lettrés de mépriser

les illettrés. Nous nous moquons des sauvages qui ont foi dans les fétiches. Mais les fétiches abondent aujourd'hui, et des milliers de gens rendent à la lecture un culte immérité, quand ils confondent la lecture avec l'instruction et l'absence de lecture avec l'ignorance.

Non, non, les ignorants ne sont pas toujours ceux qu'on croit tels. Et quand on réduit l'ignorance au défaut de culture littéraire, on commet une double faute : contre l'amour fraternel, et contre l'observation la plus élémentaire.

Que de compatriotes il faudrait décréter d'ignorance !

Veuillez considérer que la plus grande partie d'une nation est écartée de la culture littéraire par ses occupations mêmes. C'est là une nécessité. Quelque moyen que l'on prenne pour y contredire, on n'arrivera pas à faire un peuple de lettrés. Ce serait un genre de mort, l'un des plus lamentables. Être instruit dans sa profession, oh ! cela est tout autre chose ! Mais l'ouvrier des rudes besognes manuelles lit peu ; le paysan lit un peu moins, le temps manque, et le goût souvent, à ces êtres qui doivent avoir les yeux et les bras attentifs à d'autres objets

que le livre imprimé. Leur vie est liée au mouvement, celui de la machine ou celui de la sève; elle est pleine d'inquiétudes, de joies, de réussites, d'insuccès, de passions qui naissent de sources autres que celles de la pensée écrite; elle est fondée sur l'expérience, une grande maîtresse aussi, qui parle au cœur, et tout bas, et toujours. Mépriser des êtres humains qui, pour ces raisons nécessaires, ne peuvent avoir la même culture que nous, et qui, s'ils l'avaient, l'oublieraient vite, quelle vilaine qualité d'esprit cela supposerait, et aussi quelle sottise!

L'homme qui lit peu ou qui ne lit pas remplit un rôle bienfaisant; il peut avoir la supériorité du métier; il peut s'élever jusqu'aux raffinements de l'art; il est une force intelligente, en tout cas, responsable, digne de respect, d'aide et d'affection. C'est à ses facultés développées par le métier et non par la lecture que vous vous confiez. Quand vous montez dans une automobile, vous aimez qu'on vous dise que le chauffeur connaît sa machine, et vous auriez un petit frisson, qui ne serait pas d'admiration pure, si l'on vous affirmait qu'il médite, dans le texte, sur la *Divine Comédie*,

ou qu'il prépare une édition savante des fragments d'Anacréon. Vous recherchez les femmes de chambre qui savent bien leur service, et vous auriez quelque doute sur l'humeur, l'exactitude. ou l'habileté professionnelle, et peut-être sur les autres vertus, de celle qui vous interrogerait, en se gageant, sur le mérite de la dernière édition de Montaigne ou sur celui des seize volumes de lettres d'Horace Walpole publiés par Mrs. Paget Toynbee.

Le fermier qui possède des charrues à trois socs, des moissonneuses-lieuses, des batteuses à vapeur, des engrais chimiques, des étables garnies de beaux animaux, des granges bien bâties et bien pleines, sera un homme de haute valeur personnelle et humaine, sans aucune éducation littéraire. Il aura la supériorité du métier, qui exclura toujours, plus ou moins, l'instruction générale par la lecture. Et, vous voyez donc bien que n'estimer que les gens qui peuvent lire, ce serait se condamner à mépriser un nombre immense de serviteurs très utiles de la vie, et singulièrement rétrécir notre fraternité.

Mais ce ne serait pas seulement un bien

cruel mépris que celui qui s'étendrait à tant d'hommes. Il serait encore injuste absolument, et quand on compare l'homme qui lit et l'homme qui ne lit pas, en demandant à l'un et à l'autre : Que savez-vous du monde, que savez-vous de la vie?

Car celui-là n'est pas le plus riche en idées qui a beaucoup lu, mais qui a le plus songé. Or, les moyens d'apprendre étant infiniment variés, et la vie ayant, à elle seule, un pouvoir d'enseignement sans limite, il en résulte que des esprits de nulle culture, de prétendus ignorants, peuvent être de magnifiques intelligences. A qui n'est-il pas arrivé de surprendre un mot profond dit par un homme qui ressemblait à un vieux pommier éclaté, noueux, tordu, par un homme incapable du moindre raffinement? Et, en effet, ce n'étaient que des âmes incultes. Mais c'étaient des âmes, c'est-à-dire des puissances dont le domaine est caché : champ où nous vivons, forêts, maison, ou étoile. Le trésor du sens commun, — qui n'est pas assez pillé, — est fait de l'apport anonyme de cette humanité non lettrée. Elle est habituée à l'observation la plus exacte; elle a les siècles pour appuyer ses

dictons que la science nie d'abord et découvre après elle; elle est poète quelquefois; elle enferme dans un mot le secret qu'elle a gardé longtemps; elle est savante pour avoir regardé par dix mille yeux, écouté par dix mille oreilles, et pour avoir vécu la vie moyenne et muette parmi les injustices, les froissements d'amour-propre, les rares bons offices des voisins, les joies difficilement défendues. Comprenez-la. Être incapable de supporter la vie pauvre, c'est déjà triste. Mais ne pas comprendre ceux qui la vivent, ne pas leur rendre justice, en vérité, c'est trop.

J'ai connu des bonnes gens et des bonnes femmes qui avaient toujours été voisins de la misère, et qui étaient aussi sages que Salomon ou que la reine de Saba. Ils s'exprimaient médiocrement; ils raisonnaient merveilleusement. Leur jugement s'étendait hors du métier; ils connaissaient le monde, ayant souffert par lui. Ce qu'ils disaient se répandait autour d'eux, et germait quelquefois, aussi bien qu'un exemple. Cela avait le poids ailé qui fait que les graines voyagent et tombent. Ils étaient semeurs, ce qui ne s'improvise pas. Un jour, en

Angleterre, je visitais un grand domaine. Le propriétaire me dit : « Venez avec moi jusqu'à cette maison, dans le parc, je veux vous présenter mon intendant »; et tandis que nous allions vers cette maison de brique brunie, comme le château, par la fumée des vallées voisines, mais revivifiée par le lierre à petites feuilles, il ajouta : « Cet homme est un ami pour nous tous; il a commencé par être aide garde-chasse et par piéger dans les bois; il a monté en grade; il est devenu valet de chambre, premier cocher, maître d'hôtel gouvernant le personnel de la maison, et depuis des années, il administre le domaine. C'est un homme qui écrit à peine, en gros caractères d'inscriptions, mais il sait tout le reste, je ne fais rien sans le consulter, lady X... de même; s'il venait à disparaître, je n'aurais qu'à me retirer dans un couvent. »

Et les artistes! On n'a pas coutume, je le sais bien, de les ranger parmi les illettrés. Mais combien de peintres de génie, de sculpteurs, de graveurs, n'ont su que la pensée qui vient dans la lumière et qui éclôt de la rencontre de nos âmes avec les choses? Combien n'ont jamais lu; n'ont écrit qu'à leur mère pour lui dire;

« Je me porte bien », à un ami pour lui donner rendez-vous, à leur marchand pour lui demander de l'argent? Et cependant quels livres silencieux et inépuisables que leurs œuvres!

Mais cette sagesse, chez les moins lettrés de nos frères, peut aller bien plus loin. Ce qu'il y a de plus délicat dans la tendresse, ce qu'il y a de plus noble dans le dévouement, des êtres illettrés, par millions, l'ont compris, l'ont montré; beaucoup ont aperçu plus de vérités supérieures que les rédacteurs de journaux et de livres; ils ont dépassé les frontières scientifiques, voyageurs qui reviennent les yeux encore tout clairs de la lumière qu'ils ont vue, et qui donnent des leçons aux grands, et aux petits qui en ont besoin comme d'autres.

Non, les simples, les pauvres, les illettrés, ne sont pas nécessairement les brutes que tant de romanciers décrivent, les uns d'après les autres, indéfiniment; ils ont en tout cas ceci en leur faveur, qu'ils n'ont pas méprisé beaucoup de lumière, et qu'ils la suivent, émerveillés, quand ils la voient. Que d'hommes instruits n'en font pas autant! Pour moi, je juge de la hauteur des âmes par leur degré de sensibilité au divin,

qu'elles en sachent le nom, ou qu'elles l'ignorent. J'imagine que la Samaritaine de l'Évangile n'était pas une intellectuelle. Elle avait eu cinq maris ; on peut supposer que dans le nombre elle avait été répudiée par quelques-uns. Et cette succession de ménages l'avait conduite à un grand scepticisme sur la solidité du mariage contracté à la manière de sa province de Samarie. Elle en était arrivée à la théorie de l'union libre, tout comme nos romanciers les plus avancés d'aujourd'hui. Elle se trouvait moralement dans un état lamentable, vivant hors de la loi, dans une complète ignorance de toute idée supérieure, trouvant qu'elle serait parfaitement heureuse si le puits était moins éloigné de la ville et l'eau plus aisée à puiser. Elle serait morte dans cette abjection, si le Christ n'avait pas passé par là. Quand il lui parla, elle essaya d'abord de lui mentir, étant coupable et femme; quand elle vit qu'il savait tout, elle comprit qu'il était plus qu'un homme; quand elle entendit le mot de pardon, elle comprit qu'il était Dieu, et elle devint aussitôt l'apôtre de la ville, et elle fit des conquêtes, en sens contraire des premières, et pour l'amour éternel.

Ah! que je les aime, ces pauvres gens, non pas parce qu'ils savent peu de chose, mais parce qu'ils ont plus d'excuses que d'autres, quand ils sont médiocres, et parce qu'ils montent plus vite quand ils ont vu la route! Que je l'admirais, ces jours derniers, cette vieille mère d'un jeune ouvrier fendeur d'ardoises! Elle me racontait que, pour envoyer son fils à une retraite de trois jours, elle avait emprunté à une voisine cinq francs, le prix du voyage et de la nourriture. Et comme je lui disais que cela me touchait : « Que voulez-vous, mademoiselle, me répondit-elle, on est mère, et on n'élève pas que des corps! »

Je voudrais que les femmes du monde pussent toutes en dire autant.

Mes sœurs, vous qui lisez, ne confondez pas l'art de l'alphabet avec la moralité. C'est un autre préjugé, qui a eu son heure de vogue, et dont la tyrannie est encore dommageable, bien qu'il ait perdu beaucoup de défenseurs. Victor Hugo l'avait formulé, il avait frappé la médaille, il avait écrit : « Ouvrir une école, c'est fermer une prison ». Hélas! depuis le temps où

le poète disait ce mot sonore, on a ouvert bien des écoles; je ne crois pas qu'on ait fermé une seule prison. Il donnait une forme d'antithèse et une cadence à une idée qu'on voulait rendre populaire : « La science de l'alphabet et les lectures qui s'ensuivent sont des causes de moralité. Tout homme qui lit est, en moralité, supérieur à l'homme qui ne lit pas. »

Il ne se trouve pas seulement des hommes de génie pour formuler ces naïvetés; il se trouve des hommes naïfs pour y croïre, et chercher à les appuyer de statistiques. Pendant des années, ils ont attendu, sincères, espérant que les chiffres allaient, comme les hommes, applaudir le poète. Mais la criminalité ne se modifiait pas dans le sens prédit. Aujourd'hui, les accusés, presque tous, ont des lettres; plusieurs ont même reçu l'instruction supérieure. On vient de publier un recueil de la littérature des bagnes. Et le chiffre des coupables a grossi.

Il a fallu battre en retraite. Le grand rapport général sur la justice en France, de 1826 à 1880, commençait à douter de la proposition. Il ne la condamnait pas, mais il ne pouvait déjà plus la soutenir. Il disait : « Il faut renoncer à l'es-

poir de trouver dans la statistique *seule* le critérium de l'influence de l'instruction sur la criminalité. »

Un rapport beaucoup plus récent, celui qui a trait à la justice criminelle en France, pendant l'année 1905, va plus loin dans l'aveu.

Ayant énuméré les plaintes, dénonciations et procès verbaux qui étaient de 114 009 en 1835, qui ont passé à 200 000 en 1850, et qui se sont élevés en 1905 à 546 000, le rédacteur de ces pages officielles est amené à formuler quelque chose comme une pensée. Ces chiffres l'offusquent. D'autre part, il sait bien que les écoles ont été multipliées. Alors il prend position dans les ténèbres, il déclare que tout cela est obscur, et il lâche un peu plus la statistique, ne pouvant se résoudre à lâcher tout à fait l'utopie. Et voici son arrêt ;

« Il n'existe donc, entre le développement de l'instruction et de la criminalité, *aucun rapport bien net.* Aussi ne faut-il pas chercher à déterminer, par la statistique criminelle, la mesure dans laquelle s'est exercée l'influence du progrès de l'instruction primaire sur la morale publique. »

On peut se demander comment une idée aussi simple met tant d'années à devenir officielle. Dès 1881, un journal, *le Temps*, avait excellemment observé : « Sur 100 accusés, on trouve 30 individus complètement illettrés, 66 individus sachant lire et écrire, et 4 ayant reçu une instruction supérieure : *ce serait donc moins l'instruction que l'éducation qui élèverait l'idée morale dans l'homme* ». Enfin voilà des mots justes, et des idées mises à leur place, c'est-à-dire séparées. Il faut le répéter. Il faut s'en convaincre. Le fait de savoir lire constitue un moyen d'apprendre, soit de bonnes, soit de mauvaises choses, et c'est le choix dans la direction des lectures, c'est bien un acte de volonté et une influence d'éducation, qui décideront du profit moral ou du préjudice enfermé dans cet inconnu, dans cette puissance indifférente en soi qui s'appelle l'art de l'alphabet. Avant nos statisticiens, un philosophe anglais l'avait avoué, et je crois que c'est Herbert Spencer qui disait : « Il n'y a pas plus de relation entre le fait de savoir assembler des lettres et la moralité, qu'entre la moralité et l'habitude de prendre un tub tous les matins ».

Un autre préjugé, des plus répandus, consiste à prétendre qu'un livre, pourvu qu'il soit bien écrit, ne peut pas faire de mal. J'entends dire cela dans la rue, chez les pauvres, dans les salons.

Oh! je sais bien qu'on fait exception pour les jeunes filles. On veut bien admettre qu'elles ont droit à une sorte de système protecteur. Mais dès qu'elle est mariée, il semble qu'une femme puisse impunément lire toutes sortes de livres. Je n'en crois rien.

Peut-être pourrait-on admettre qu'un homme ou une femme, parvenu à la maturité, d'esprit cultivé et avisé, ayant l'expérience du sophisme et le mépris de la bassesse morale, pourra lire impunément beaucoup de livres, même faux, même mauvais, s'il y a une raison de le faire. Mais tout lire! Et tout lire avant d'avoir beaucoup vécu! Songez donc à l'effroyable amas de mensonges, et de sottises, et de perversité morale que représente, à côté de purs chefs-d'œuvre ou d'œuvres estimables, une littérature quelconque, même si l'on ne tient compte que de ses écrivains de talent et de ses livres composés habilement! Et vous présumez assez

de vous-même pour penser que ce flot si mêlé de systèmes, d'affirmations, d'insinuations, d'appels à la sensualité, de descriptions, de contradictions, passera dans votre esprit sans y laisser de trace! Vous croyez que pourvu qu'un livre soit artistement fait, il est inoffensif, comme si l'art n'ajoutait pas une force et un charme à des doctrines ou à des sentiments dont sans lui la grossièreté vous eût choqué? Ou bien vous imaginez-vous que votre admiration s'attachera exclusivement à la forme et que vous demeurerez insensible à l'idée bien parée et chantante?

Non, je n'en crois rien, et cela pour deux raisons. D'abord parce que j'ai vu de belles intelligences troublées et désemparées par des sophismes misérables abordés trop tôt, sans assez de défiance, avec trop de vanité personnelle. Et j'ai connu plus encore d'êtres délicieux qui avaient changé de sourire, et de regard, et d'âme sans presque s'en douter, et sur qui, visiblement, pesaient tant de lectures dites légères, les mal nommées, les plus lourdes qui soient, puisqu'elles plient ce qui est droit. Non, je suis certain que la sottise, même

géniale, l'erreur, ne peuvent passer habituellement dans un esprit sans obscurcir son entendement, et que les plus honnêtes femmes, les plus honnêtes hommes, perdent quelque chose de leur honnêteté à lire des livres malhonnêtes.

Et, lors même que l'expérience ne serait pas là, est-ce que la raison toute seule ne suffit pas pour combattre ce préjugé de la lecture indifférente? Affirmer qu'aucun livre ne peut nuire à un esprit formé, c'est proclamer de deux choses l'une : ou que l'homme est impeccable, ou que l'un des principaux moyens de connaissance n'a aucun pouvoir de formation.

Il y a un choix à faire et une progression à suivre. C'est là le difficile. C'est d'autant plus difficile qu'il est puéril, presque toujours, de classer des livres en bons ou mauvais. Assurément, il y en a d'absolument mauvais. Mais beaucoup de bons livres ne sont bons que relativement ; la question et la réponse sont et doivent être personnelles, individuelles, et ce qui est bon pour l'une ou pour l'un peut nuire à l'autre. Si j'avais à donner une formule, je m'arrêterais à celle-ci : il faut être supérieur au

livre qu'on va lire. Entendez-le bien! Il ne s'agit pas de ne lire que les livres qu'on serait capable d'écrire! Cela réduirait singulièrement l'importance des bibliothèques. Je veux dire qu'il faut savoir ou pressentir qu'on a, en soi, et de par son éducation, une culture assez forte, une vigueur morale suffisante pour que la saine partie du livre vous profitant, la mauvaise ne vous nuise pas.

C'est ce que j'appelle être supérieur au livre qu'on lit. Mais on ne l'a pas lu? me direz-vous. D'autres l'ont lu. Le livre a une réputation, un parfum, une odeur. Et, en somme, vous n'agissez pas autrement, quand vous sautez une haie, à la chasse, ou un ruisseau. Vous ne savez pas au juste la hauteur de l'obstacle, ou sa largeur, mais connaissant votre bête, vous êtes sûr qu'elle sautera. C'est encore la manière des marins, quand ils disent qu'ils naviguent « à l'estime », se fiant à ce qu'ils savent, et aux yeux clairs, et aux oreilles fines, pour traverser la brume ou la nuit. J'ajoute qu'entre deux excès, l'excès d'estime est toujours celui qui nous sollicite.

Règle de bonne foi, en somme. Les jeunes

filles ont une manière aisée de l'appliquer : elles font lire leur mère. Les jeunes femmes, d'un certain monde, n'ont pas toujours la même ressource, car, d'ordinaire, leur mari lit peu, j'en connais qui ne lisent point, et il y a un écart, qui n'est pas nouveau dans le monde, entre la culture d'esprit d'une femme et celle de son mari. Mais les jeunes filles ont leur mère liseuse. Quand une mère lit tout haut devant ses filles, elle est dans un de ses plus jolis rôles, et qu'elle joue à ravir. Elle a grâce d'État. Elle pressent les coupures, elle les fait si habilement et recoud si vite les bords qu'on ne s'aperçoit de rien. Avez-vous remarqué ceci? Quand un homme lit un texte qui n'est pas à l'usage de Marguerite, il a des jeux de physionomie qui révèlent qu'il va se passer quelque chose; il s'émeut; sa voix hésite ; il y a des points d'orgue qui suspendent l'intérêt de la lecture, et qui risquent de souligner l'obscur et d'inscrire une phrase dans les parenthèses vides. Que la mère est donc plus fine, simplement parce qu'elle est mère! La maternité est créatrice de deux âmes à la fois : celle de l'enfant, celle de la mère. La mère qui lit a une assurance d'auteur, et bien

plus, une impertinence heureuse; elle remplace un mot comme elle piquerait un point de tapisserie; elle n'a pas peur d'être sotte ou ridicule, ou prise de court, et elle ne l'est jamais. Ah! quels nombreux, quels utiles correcteurs ont les écrivains, quand les protes ont fini leur besogne! Quelles jolies leçons ils recevraient, s'ils pouvaient entendre! Et c'est ainsi que beaucoup de livres, qui ne peuvent être lus dans l'original, peuvent l'être dans l'édition maternelle et vivante. Combien je préfère ce système à cette indifférente mollesse, qui limite une jeune fille aux seules lectures estampillées pour elle, et qui font qu'elle attend dans l'ennui l'heure où elle ouvrira les livres que la mère lisait seule et tout bas! Que de fortes lectures, éducatrices de la volonté, peuvent ainsi préparer, non pas des amoureuses nourries seulement de romans et de romances, mais des femmes faites pour regarder la vie, avec cette belle vaillance, cette droite intention, cette claire vue du devoir et le mépris de l'à-côté, qui font qu'on la traverse, qu'on la soumet comme un royaume, et qu'on y devient reine.

Cela crée des titres impérissables à la recon-

naissance des enfants. Quand ils grandissent, et qu'ils jugent non pas encore la vie, mais leur vie, et qu'ils peuvent voir que leur jeunesse a été intelligemment conduite et tendrement respectée, qu'elle s'est défendue elle-même dans la mesure où il le faut, et que pour le reste on l'a défendue; quand ils se sentent forts, épanouis, intacts, ils trouvent pour leur mère des mots autres sans doute, mais semblables à ceux que disait une petite fille que je connais : « Maman, vous êtes la plus mignonne, je vous ai choisie ».

Temps d'épreuve, temps de préparation. Il est bon qu'il dure, la liberté grandissant à mesure que la curiosité diminue. Et puis, vient l'âge où les yeux ont vu tant de flots mouvants qu'ils peuvent juger le creux rien qu'à regarder la couleur de la surface. Alors, on peut aller loin, pourvu qu'on connaisse les phares. Alors on est un vieux pilote, qui peut sortir par tous les temps, ou à peu près.

Mes sœurs, vous qui lisez, soyez persuadées que, s'il y a une limite à nos lectures, posée par le respect de nous-mêmes, il n'y a pas de

limite à leur variété. Ne soyons pas seulement des liseuses, mais des femmes instruites, savantes même, cela est souhaitable, malgré Molière. Beaucoup de lectures ne sont qu'une opération paresseuse de l'esprit. Elles ont leur temps. Quand elles prennent tout le temps, c'est trop. Quelle est la méthode à suivre? Je crois qu'il n'y en a pas. Je ne dirais pas cela à un jeune homme qui a une carrière à préparer; les diplômes supposent des programmes obéis. Et je pense de même, s'il s'agit d'une femme qui cherche à obtenir un brevet. Mais la plupart des femmes, en lisant, obéissent à un goût, ou à une fantaisie. Qu'elles suivent donc leur goût, ou leur fantaisie, et que les auteurs espagnols se mêlent sur leur table aux auteurs français; les anglais aux italiens; qu'elles passent, sans remords, du XIX[e] siècle au XVII[e], et au moyen âge s'il leur plaît, et même aux latins. J'ai toujours remarqué une certaine supériorité chez les femmes qui avaient un peu de latin, et cette supériorité était faite d'une sorte de fermeté de raisonnement, d'un goût sûr de lui-même et sans mièvrerie en littérature. L'ordre importe peu. Ce qui importe, c'est la variété dans l'étude; c'est

le nombre des fenêtres ouvertes sur le monde. Là-dessus, il faut être exigeant, et là il faut savoir imposer à son goût une contrainte passagère.

Quand il s'agit d'instruire des femmes, il semble que la première préoccupation du professeur, de l'auteur du discours, ou de la conférence, soit de les « divertir » comme on disait autrefois. On s'adresse à leur imagination, à leur sensibilité. Et ce n'est pas un tort. Mais on s'adresse rarement à leur raison raisonnante ; on a peur qu'elles n'aient pas la force de porter un syllogisme en forme. Et c'est de cette mauvaise crainte, et, au fond, de cette mauvaise opinion que je me plains.

Les femmes n'ont pas besoin de savoir l'histoire de la philosophie, et de peiner sur les manuels où l'on apprend jusqu'à quelle profondeur de sottise une erreur initiale, soutenue par l'orgueil, a pu conduire des intelligences souvent nobles. Je souhaiterais simplement qu'elles fussent averties des principales questions de philosophie dont elles entendront, autour d'elles, raisonner ou déraisonner. Il est bien désirable qu'elles sachent non seulement

que M. X... est une bête, et que M. Y... en est une autre, — elles le savent déjà si elles l'ont rencontré, — mais pourquoi il en est ainsi; qu'elles n'aient pas seulement l'horreur instinctive d'une doctrine fausse, mais qu'elles puissent, d'un mot, sans discussion, sans pédantisme, montrer qu'elles ont vu l'erreur, qu'elles la connaissent, qu'elles ne sont pas dupes d'un phraseur ou d'un sophiste.

Les femmes sont parfaitement aptes à recevoir un pareil enseignement, qu'il vienne d'un professeur ou d'un livre. Elles ont une merveilleuse rapidité et sûreté de compréhension, aussi bien dans l'ordre des idées que dans celui des sentiments. Et elles se servent très bien ensuite des armes qu'on leur a fournies. Il n'y a rien de plus sûr qu'un coup d'épingle de chapeau pour dégonfler un ballon. Elles le donneront d'autant plus volontiers qu'elles apercevront, presque toujours, que la vérité les protège dans leur dignité de femmes, et les grandit dans leur influence d'épouses et de mères.

Il est nécessaire avant tout qu'elles fassent une étude attentive de la doctrine catholique. Je parle ici des croyantes qui ont à se défendre,

mais aussi des autres qui ont à savoir. Je dirais à celles-ci : « Vous aussi, vous devez étudier la religion, non pas dans les livres qui la défigurent pour la combattre, mais dans ceux qui l'exposent. Le sens de la vie et la vue du monde sont entièrement changés selon que l'esprit ignore cette question ou qu'il la connaît. On ne peut y échapper que par une faute dont l'importance ne saurait être mesurée, même eu égard aux simples conséquences humaines. Car celles mêmes qui, en étudiant la foi, ne la trouveront pas, trouveront du moins cet immense bénéfice de la comprendre et d'être exactes en parlant d'elle. Elles sont sûres de sortir ennoblies de cette étude, et capables de plus de justice. »

Je n'oublie pas que la phraséologie qu'on emploie dans les discours ou les articles électoraux permet aux hommes tout à fait ignorants de ces problèmes de se qualifier eux-mêmes d'esprits affranchis ou libérés. Mais la réalité est toute différente. J'ai pu comparer, tout le long de ma vie, les deux espèces d'hommes et de femmes, ceux qui savent et ceux qui ne savent pas les choses religieuses. Eh bien! je suis

contrainte de constater que l'ignorance religieuse est une cause certaine d'infériorité intellectuelle. Il y a un monde où certains hommes et certaines femmes n'entrent pas, et ce monde est immense. Il y a des hommes qu'ils ne connaissent pas, dont ils ne comprennent pas le langage, et ce sont leurs frères, et qui se comptent par millions. Sans une idée de religion acceptée, ou du moins comprise, l'histoire est en partie inintelligible ; le plus bel art qui fut jamais, architecture, musique, peinture, sculpture, ne livre plus son âme à des âmes trop lointaines ; les plus beaux mots, ceux de fraternité, de moralité, d'immortalité, perdent de leur solidité et de leur sérieux ; le peu qu'est l'invention humaine dans le progrès social apparaît.

Quel regret. On devine, on aime l'être magnifique que serait cet homme si, au lieu de la petite lampe de mineur qui l'éclaire, il marchait dans le jour du soleil. Combien j'en ai rencontré ! Ils savaient tout, quelquefois, sauf l'essentiel ; ils avaient une réputation méritée, des dons de parole, d'ingéniosité, de cordialité, et un désir d'être utile au pays, et une modestie souvent véri-

table. Mais ils manquaient de curiosité supérieure; ils étaient impuissants où d'autres, par millions, se sentent libres; ils me semblaient des navires magnifiques dont les voiles pendent, fautes de vergues et de cordages, tandis que les plus petits bateaux s'en vont au large. Le vol de la pensée dans l'origine et dans la fin, le recours à une puissance qui est tout, l'harmonie d'un système où rien n'est omis, où la nature n'est pas sacrifiée, mais sublimisée et remise à huitaine, la prodigieuse communion des âmes dans l'univers et dans les siècles, toutes barrières de temps et d'espace rompues, ils ne soupçonnaient aucune de ces grandeurs, ni les autres, dont les plus pauvres hommes possèdent souvent le trésor intact. Ils causaient avec moi, et je reconnaissais en même temps leur science des choses humaines, leur ignorance des divines, leur bonne foi complète.

Oui, j'éprouve souvent une sympathie vive et mêlée de regrets pour des hommes qui ne pensent pas comme moi. Ce n'est pas une amitié ordinaire, puisqu'elle naît d'autre chose encore que des qualités dont ils ont donné la preuve, de la vue d'une puissance inactive qui

est en eux, qui pourrait s'épanouir et multiplier la beauté de leur esprit, sa force, sa hardiesse et sa joie.

Et c'est pourquoi je dis : « Vous qui lisez, allez dans vos lectures jusqu'au delà de la vie! »

FIN

TABLE

:)94-08. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — P7-08.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

Format in-18 à 3 fr. 50 le volume

	Vol.		Vol.
RENÉ BAZIN		**PIERRE LOTI**	
Le Blé qui lève	[illegible]	Les Désenchantées	[illegible]
JOHAN BOJER		**W. MEYER-FORSTER**	
Maternité	[illegible]	Le Baron de Heidenstamm	1
V. BLASCO-IBANEZ		**JEAN NESMY**	
Dans l'Ombre de la Cathédrale	[illegible]	Les Égarés...............	1
[illegible]		**COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES**	
Les [illegible]	[illegible]	Les Éblouissements......	1
FERDINAND BRUNETIÈRE		**RICHARD O'MONROY**	
Honoré de [illegible]	[illegible]	L'Automne du Cœur......	1
PIERRE DE COULEVAIN		**LIEUTENANT-COLONEL PÉROZ**	
L'Ile inconnue............	[illegible]	Par Vocation.............	1
Mme OCTAVE FEUILLET		**JEAN POMMEROL**	
Mystérieux [illegible]	[illegible]	Le Cas du lieutenant Sig-[illegible]	1
MARY FLORAN		**HENRY RABUSSON**	
Mystérieux Dessein.......	[illegible]	Le Grief secret...........	1
ANATOLE FRANCE		**GABRIELLE RÉVAL**	
Sur la [illegible]	[illegible]	Le Ruban de Vénus......	1
LÉON FRAPIÉ		**MATHILDE SERAO**	
La [illegible] aux Gosses	[illegible]	Après le Pardon..........	1
EMILE GUILLAUMIN		**IVAN STRANNIK**	
[illegible] et sa Parisienne	[illegible]	Les Mages sans Étoile...	1
MYRIAM HARRY		**MARCELLE TINAYRE**	
La Conquête de Jérusalem	[illegible]	La [illegible]	1
J. JOSEPH-RENAUD		**LÉON DE TINSEAU**	
Le Chercheur de Merveilles	[illegible]	La Clef de la Vie.........	1
JULES LEMAITRE		**COMTE L.-N. TOLSTOI**	
Jean-Jacques Rousseau...	[illegible]	Shakespeare..............	1
EUGÈNE LE ROY		**COLETTE YVER**	
Les [illegible]	[illegible]	Princesses de Science.	1



